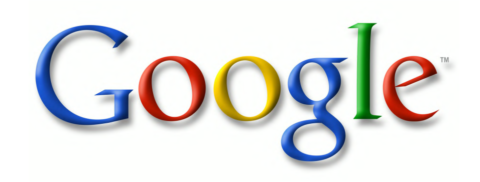
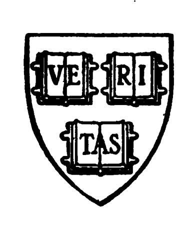
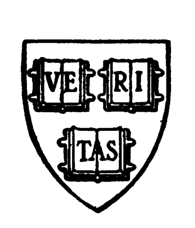



WIDENER
HN XFZY S


VE RI
TAS


VE RI
TAS

Autres Ouvrages de Mme Guizot.

CONSEILS DE MORALE,

OU

Essais sur l'homme, les caractères, le monde, les femmes, l'éducation;

Ouvrage inédit, précédé d'une Notice sur *Mad. Guizot.*

2 vol. in-8° ornés d'un beau portrait. Prix, 14 fr.

LETTRES DE FAMILLE

SUR L'ÉDUCATION;

Ouvrage couronné par l'Académie française comme le plus utile aux mœurs.

3e édition. 3 vol. in-12 ornés de jolies gravures. Prix, 14 fr.

UNE FAMILLE,

SUIVIE

DE NOUVEAUX CONTES;

Ouvrage à l'usage de la Jeunesse.

3e édition. 2 vol. in-12 ornés de 8 jolies gravures. Prix, 9 fr.

L'ÉCOLIER,

OU

RAOUL ET VICTOR;

Ouvrage couronné par l'Académie française.

4 vol. in-12 ornés de gravures. Prix, 15 fr.

LES ENFANS,

Contes à l'usage de la Jeunesse,

2 gros vol. in-12 ornés de figures. Prix, 10 fr.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, rue du Cadran, n° 16.



AH! TU VEUX DONC ALLER BOIRE AUSSI.

NOUVEAUX

CONTES,

Ouvrage à l'usage de la Jeunesse,

PAR MADAME GUIZOT.

NOUVELLE ÉDITION ORNÉE DE HUIT JOLIES GRAVURES.

TOME PREMIER.

PARIS.

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 47.

1834.

LE JEUNE PRÉCEPTEUR.

NOUVEAUX CONTES.

Le Jeune Précepteur.

On faisait les foins, et tous les jours Jules, aussitôt qu'il était levé, et dans les intervalles de ses leçons, courait à la prairie, soit avec son père ou sa mère, quelque domestique de la maison, ou Maillard, le jardinier, homme de confiance, et qui surveillait les travaux. Là Jules regardait faucher, causait ou jouait avec les enfans ame-

nés ou apportés par les faucheurs et faucheuses, qui arrivaient tous les jours, l'un avec un petit garçon à cheval sur les reins, et les bras attachés à son cou; l'autre traînant par la main une petite fille qui marchait à peine, et portant suspendu à son cou, dans une bande de toile, un enfant qui tétait encore. Quelques-uns en amenaient de plus grands, chargés de garder les plus petits, et tout cela se déposait comme en un tas, dans quelque coin, à l'ombre, où ils restaient tranquilles, pendant que leurs parens travaillaient. Jules, qui, bien qu'âgé de dix ans, avait jusque là très-peu vécu à la campagne, fut étonné de l'espèce d'apathie empreinte dans les traits de plusieurs de ces enfans, dont quelques-uns restaient long-temps assis à l'endroit où on les avait mis, sans songer à changer de place, comme s'il leur eût été égal de s'amuser ou de s'ennuyer. Quand

il était au milieu d'eux, ils avaient l'air de le regarder avec curiosité, et suivaient des yeux tous ses mouvemens; mais, excepté deux ou trois un peu plus grands, quand il leur parlait ils ne lui répondaient pas, et souvent ils semblaient ne le pas comprendre. Il était surtout extrêmement surpris de ne leur voir aucune des idées morales et de devoir qui lui étaient familières depuis son enfance. Un des petits s'était éloigné, tandis que le grand, chargé de le garder, s'occupait à casser et à manger une vieille noix qu'il avait trouvée sous un noyer voisin. Il marchait vers le bord de la petite rivière qui coulait le long de la prairie; elle n'était pas profonde, mais assez cependant pour qu'il fût dangereux à un enfant de trois ans de s'y laisser tomber; Jules, accoutumé au soin qu'on prenait d'en éloigner son petit frère, frémit en voyant cet enfant presque arrivé à

l'endroit glissant où il lui aurait été impossible de se retenir, et d'où il serait infailliblement tombé dans l'eau. Il courut le retenir par sa robe, en lui disant : « Est-ce qu'on ne t'a » pas défendu d'aller au bord de » l'eau ? » L'enfant tourna la tête, le regarda et tapa sur sa robe pour se débarrasser de la main qui le retenait, et continuer son entreprise. Alors, Jules l'ayant pris par le bras pour le faire retourner à sa place, l'enfant se mit à crier et à se débattre, tout-à-fait insensible aux exhortations de Jules, qui lui parlait très-inutilement de son papa, de sa maman, et lui disait qu'un petit garçon ne doit pas aller tout seul au bord de l'eau, ni surtout faire ce qu'on lui défend. Aux cris du petit le grand accourut, et voulut le battre pour s'en être allé tout seul. Jules s'y opposa, en représentant au grand que c'était sa faute à lui, et que c'était lui qu'on

devait punir ; il le menaça de dire à son papa qu'il battait son petit frère. L'autre n'en continuait pas moins à vouloir faire avancer l'enfant à force de coups de pied, qui augmentaient ses cris et sa résistance ; en sorte que Jules, également embarrassé entre l'oppresseur et l'opprimé, et presque convaincu de l'impuissance des bonnes raisons, allaient peut-être abandonner la partie, quand il fut secouru par un autre petit garçon qui venait d'arriver, et paraissait ne pas appartenir à la troupe des faucheurs. « Veux-tu bien finir? » dit-il à l'aîné en le repoussant d'un coup de poing ; et, prenant l'autre main du petit, il aida Jules à le reconduire au milieu du groupe, où on l'assit ou plutôt où on le coucha sur l'herbe, au milieu de laquelle il se roulait, en se roidissant dans un accès de colère. Jules paraissait embarrassé des moyens de l'empêcher de retourner au ruisseau.


LE JEUNE PRÉCEPTEUR

T. I. Frontispice

AH! TU VEUX DONC ALLER BOIRE AUSSI.

NOUVEAUX

CONTES,

Ouvrage à l'usage de la Jeunesse,

PAR MADAME GUIZOT.

NOUVELLE ÉDITION ORNÉE DE HUIT JOLIES GRAVURES.

TOME PREMIER.

PARIS.

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 47.

1834.

LE JEUNE PRÉCEPTEUR.

tre une injustice envers un autre, ce n'était pas bien fait de l'empêcher.

« C'est un devoir, lui dit son père,
» un devoir dont aucun honnête
» homme ne peut se dispenser, tant
» qu'on a les moyens de le remplir. »
Alors Jules lui raconta ce qui s'était passé. « Pourquoi donc, ajouta-t-il,
» Maillard disait-il que cela est égal?
» car Maillard est un honnête homme.

» — Mon fils, répondit M. de Vil-
» liers, le grand avantage des gens plus
» riches que Maillard, comme nous
» le sommes, c'est qu'ils peuvent rem-
» plir plus de devoirs, parce que,
» comme ils en ont beaucoup qui sont
» très-faciles, cela leur laisse du
» temps pour tous.

» — Ah! oui, c'est vrai, mon
» père; vous n'avez pas à nous faire
» vivre, ma mère et nous, comme
» Maillard est obligé de faire vivre sa
» femme et ses enfans.

» — C'est par cette raison que j'ai

» pu faire, la semaine dernière, trois
» voyages à la préfecture pour obte-
» nir, après le tirage du recrutement,
» l'exemption d'un pauvre jeune
» homme vraiment trop malade pour
» faire le métier de soldat. Cela aurait
» pris pris trois journées à Maillard;
» sa famille n'aurait pas eu à manger
» ces trois jours-là.

» — Sûrement ; mais les choses
» qu'il peut faire tout de suite sans
» se déranger, pourquoi dit-il que
» cela est égal?

» — Mon fils, les choses qu'on n'a
» pas le temps de faire, on n'a guère
» non plus le temps d'y penser. Crois-
» tu que le père de Maillard ait eu le
» temps de raisonner avec lui sur tout
» comme je le fais avec toi, et que
» Maillard ait seulement l'idée que
» les choses que je t'apprends puis-
» sent être bonnes à apprendre à ses
» enfans?

» — Oh non : cependant il y en a

» qui leur seraient bien utiles ; car si » la petite fille de Maillard avait su » qu'il faut obéir à ses parens comme » je vous obéis, mon père, elle n'au- » rait pas mangé, l'automne dernier, » tant de mauvais fruits qui lui ont » donné la fièvre tout l'hiver.

» — Aussi, mon fils, notre devoir » à nous qui avons le temps de pen- » ser à ce qui est bien, est-il de l'ap- » prendre, tant que nous pouvons, » aux pauvres. Va faire ta version, » ajouta M. de Villiers, voyant que l'heure était venue pour Jules de se mettre à son travail ; et Jules ne se le fit pas répéter. Cependant il eut quelque peine à se mettre à l'ouvrage. Il était occupé de sa conversation avec son père, de ces enfans qu'il avait vus dans la plaine, et d'un projet qui s'était emparé de son imagination. Mais Jules savait déjà que le seul moyen de parvenir à faire quelque chose, c'est de mettre chaque chose à son

temps et à sa place. Il vit que, s'il voulait penser à la fois à sa version et à son projet, il ne viendrait à bout ni de l'un ni de l'autre. Il prit donc vigoureusement son parti, et s'appliqua avec une telle ardeur qu'il en était tout rouge ; mais aussi sa version fut très-vite et très-bien faite, et le reste de son ouvrage ayant suivi le même train, il lui resta, avant le dîner, une demi-heure que son père voulut bien employer à causer avec lui dans le jardin, parce qu'ils n'avaient pas le temps d'aller à la prairie. Reprenant alors la conversation où ils l'avaient laissée,

« Ces enfans des faucheurs, dit-il » à son père, pendant qu'ils sont là » à ne rien faire, ils auraient bien le » temps qu'on leur apprît à être un » peu plus raisonnables. Mais com- » ment faire ? ils ne vous écoutent pas, » et moi je ne pourrais pas.... on ne » pourrait pas les punir, » reprit

Jules en rougissant un peu dans la crainte qu'on ne se moquât de son projet.

« — Il est sûr, dit son père en riant, » que, si c'était toi, ils pourraient » battre leur précepteur.

» — Oh! ce ce n'est pas cela ; mais » je n'ai seulement pas osé ce matin » donner un coup sur la main du pe- » tit garçon pour lui faire lâcher celle » de la petite fille ; et je vous assure, » mon père, que ce n'est pas parce » qu'il était sale et tout en guenilles, » car j'aurais bien joué avec lui ; mais » pour me battre avec lui, je ne l'au- » rais pas voulu.

» — Et tu aurais eu raison. Ceux » qui se trouvent dans une situation » supérieure doivent éviter, autant » qu'il leur est possible, d'user de » leur force envers les inférieurs : » car, ou l'inférieur n'osera se dé- » fendre, et c'est une infâme lâ- » cheté que de maltraiter un homme

» qui ne se défend pas ; ou bien il
» se défendra, et il en pourrait ré-
» sulter un autre grand inconvé-
» nient.

» — Lequel donc, mon père ?

» — Mon enfant, dit M. de Vil-
» liers, la supériorité des gens plus
» riches, c'est qu'étant ordinairement
» mieux élevés, comme nous le di-
» sions tantôt, ils peuvent avoir plus
» de bons sentimens et de connais-
» sances avantageuses ; et il est im-
» portant que les pauvres respectent
» cette supériorité, d'abord parce que
» cela est juste, ensuite parce que
» cela leur est utile. Mais tu penses
» bien qu'on ne respecte plus guère
» celui avec qui on a fait le coup de
» poing.

» — Oh ! il est sûr que si j'avais
» voulu forcer à coups de baguette
» ces enfans à être raisonnables, les
» deux ou trois plus grands auraient
» bien pu se mettre contre moi, et

» après il se seraient moqués de moi, » en disant : Voyez donc celui-là qui » voulait nous faire des leçons !

» — Supposé même, dit M. de Vil- » liers, que tu n'eusses eu affaire qu'à » un seul, et que tu te fusses trouvé » le plus fort, il t'aurait peut-être » respecté pour ta force, mais pas du » tout pour tes bonnes qualités, ce » qui est le seul respect juste et ho- » norable. »

Jules rêvait, assez embarrassé, à la manière d'établir son autorité. « Thibaut, disait-il, m'a bien aidé » les deux fois à les obliger de faire » ce que je voulais, mais il ne le vou- » dra peut-être pas toujours.

» — D'ailleurs, tu n'as aucun droit » de les y contraindre. Tu peux bien » empêcher un de ces enfans de faire » du mal à un autre, mais tu n'au- » rais pas le droit, à moins que ses » parens ne t'en eussent chargé, de » de le punir parce qu'il ne ferait pas ta volonté.

» — Comment donc faire, mon » père? s'écria Jules dans une véritable anxiété; vous ne voulez pas » non plus qu'on récompense.

» — Il est certain, mon fils, que » je t'ai quelquefois puni, mais que » je n'ai jamais voulu te récompenser : car on mérite d'être puni quand » on a manqué à son devoir, mais on » ne doit pas être récompensé pour » l'avoir fait.

» — Aussi vous savez bien, mon » père, que quand mon oncle m'a » donné, il y a un mois, un fusil parce » que j'avais fait des progrès dans le » latin, je ne voulais pas le prendre, » excepté quand vous m'avez dit que » ce n'était pas une récompense, mais » que mon oncle, parce qu'il était » content de moi, avait envie de me » faire plaisir.

» — Oui, mon fils, et je me félicite » tous les jours de t'avoir appris à » faire ton devoir sans récompense;

» mais j'avais d'autres moyens de me
» faire obéir de toi, et toi, avec ces
» enfans, tu n'as que celui-là. Si
» donc tu veux qu'ils t'obéissent pour
» leur avantage, tu feras bien de te
» servir des récompenses.

» — En effet, mon père, les récom-
» penses sont quelquefois bonnes; car
» quand Gervais, qui demeure dans
» le village ici près, a passé au milieu
» du feu pour sauver cette femme et
» son enfant, et qu'on lui a donné une
» récompense, vous avez trouvé que
» c'était bien fait; apparemment qu'il
» ne l'aurait pas fait une autre fois
» sans cela.

» — Je crois que si, mon fils; car
» on ne fait pas ces actions-là pour
» être récompensé; mais c'était, comme
» ton fusil, une marque de satisfac-
» tion, et il est toujours honorable de
» recevoir une marque de satisfaction
» pour avoir bien fait, surtout quand
» on n'a pas agi dans cette vue. »

La cloche du dîner se fit entendre, Jules courut se mettre à table, comme s'il était très-pressé de manger; mais, au lieu de cela, il s'ocoupa tout le temps du dîner de mettre de côté ce qui pouvait se transporter. Sa provision se composa donc de deux petits pâtés, une poignée d'asperges, son dessert, qu'il demanda la permission d'emporter, et auquel il joignit un gros morceau de pain : il arrangea le tout dans un panier, et sollicita pour qu'on le conduisît à la prairie. Sa mère lui demanda en riant « s'il avait » prié quelqu'un à dîner dans les » champs. — Non, dit M. de Villiers, » ce sont des prix de bonne conduite » que Jules se prépare à distribuer. » Jules, voyant qu'il était approuvé, n'en fut que plus empressé de mettre son projet à exécution; et ses parens eurent la bonté de le mener sur-le-champ à la prairie, où ils le laissèrent conduire à son gré ses opérations.

Jules ne pouvait arriver plus à propos ; le désordre était dans la troupe : une petite fille s'égosillait en pleurant à dire des injures à deux petits garçons qui se battaient ; un plus petit, couché à terre, les jambes en l'air, criait comme si on l'eût étranglé ; et Thibaut, très-actif au milieu de tout cela, ne paraissait pas sans intérêt dans la querelle. Aussitôt qu'il vit arriver Jules, il s'adressa à lui ; il semblait déjà qu'ils fussent d'accord sur les principes, et que Thibaut le reconnût comme juge compétent de tout bon droit. Si ses interpellations ne firent pas comprendre très-clairement à Jules le fond de la dispute, du moins, à la vue du panier de provisions, les enfans comprirent-ils aisément qu'il s'agissait de rentrer dans l'ordre pour y avoir part.

La petite fille fut la première à s'apercevoir qu'elle gagnerait plus à se taire qu'à crier, et dès qu'elle eut cessé de vouloir être en colère, il ne

parut plus qu'elle y eût été. Un petit pâté, dont Thibaut avait été mis en possession, placé par lui comme échantillon entre les deux champions, détourna leurs idées vers le panier ; et le petit qui criait à terre, tout étonné de se sentir cinq à six fraises dans la bouche, se releva pour savoir d'où lui venait cette bonne fortune. Les enfans s'amassèrent autour de Jules, qui les fit asseoir en rond sur l'herbe, leur distribua une partie de ses provisions, et déclara que le reste serait pour ceux qui auraient été les plus sages jusqu'à la fin de la journée. Pendant ce temps-là, une petite fille étendait la main pour prendre quelques cerises dans le panier, que Jules avait mis derrière lui ; il s'en aperçut, la repoussa d'un coup sur les doigts, et décida qu'elle n'aurait plus rien de la journée. La petite fille se soumit à cette punition sans murmurer, mais plutôt comme à une nécessité

que comme à une justice; et deux ou trois enfans se mirent à rire de ce qu'elle avait été prise sur le fait; cependant aucun ne paraissait choqué de son action. « Ah, bah! des cerises, » dit un petit garçon, on en trouve » assez le long du chemin. »

« — Mais elles ne sont pas à vous, » dit Jules indigné, et il jugea l'occasion favorable pour un petit sermon sur la propriété, qu'on n'écouta point jusqu'au moment où il déclara que quand il saurait que quelqu'un aurait pris ce qui ne lui appartenait pas, celui-là n'aurait rien de deux jours. Alors une petite fille dénonça un petit garçon qui avait pris le bâton de son camarade, et l'avait caché sans qu'on pût découvrir où il était. Très-embarrassé de savoir s'il devait blâmer ou récompenser le dénonciateur, Jules le fut encore plus de voir que ses menaces ne produisaient aucun effet sur le voleur, qui refusait abso-

lument de rendre ce qu'il avait pris. Encore très-novice dans le commandement, et craignant surtout de voir son autorité méconnue, Jules eut recours aux promesses. Le second petit pâté fut offert pour le prix du bâton, et accepté comme on le juge bien; mais il se trouva que celui à qui l'on rapportait le bâton aimait mieux le petit pâté, et déclara que pour l'avoir il renonçait à son bâton; le premier voulut l'obliger à le recevoir, l'autre refusait obstinément. La dispute s'échauffait, et Jules, prêt à de nouveaux sacrifices pour réparer les inconvéniens du premier, ne trouvait pas un équivalent qu'on voulût accepter; alors Thibaut vint à son secours, et proposa de tirer à la courte-paille entre le petit pâté et le bâton. Tous deux y consentirent, et le bâton resta au voleur, qui le jeta avec dépit, disant qu'il ne s'en souciait guère. Alors l'autre, qui achevait son petit

pâté, voulut s'emparer aussi du bâton; Jules l'en empêcha. « Mais puisqu'il » n'en veut pas, » disait le petit garçon; et les idées de justice avaient été tellement compromises dans le premier arrangement, que Jules ne savait plus comment s'y prendre pour les rétablir. En ce moment le petit voleur en colère jeta le bâton sur un arbre, en disant : « Personne ne l'au» ra ! »

« Si fait, moi, » dit Thibaut, l'ajustant avec une pierre pour le faire tomber.

« — Ce morceau de pain, s'écria » Jules, à celui qui abattra le bâton. » Alors tous les grands s'y mirent. Le bâton abattu, le jeu recommença, des prix furent donnés. Il resta encore quelque chose pour les petits et ceux qui n'avaient rien gagné. On se sépara de bon accord, et Jules retourna à la maison, assez content de son après-dînée, sauf quelques scrupules

sur l'arrangement du petit pâté. Il en fit part à son père, qui lui demanda : « A quoi pensais-tu quand tu as pro- » posé ce marché ?

» — A faire rendre le bâton, dit » Jules, et cela était bien juste.

» — Oui ; mais était-il juste que » le voleur fût récompensé pour l'a- » voir pris?

» — Non ; et c'est ce qui m'embar- » rasse.

» — C'est que tu as commencé par » la fin, lui dit son père ; il fallait » d'abord examiner la justice de ton » action, avant de t'occuper de celles » des autres. »

Jules commença à trouver que c'était un devoir fort difficile que celui de rendre la justice ; cependant l'essai qu'il avait fait de son autorité lui avait plu ; il repartit le lendemain de bonne heure, avec des provisions que ses parens consentirent à grossir. Il s'était aperçu que le meilleur moyen d'em-

pêcher les gens de mal faire, c'est de les occuper à autre chose. Instruit par l'essai de la veille, Jules institua des prix pour la course, pour la lutte, donna des règles qu'il fallait suivre et auxquelles on se soumit avec assez d'intelligence. L'idée de la justice commençait à s'introduire dans la petite troupe, et le contrevenant, outre la punition, avait à essuyer l'improbation de ses camarades. Thibaut était comme l'aide-de-camp de Jules, le ministre et l'exécuteur de ses volontés; non qu'il en sût par lui-même beaucoup plus que les autres, mais toutes les idées de Jules le trouvaient tout prêt à les comprendre. Il semblait fait pour apprendre; car s'il n'imaginait rien par lui-même, il se rangeait sur-le-champ du côté de ce qui était bien. Si Jules exprimait un bon principe, Thibaut s'en faisait dans son langage une maxime qu'il imposait ensuite aux autres avec toute

l'autorité de la conviction. Si Jules inventait quelque jeu utile, c'était Thibaut qui trouvait et arrangeait les moyens de le mettre à exécution. M. de Villiers, arrivant un soir, trouva que les soins de l'éducation avaient cédé au plaisir irrésistible de courir sur le foin, de s'en jeter, de s'en couvrir les uns les autres. « Comment, » dit-il à son fils, à ton âge, pares- » seux, t'amuser à ces inutilités quand » il y a à travailler? » Jules sentit que sa dignité de précepteur ne permettait pas qu'il demeurât en faute, et rendant aussitôt la leçon qu'il venait de recevoir : « Allons, faneurs et fa- » neuses, dit-il aux enfans, à l'ou- » vrage! mais où aurons-nous des » fourches? » Et Thibaut avait déjà trouvé ou coupé deux ou trois branches fourchues qui devinrent les premiers outils distribués aux premiers qui s'offrirent. La promesse des récompenses anima les autres; l'amour-

propre et le désir de bien faire se mêlèrent au désir d'obtenir le prix de son travail, et plus d'une fois Jules eut la satisfaction de trouver en arrivant une ou deux petites meules élevées en son absence. Thibaut était toujours celui qui travaillait le plus gaiement, le plus constamment, et faisait le plus d'ouvrage en moins de temps : aussi Jules avait-il un grand plaisir à le récompenser, et lui destinait-il toujours ce qu'il avait de meilleur; mais le plus souvent Thibaut lui disait : « Ça n'est pas pressé, M. Jules, » et paraissait payé du plaisir de bien faire. Jules n'en était que plus attentif à lui réserver sa part. Mais un soir que Thibaut n'avait rien eu de la journée, comme il se préparait avec satisfaction à lui remettre un bon morceau de brioche qui avait fait l'envie de tous les camarades, et que Jules n'avait sauvé de leur avidité qu'en ajoutant quelque chose aux

parts qu'il leur destinait, il se trouva que, les provisions épuisées, il y avait un acte de sincérité à récompenser, une erreur de justice à réparer. Le morceau de brioche était là, les deux aspirans le dévoraient des yeux; et Jules, également affligé de tromper ou de remplir leur attente, s'écria douloureusement : « Mais Thibaut » n'aura donc rien ?

» — C'est égal, M. Jules, dit Thi» baut en s'en allant, ne vous inquié» tez pas de ça. »

Si Jules n'eût pas été aussi obéissant qu'il l'était, il aurait sur-le-champ récompensé le désintéressement de Thibaut, au moyen d'une pièce de dix sous qu'il avait dans sa poche, présent magnifique, et dont il lui aurait été bien doux de donner la joie au pauvre Thibaut; mais son père lui avait défendu de jamais donner d'argent aux enfans du village, presque toujours certain qu'ils en fe-

raient un mauvais emploi. Il se promit bien de lui en demander la permission ; et, après avoir partagé le morceau de brioche aux deux prétendans, il courut après Thibaut, et lui dit : « Tu n'y perdras rien, je te le » promets.

« —Oh ! que ca ne vous embarasse » pas, M. Jules, » dit Thibaut, d'un air aussi gai que s'il eût emporté une brioche tout entière. Jules lui secoua la main, en lui disant : « Adieu, » Thibaut ; » et ils se séparèrent comme des amis.

M. de Villiers ne permit point à son fils de donner à Thibaut les dix sous ; mais il lui permit de s'informer de lui, et, s'il le méritait, de lui faire du bien. En conséquence, le lendemain matin, pressé par les instances de Jules, M. de Villiers se rendit avec son fils à la prairie. Comme il s'était arrêté en chemin pour parler à des ouvriers, Jules passa devant,

et courut à l'endroit où se réunissaient les enfans. Il fut étonné de n'y voir que les plus petits; mais un son confus de voix et d'éclats de rire lui apprit qne les autres n'étaient pas loin. Il les trouva en effet derrière une touffe d'arbres qui les lui cachait, réunis tous au bord de la rivière, assez large en cet endroit. Au milieu d'eux, Jules aperçut deux petits garçons de treize à quatorze ans, et qui avaient l'air d'être assez mauvais sujets. Ils tenaient un chien attaché par une corde, le jetaient dans la rivière; et lorsqu'en nageant la malheureuse bête regagnait le bord, ils le repoussaient et le retenaient même quelquefois sous l'eau avec leurs gros bàtons. Le pauvre chien se débattait en gémissant; ce qui n'empêchait pas les petits garçons qu'avait attirés ce spectacle, de rire de ses efforts et de crier, toutes les fois qu'il paraissait prêt à remonter sur la rive : « Il va sortir,

» il va sortir, » comme s'ils eussent craint qu'il n'échappât à son supplice ; et, ce qui fit beaucoup de peine à Jules, Thibaut regardait et riait comme les autres.

« Que c'est mal, que c'est affreux, » ce que vous faites là ! » s'écria Jules avec l'accent d'une indignation qu'il ne pouvait exprimer comme il la sentait ; et mettant la main sur la corde, il voulait aider le chien à remonter, malgré les coups dont on l'accablait.

« Qu'est-ce que cela vous fait ? » dit brutalement le petit garçon qui tenait la corde, et il lui donna sur la main un coup de son bâton, pour l'obliger à la lâcher. Alors Thibaut s'élance furieux et saisit d'une main le bâton, de l'autre, la corde, pour aider Jules et le chien ; mais l'autre garnement pousse Thibaut, et du haut d'un petit promontoire où ils s'étaient placés pour que le chien eût

plus de peine à le gravir, il le fait sauter dans la rivière. Jules jette un cri, et comme il savait déjà un peu nager, il est prêt à s'élancer pour aller au secours de son ami Thibaut; mais aussitôt que la flaque d'eau élevée par sa chute est retombée, Thibaut reparaît, il avait sauté sur ses pieds, et l'eau ne lui allait qu'aux épaules. « Pousse le chien, » lui criait Jules, en le voyant s'avancer vers le bord, tandis que lui-même tirait toujours la corde de la main droite, s'accrochant du bras gauche à un arbre dont il se faisait un point d'appui.

« Ah! tu veux donc aller boire « aussi? » dit le mauvais petit garçon, le saisissant par le bras, comme s'il eût eu l'intention de le jeter dans la rivière. Alors tous les assistans se sauvent, et une petite fille court vers la prairie en criant; « On veut jeter M. Jules dans l'eau. »

A ce cri, M. de Villiers, qui cherchait son fils, accourt du côté que lui indique la petite fille, et arrive au moment où, au lieu de s'occuper à sortir de l'eau, Thibaut, profitant de l'avantage de sa position, avait tiré par les jambes le petit garçon qui tenait Jules, et l'ayant fait tomber, cherchait à l'attirer dans la rivière, malgré les efforts de l'autre, qui, pour défendre son camarade, tâchait de l'y pousser lui-même. A l'aspect de M. de Villiers la lutte cesse; Thibaut sort de l'eau, et Jules, délivré de son antagoniste, explique à son père de quel péril il avait délivré le chien, qui, de son côté, avait profité de ce moment de désordre pour sortir enfin de la rivière.

« Pourquoi voulez-vous noyer ce » chien ? demanda M. de Villiers aux deux petits garnemens.

« — C'est notre chien, » répondit

l'un d'eux d'un ton fort insolent.

« — Voilà pourquoi je vous de-
» mande, reprit M. de Villiers,
» quelle raison vous avez de vou-
» loir le noyer : on ne noie pas son
» chien sans de bonnes raisons.

» — C'est une si mauvaise bête,
» répondit l'autre, qu'on n'en peut
» rien faire, et personne ne veut l'a-
» cheter. » En effet, le chien, qui était assez fort, tirait la corde de manière à prouver qu'il devait être difficile de le garder contre son gré.

« — Je l'achèterai, » s'écria Jules aussitôt, mais cependant à demi-voix et regardant son père, qui lui fit signe de se taire.

« Comment! c'est votre chien,
» dit M. de Villiers, et vous ne savez
» pas mieux vous en faire obéir? Ap-
» pelez-le donc par son nom. »

« — Son nom, son nom, » dirent-ils d'un air insolent et embarrassé.

« — Est-ce qu'il n'a pas de nom? »

« — Il a bien un nom, » reprirent-ils du même ton, et cherchant à s'en aller; mais M. de Villiers en avait saisi un par le bras, et Jules avec Thibaut faisaient la garde auprès de l'autre.

« — Vous l'appellerez par son nom, » reprit M. de Villiers, ou vous vien-» drez avec moi chez le maire dire » le vôtre, et déclarer où vous avez » pris ce chien. » Il n'y avait pas moyen d'échapper : alors un des deux se hasarda à l'appeler *Fidèle*, l'autre *Courte-Oreille;* mais au lieu de répondre à l'appel, le chien, redoublant d'efforts et de colère, parvint à rompre la corde, et s'enfuit avec une telle rapidité et si droit devant lui, qu'on vit clairement qu'il savait bien où aller. Les deux mauvais sujets furent renvoyés avec une défense sévère de reparaître dans le canton. M. de Villiers fit aisément comprendre à son fils pourquoi il n'avait pas voulu par-

ler d'acheter le chien. « C'était encore » comme l'affaire du petit pâté, lui » dit-il; tu étais si pressé de conclu- » re, que tu prenais le mauvais moyen » avant de chercher s'il n'y en avait » pas un bon; et le bon se trouve » presque toujours quand on est dé- » cidé à n'en pas employer de mau- » vais. » Jules en convint, et convint aussi que dans sa querelle avec les petits garçons, le danger pressant du chien lui avait fait oublier la prudence et les recommandations de son père.

« Je pardonne très-aisément ces » oublis-là quand on est le plus fai- » ble, » dit en souriant M. de Villiers, et Jules se trouvait heureux de n'être pas blâmé de son père, car il lui aurait été pénible de croire qu'il eût eu grand tort de se laisser emporter à un mouvement de bonté.

Les enfans de la prairie étaient revenus. Jules fit remarquer au milieu

d'eux à son père, Thibaut, qui se tenait là encore tout mouillé, et qui ne s'était exposé que pour le défendre. M. de Villiers prit de suite, auprès de Maillard, des informations sur cet enfant. Il apprit qu'il était orphelin depuis plusieurs années, et nourri par pure humanité chez des gens très-pauvres; que c'était un bon garçon, fort aimé dans le village, et à qui le maître d'école donnait même quelques leçons *gratis*. M. de Villiers lui dit en s'allant: « Thibaut, je sais que » tu es un brave garçon, je ne t'ou- » blierai pas. » Et Jules demeura assez intrigué de savoir ce que son père voulait faire pour Thibaut. Il rentra à la maison le plus tôt qu'il put, et courut daus le cabinet de son père; puis, lorsqu'il y fut arrivé, il demeura debout, sans oser parler, et tout rouge d'embarras et d'attente. Son père le devina.

« Eh bien! lui dit-il, voyons, que

» désires-tu que je fasse pour Thi-
» baut? »

Jules fut embarrassé; il n'avait pensé à rien ou plutôt il avait pensé à beaucoup de choses qu'il n'osait dire, ne sachant pas si elles étaient possibles. Cependant, après un moment d'hésitation, il répondit: « Mon
» père, je voudrais que Thibaut pût
» être souvent avec moi. Voyez-vous,
» il m'écoute quand je lui dis quel-
» que chose de bien, et cela a l'air de
» lui faire plaisir; mais quand je ne
» lui ai rien dit, il fait tout comme
» les autres. Je crois, ajouta Jules en
» rougissant qu'il serait utile que je
» pusse lui donner quelquefois de
» bons conseils. »

« — Je le pense aussi, lui dit son
» père; Thibaut me paraît avoir un
» de ces caractères faciles qui se li-
» vrent au bien dès qu'on le leur
» montre, et qui apprendraient aussi
» aisément le mal. Mais songe donc,

» mon fils, ajouta M. de Villiers, à
» la responsabilité que tu voudrais
» t'imposer. Avec l'autorité que tu as
» déjà sur l'esprit de Thibaut, l'atta-
» chement qu'il paraît avoir pour toi,
» un mauvais exemple de ta part
» lui pourrait devenir funeste peut-
» être pour toute sa vie.

» — Oh! mon père, s'écria Jules,
» je ne lui en donnerai que de bons.

» — Tu en es sûr, dit M. de Vil-
» liers.

» — Je le crois, reprit Jules plus
» modestement.

» — Je l'espère aussi, dit M. de
» Villiers, et ainsi voilà ce que j'ai ar-
» rangé : Je prendrai Thibaut chez
» moi. » Jules poussa un cri de joie,
et voulait courir pour aller annoncer
à Thibaut cette bonne nouvelle. Son
père l'arrêta.

« Voilà déjà, dit-il, un exemple
» qu'il ne faudrait pas lui donner,
» de ne voir dans les choses que le

» plaisir qu'elles nous font, sans exa-
» miner ce qu'elles ont d'utile et de
» raisonnable. » Jules demeura un peu honteux. Son père continua :
« Je paierai ses mois au maître d'éco-
» le ; il est juste que ce soit moi plu-
» tôt que ce brave homme qui fasse
» les frais de son éducation. Quand il
» ne sera pas à l'école, il s'occupera
» de ton service, rangera ta chambre,
» nettoiera tes habits, s'accoutumera
» ainsi à l'ordre et à la propreté, et
» le reste du temps travaillera avec
» Maillard. »

Tous ces détails n'avaient fait qu'ajouter à la joie de Jules, en lui présentant une perspective de jours bien heureux pour lui et son cher Thibaut. Il joignait les mains dans son ravissement sans pouvoir prononcer une parole, et sa mère étant entrée, il se jeta à son cou en lui apprenant son bonheur. Elle en fut heureuse, car elle aimait beaucoup les joies de son fils. M. de Villiers exigea que son fils

n'en dît rien à Thibaut de la journée, pour ne pas exciter de jalousie parmi les faucheurs, qui s'en retournaient le soir pour aller faire la moisson dans leur pays. Jules se contenta donc lorsqu'il revint à la prairie, de faire à Thibaut un signe d'amitié et d'intelligence: peut-être eut-il moins envie d'y rester, et s'occupa-t-il avec moins d'intérêt de l'éducation des autres enfans; cependant, avec la permission de son père, il eut soin avant leur départ de leur distribuer à chacun, dans un petit panier, du pain blanc, un morceau de viande et des cerises, chargeant les mères des plus petits de veiller à ce que leurs enfans ne fussent pas lésés. Les grands lui promirent d'ailleurs de se contenter de leur part, et il eut la satisfaction d'observer dans quelques-uns d'entre eux plus d'idées d'ordre et de justice qu'ils n'en avaient à leur arrivée.

M. de Villiers se rendit le lende-

main au village pour y arranger les affaires de Thibaut : cela ne fut pas difficile. Les pauvres gens qui prenaient soin de lui le cédèrent volontiers à M. de Villiers, enchantés de sa bonne fortune, et espérant d'ailleurs qu'il leur servirait un jour d'appui. Les guenilles de Thibaut furent remplacées par une veste et un pantalon de toile bleue; pour la première fois il porta des bas, des souliers, et avec un vieux chapeau de Jules, il se crut aussi beau qu'un prince. Il lui fut ordonné d'avoir soin de se tenir assez proprement pour pouvoir, en sortant de travailler au jardin, venir servir Jules à table ; et Thibaut, qui était actif, intelligent, et d'une docilité surprenante à prendre toutes les habitudes qu'on voulait lui donner, se montra tout-à-fait propre à son nouvel emploi.

Le rôle de maître, quoique les premiers jours Jules en eût été un peu

fier, n'avait pas d'inconvéniens pour lui; il était, par son éducation, parfaitement exempt de toute idée de hauteur, et naturellement doux, sensible, généreux; il n'avait pas le goût du commandement; il fallait plutôt le préserver d'un peu de faiblesse envers les autres, suite du besoin qu'il avait de voir tout le monde content. Ainsi, deux jours après l'arrivée de Thibaut, M. de Villiers étant entré dans la chambre de son fils, trouva qu'à midi le lit n'était pas fait : il le gronda de n'avoir pas exigé de Thibaut qu'il le fît avant d'aller à l'école. Jules donna toutes les raisons de Thibaut, que M. de Villiers trouva mauvaises; et comme il avait l'air mécontent, « Mon Dieu! dit Jules presque les larmes aux yeux, est-ce » qu'il faut donc être si sévère avec » les gens qui nous servent?

» — Mon fils, reprit M. de Villiers, » si vous croyez que j'ai mis Thibaut

» auprès de vous pour que vous fus-
» siez servi par un domestique, vous
» vous êtes trompé; j'ai voulu vous
» donner un élève à qui vous devins-
» siez utile en le formant aux devoirs
» qu'il aura à remplir par la suite. En
» étant trop indulgent pour un do-
» mestique, on peut ne faire tort qu'à
» soi-même; mais il n'est pas permis
» de l'être pour un élève, car c'est à
» lui qu'on fait tort. »

Jules comprit ce que lui disait son père; aussi, dès que Thibaut revint de l'école, se hâta-t-il de lui dire: « Thibaut, mon père veut que mon
» lit soit fait tous les jours de bonne
» heure; il n'y faudra pas manquer,
» entends-tu? » Car Jules ne pensait pas encore qu'il pût donner sa volonté pour une raison, mais celle de son père lui était sacrée, et il la faisait exécuter. Un autre jour, M. de Villiers le trouva rangeant quelque chose qu'avait oublié Thibaut. « Au

» lieu de cela, dit M. de Villiers, va
» le chercher pour qu'il le range.
» — Mais, mon père, répondit
» Jules, cela me donnera plus de peine.
» — C'est précisément pour cela
» que je t'y invite, reprit son père.
» Tu entends bien, reprit-il en riant,
» que je ne te laisserais pas perdre
» l'habitude de te servir toi-même,
» si je ne savais pas qu'il t'en coûtera
» beaucoup plus de peine pour ap-
» prendre à Thibaut à te servir. » Il
voulait aussi que Jules eût l'attention
de veiller à ce que Thibaut se tînt
proprement, et soignât ce qu'on lui
donnait. Jules trouvait bien ces dé-
tails un peu ennuyeux; mais son père
lui disait: « Si je m'apercevais que
» tu ne fusses pas capable de former
» Thibaut, je le renverrais; car alors
» son éducation serait mauvaise pour
» lui et pour toi. » Et il n'était rien
que Jules n'eût fait pour éviter un
pareil malheur.

Les premiers jours, Jules, pendant sa récréation, avait été s'amuser et causer avec Thibaut, ce qui le dérangeait de son ouvrage. M. de Villiers dit à son fils : « Si tu te trouves » encore assez enfant pour employer » ta récréation à des choses inutiles, » tu en es bien le maître; mais ce » n'est pas un exemple que tu doives » donner à Thibaut; va perdre ton » temps ailleurs. » Alors Jules se mit à travailler avec Thibaut sous la direction de Maillard, et tous deux passèrent ainsi ensemble une partie de leur journée, toujours occupés et par conséquent ne formant que de bonnes pensées; car les mauvaises ne viennent d'ordinaire qu'à ceux qui sont embarrassés de l'emploi de leur temps: et cette familiarité, loin de diminuer l'ascendant de Jules sur Thibaut, servait au contraire à l'augmenter; car elle donnait à celui-ci de continuelles occasions de reconnaître la supério-

rité de Jules, non-seulement dans ce qu'il avait appris et qu'on n'avait pas enseigné à Thibaut, mais encore dans les travaux du jardin et autres de ce genre, qui auraient paru devoir appartenir davantage aux habitudes de Thibaut; et cela venait de ce que Jules, plus accoutumé à réfléchir, plus instruit, ce qui facilite toujours les nouvelles connaissances, et ayant d'ailleurs l'avantage de raisonner avec ses parens de ce qui l'occupait, comprenait beaucoup plus vite les choses et les exécutait avec plus d'intelligence; en sorte que Thibaut, qu'il traitait d'ailleurs avec beaucoup d'amitié, n'avait pas une idée qui ne se rapportât à ceci : Faire comme M. Jules, ou faire ce que veut M. Jules.

Les affaires de M. et de madame de Villiers les ayant obligés à passer deux années de suite à la campagne, Jules s'y fortifia singulièrement, acquit l'habitude d'une grande activité et de

toutes sortes de travaux, étant très-souvent avec Thibaut au milieu des ouvriers de son père, qu'il aidait selon sa force et avec beaucoup d'ardeur. Il avait ainsi perdu cette timidité des enfans élevés à la ville, qui se laissent facilement embarrasser des moindres choses; mais peut-être aussi avait-il plus de peine à se soumettre aux différentes contraintes qu'on lui imposait, non qu'il eût l'idée de s'y soustraire, le sentiment de son devoir était trop fort en lui, mais quelquefois il en murmurait ou du moins s'en affligeait. M. de Villiers, occupé de ses affaires, quittait peu sa maison, et la pensée de Jules s'élançait par-delà les coteaux assez éloignés qui bornaient son horizon. Il aurait voulu pouvoir y errer à son plaisir, seul avec Thibaut, les parcourir en tous sens, voir les pays qu'ils lui cachaient. Ses lectures, ses conversations avec son père remplissaient son imagina-

tion de mille désirs curieux dont il instruisait Thibaut. Celui-ci les partageait peu ; le village et ses environs étaient pour lui un monde suffisant : mais ce qui contrariait Jules le contrariait; il était capable de désirer vivement ce qui faisait plaisir à Jules ; et comme pour les esprits qui n'ont pas reçu des principes de morale bien fermes, un désir devient bien facilement une bonne raison, la chose dont Jules avait envie était aux yeux de Thibaut la plus juste et la plus raisonnable ; et Jules ainsi faisait, sans s'en apercevoir, beaucoup de mal et à Thibaut et à lui-même : car c'est diminuer la force qu'on a pour remplir son devoir que de s'appliquer à s'en exagérer les inconvéniens, au lieu d'en considérer la nécessité.

Quoique Jules eût une assez grande liberté dans les champs, on lui avait défendu d'aller seul du côté de la

grande route ; et la tentation était d'autant plus grande qu'elle était en vue de la maison, en sorte qu'on apercevait, sans le bien distinguer, tout ce qui s'y passait ; et la guerre *étant* alors dans sa plus grande activité, il y passait continuellement des troupes qui se rendaient à leur destination. Jules se désolait sans cesse de ne pouvoir les aller examiner de près. Un soir, il y passa un train d'artillerie fort considérable. Jules travaillait avec Thibaut dans le jardin. Le bruit des roues, beaucoup plus fort que celui que faisaient entendre les convois ordinaires de troupes, avait excité leur curiosité ; ils montent sur un banc, d'où ils pouvaient voir la route. Le jour qui commençait à baisser ne leur permet pas de démêler ce qui y passe ; mais c'est quelque chose d'extraordinaire, de curieux. « Je vais savoir ce que c'est, » dit Thibaut, et il part en courant.

« Viens me le dire à la haie, » lui crie Jules; c'était la haie qui bornait le parc à une certaine distance de la route, et qu'il n'était pas permis à Jules de franchir. Il s'y rend en courant; le bruit des roues devenait toujours plus fort. La haie, beaucoup trop haute, masquait absolument à Jules la vue du chemin. Il essaya d'écarter les branches; mais elles étaient trop épaisses pour qu'il suffît d'y passer la tête; son corps suivit, et Jules se trouva à moitié hors de la haie. Le convoi s'était arrêté, et cependant il paraissait y avoir autour un grand mouvement. Thibaut en approchait toujours courant. « Qu'est-ce que » c'est? » lui criait Jules.

« — Des canons, » répondait Thibaut, déjà assez près pour voir ce que c'était; et la tête tournait à Jules de savoir des canons si près de lui. Tout d'un coup Thibaut s'arrête, et se retournant à demi avec un geste qui in-

dique une grande surprise, il lui crie quelque chose que Jules n'entend pas. Jules a déjà traversé la haie et le fossé qui la borde; il avance toujours, appelant, quoiqu'à voix basse, Thibaut qui continue à lui parler, toujours approchant de la route, et comme entraîné par une curiosité que chaque instant semble rendre plus vive. On venait de s'apercevoir qu'une roue d'un des affûts de canon que l'on avait oubliée en arrosant les autres, était si échauffée, qu'elle menaçait de prendre feu. Sur-le-champ on avait arrêté la marche et l'on courait de tous côtés chercher de l'eau. Incapable de s'arracher au spectacle de l'événement, Thibaut continuait à en rendre compte à Jules, qui, continuant à ne pas l'entendre, et sentant croître son agitation, marchait vers lui presque sans le savoir : enfin prenant son élan, il se met à courir vers le lieu de la scène. Pendant quelques instans,

occupé seulement de ce qu'il voit, il ne songe pas à ce qu'il a fait ; mais lorsque l'eau, trouvée en abondance dans un ruisseau peu éloigné, a calmé les craintes, et que l'on commence à se remettre en ordre pour reprendre la marche, il revient à lui-même, et effrayé d'une si grande contravention aux ordres de son père, qu'il sait être positifs et sévères, il reprend sa course plus rapidement qu'il n'était venu, arrive à la haie, la traverse, court, le cœur palpitant de crainte, à l'endroit où il avait laissé sa bêche, et, n'y voyant personne, se hâte de la reprendre comme s'il n'avait pas quitté son ouvrage.

La crainte qu'il avait éprouvée avait suspendu le remords de sa faute; et lorsqu'il fut assuré que personne ne s'était aperçu de son absence, il sentit la honteuse satisfaction d'avoir manqué impunément à son devoir : tant un seul tort peut donner de mau-

vais sentimens que l'on ne connaissait pas auparavant. Mais lorsqu'en rentrant il trouva son père qui lui dit l'avoir appelé inutilement pour aller voir passer les canons, Jules, en répondant faiblement qu'il était bien fâché de ne l'avoir pas entendu, souffrit de ne pas avouer la vérité, presque autant qu'il aurait souffert à proférer un mensonge : et en effet, après avoir trompé la confiance qu'on vous portait, ne pas le déclarer, c'est mentir. Aussi Jules se sentait-il en ce moment si oppressé sous le poids de sa faute qu'il dissimulait, qu'un mot de plus, et il aurait tout dit; mais son petit frère ayant adressé à M. de Villiers des questions sur les canons qui avaient passé, l'attention fut détournée de Jules, dont en ce moment l'obscurité cachait la rougeur et l'embarras, et qui, tiré d'affaire pour le moment, n'en fut que plus assujetti à l'absolue nécessité de laisser ignorer

une faute dont il n'était pas convenu d'abord.

Le soir, en se déshabillant, il s'aperçut qu'il n'avait plus sa montre; il alla à la chambre de Thibaut, lui en demanda des nouvelles; Thibaut ne pouvait lui en donner aucune. Une pensée terrible se présente à Jules: s'il l'avait perdue hors du parc! Cependant il peut encore espérer de l'avoir laissée sur le banc près de l'endroit où il travaillait; il communique cette idée à Thibaut, qui saute à bas de son lit, et descend avec lui dans le jardin, sans bruit et sans lumière. Tous deux vont visiter le banc, la montre n'y était pas, ni dans les environs, comme ils peuvent s'en assurer à la clarté de la lune. Jules se souvient qu'au moment où il a traversé la haie en revenant, il a éprouvé une forte résistance d'une branche qui l'accrochait, et que, dans sa précipitation à rentrer, il a forcé le pas-

sage, et, sans trop savoir comment, s'est débarrassé de l'obstacle qui le gênait. Il ne doute pas que la montre ne soit restée suspendue au buisson par le cordon. Que deviendra-t-il si on la trouve? C'est précisément là qu'on va faire paître les vaches le matin. Quelque peu vraisemblable que soit cette idée, elle s'empare de l'esprit de Jules; et il en paraît si tourmenté, que Thibaut lui propose d'aller sur-le-champ la chercher. « Comment faire? dit Jules, toutes les » portes de la maison et du jardin » sont fermées.

» — Oh! je sais bien un endroit » par où je passerai, » dit Thibaut, et pieds nus, presque en chemise, le voilà parti. Il y avait en effet dans la basse-cour qui communiquait à la maison une porte fermée en dedans seulement par deux gros verroux: un simple loquet devait l'assujétir en dehors; mais l'état du mur ne permet-

tait pas que le loquet tînt bien ferme, et dès que les verrous n'étaient pas mis, le moindre vent la faisait ouvrir. Aussi M. de Villiers ordonnait expressément qu'on la tînt fermée au verrou dès que la nuit arrivait, de peur qu'elle ne laissât entrée à quelque bête nuisible. Jules le savait bien et savait bien aussi que Thibaut ne pouvait sortir que par là. Il remonta dans sa chambre, inquiet, humilié, le cœur serré, et attendit sans lumière pendant un intervalle de temps qui lui parut bien long. Enfin il entendit arriver Thibaut, qui montait tout doucement.

« La voilà, dit-il à voix basse dès » qu'il eut rencontré Jules qui l'at» tendait. J'ai bien reconnu la place » au clair de lune, et après j'ai tant » tâté dans la haie que je l'ai trouvée. » Mais pensez donc, M. Jules, il ne » s'en est fallu de rien que je n'aie été » enfermé dehors.

» — Comment ! est-ce qu'on t'a vu?
» — Oh ! oui ; M. Maillard; mais
» n'ayez pas peur , ça ne fait rien. Il
» était là à fureter de tous côtés, parce
» que, je crois, le vent qui faisait
» battre la porte l'avait éveillé, et il
» regardait si personne n'était entré.
» Je l'ai vu , comme je revenais , qui
» sortait pour voir en dehors , et j'ai
» eu une fameuse peur. Mais comme
» j'étais au coin du buisson (vous sa-
» vez qu'il n'est pas loin de la porte),
» j'ai filé par-derrière, et puis après
» au moment où il tournait le dos en
» regardant de l'autre côté, zeste, j'ai
» passé derriere lui , et je suis entré.
» Heureusement mes sabots ne fai-
» saient pas de bruit, » dit-il en riant
et levant son pied nu.

« — Il ne t'a donc pas vu ? » dit Jules toujours plus troublé.

« — Si fait, au coin de la basse-
» cour comme j'étais pour rentrer
» dans la maison , il m'a demandé si

» c'était moi qui avais ouvert la porte.
» Moi j'ai dit que non tout simple-
» ment.

» — Ah! mon Dieu! mais il a dû
» être étonné de te voir là!

» — Oh! j'ai dit que je m'étais re-
» levé, sauf respect, pour un besoin;
» et ça avait tout l'air de ça, parce
» que comme je n'avais fait qu'en-
» fourcher mon pantalon sans bas ni
» rien... Aussi il m'a cru tout de
» suite, le pauvre homme, et il a dit:
» Apparemment que ma femme aura
» oublié de fermer la porte. Bonsoir,
» M. Jules. Oh! n'ayez pas peur, je
» ne me laisserai pas déferrer. »

Il s'en alla, et Jules, après l'avoir entendu fermer avec précaution sa porte, ferma la sienne et se coucha plein d'angoisses et de remords. Il voyait dans quelle série de mensonges il avait peut-être engagé Thibaut. Il se voyait forcé de les autoriser par son silence, ou de dénoncer des fautes

commises pour lui. L'agitation l'empêcha de dormir une partie de la nuit. Cependant le lendemain il ne fut question de rien. Maillard, qui avait remarqué aussi le trou fait dans la haie, et à qui sa femme avait assuré qu'elle avait fermé la porte, se doutant de quelque désordre, ne dit rien, pour ne pas avertir de ses soupçons, et avoir plus de facilité à les vérifier s'ils étaient fondés.

Le lendemain, en travaillant au jardin, Thibaut se mit à reparler de ses exploits de la veille, ce qui désolait Jules; mais le moyen de gronder et de faire le sévère dans la situation où il s'était mis? « C'est bien dommage, disait Thibaut, que je n'aie » pas pensé à une chose; c'était d'attacher une corde au machin de fer » qu'il y a en dehors. En attachant la » corde par l'autre bout à l'arbre, la » porte n'aurait pas bougé, je vous » assure; le vent aurait eu beau souf-

» fler dedans. » Et voyant que Jules ne répondait rien, « N'est-ce pas, » M. Jules, reprit-il, que c'est une » bonne idée?

» — Mais pourquoi faire? » dit Jules impatienté. « Vous savez bien, » Thibaut, que mon père ne veut pas » qu'on ouvre cette porte le soir. J'ai » eu bien tort de vous laisser sortir » par là.

» — Vous voyez bien, M. Jules, » que personne n'en a rien su. » La morale de Thibaut n'allait pas beaucoup plus loin, et Jules, en ce moment, n'avait pas autorité pour lui en donner une plus sévère; car il ne pouvait même parler de son repentir, qu'il supportait bien commodément en profitant de la faute. Il reprit cependant; et dit à Thibaut: « Je vous » en prie, Thibaut, ne sortez plus » par là le soir; mon père le défend » absolument.

» — Oh! M. Jules, je n'en ai pas

» envie ; c'était seulement pour voir. » Et voyant que cela déplaisait à Jules, il ne parla plus de son invention, mais l'idée lui en resta dans la tête ; il l'essaya le jour même, et le succès répondit parfaitement à son attente.

Lorsque les enfans ont imaginé un stratagème, ils manquent rarement de chercher à faire quelque sottise qui leur donne occasion de s'en servir : elle se présenta pour Thibaut le dimanche suivant. En allant danser au village, il apprit qu'il y avait une noce le jour même à un village voisin, dont les habitans étaient en querelle avec ceux de Maule ; et comme le mariage avait eu lieu entre un veuf et une veuve, les garçons de Maule avaient projeté d'aller, comme c'est l'usage en quelques pays, faire la nuit charivari sous la fenêtre des nouveau-mariés. Quand un pareil divertissement n'aurait pas été de la nature la plus propre à tenter Thibaut,

l'idée de la porte de la basse-cour lui donnait un nouveau charme. Le soir donc, lorsque tout le monde fut couché, mettant son projet à exécution, il sortit, assujettit la porte, et eut soin de rentrer avant le jour, qui paraissait déjà assez tard, parce qu'on était à la fin de septembre. Comme il achevait de fermer le dernier verrou le plus doucement qu'il pouvait, il entendit ouvrir la fenêtre de Maillard; c'était sa femme qui se trouvait levée en ce moment, parce qu'elle avait un enfant malade. Elle avait entendu du bruit; et comme elle se souvenait de ce qui s'était passé quelques jours auparavant, elle avait sur-le-champ ouvert la fenêtre pour regarder du côté de la porte. Thibaut se cacha promptement derrière un tonneau; mais il ne put se cacher si vite, que malgré l'obscurité de la nuit, qui était sombre et pluvieuse, elle ne crût apercevoir quelqu'un: ce-

pendant, avant qu'elle eût le temps d'avertir son mari, et celui-ci de descendre, Thibaut, favorisé par les ténèbres, avait regagné la porte de l'escalier, qu'il avait eu soin de laisser entr'ouverte, et était remonté dans sa chambre, ses souliers à la main pour ne pas faire de bruit. Maillard, ne voyant rien et trouvant la porte fermée, retourna se coucher. Cependant comme sa femme soutenait toujours qu'elle avait vu quelqu'un, le lendemain en se levant il examina avec soin les environs de la porte, et d'abord remarqua sur la terre humide des traces de pieds qui devaient s'y être empreintes depuis la veille, car ce n'était que pendant la nuit qu'il avait commencé à pleuvoir. Après une assez longue recherche, il vit aussi qu'un panier, qu'il se souvenait d'avoir placé devant la porte, avait été dérangé, Thibaut n'ayant pas eu le temps de le remettre en pa-

trant. Enfin, ouvrant la porte, il aperçut le bout de corde qui pendait encore au loquet. Pendant l'absence de Thibaut, la pluie ayant mouillé la corde, les nœuds qu'il avait d'ailleurs multipliés et serrés avec soin pour les rendre plus solides, lui avaient paru trop difficiles à défaire; et, par une suite ordinaire de cette imprudence qui porte à commettre des fautes et sert ensuite à les faire découvrir, il s'était contenté de la couper par le milieu, en sorte que l'autre bout pendait à l'arbre, et que Maillard l'ayant découvert vit qu'il s'ajustait parfaitement au morceau demeuré attaché à la porte, et comprit bientôt à quel usage il avait été employé. Alors, se hâtant d'avertir M. de Villiers de ce qui se passait, il lui indiqua Thibaut comme l'objet de ses soupçons.

M. de Villiers se rendit sur les lieux; il y trouva Thibaut et plu-

sieurs autres domestiques occupés à examiner quelques travaux qu'il faisait commencer dans la basse-cour. Thibaut, interrogé, nia comme de raison. Les traces, déjà effacées par d'autres, ne pouvaient plus servir contre lui de pièce de comparaison ; mais la porte avait été la veille peinte en dedans par M. de Villiers lui-même. Thibaut, soit qu'il eût oublié ou ignoré cette circonstance, s'était fortement appuyé contre en la fermant, pour la soutenir afin qu'elle fît moins de bruit, et avait ainsi emporté la peinture dans une longueur de plus de trois pieds ; on voyait aussi la marque de son bras qui s'était glissé contre le bois à la hauteur des verrous. M. de Villiers, qui, la veille au soir, avait lui-même fermé la porte pour qu'on ne gâtât pas la peinture, venait de remarquer l'accident arrivé à son ouvrage. « Quelqu'un, dit-

» il, doit avoir sur son habit la mar-
» que de cette peinture. »

Thibaut regarda le sien.

« Je le crois bien, dit Maillard, qui
» répondait à sa pensée, tu avais
» hier ton habit des dimanches. »
Thibaut ne répondit rien et ne proposa pas d'aller chercher l'habit. M. de Villiers ayant ordonné qu'on l'apportât, tout le côté droit de la veste et du pantalon se trouva peint en vert clair. L'habillement entier était encore humide de la pluie de la veille ; Thibaut se mit à pleurer. Jules, arrivé au commencement de l'interrogatoire, était pâle comme la mort. Son père, qui, dès le premier instant, avait observé son trouble, mais sans avoir l'air de le remarquer, le tirant à l'écart, lui dit d'un ton sévère, et le regardant fixement : « Vous le saviez.

» — Non, mon père, répondit Ju-

» les tremblant, mais je m'en suis
» douté.

» — Ainsi vous saviez qu'il était
» déjà sorti par là la nuit, et que l'au-
» tre jour....

» — O mon père! s'écria Jules en
» joignant les mains dans une anxiété
» douloureuse, la première fois c'est
» ma faute, pardonnez à Thibaut,
» tout est ma faute. » Alors, sur l'ordre de son père, Jules, autant que le lui permettait son trouble, raconta tout ce qui s'était passé, ajoutant que c'était sûrement là ce qui avait donné à Thibaut l'idée de sortir par cette porte, chose à laquelle bien sûrement il n'avait pas pensé auparavant.

« — Et qu'apparemment ensuite
» vous ne lui avez pas défendu de re-
» commencer?

» — Je vous demande pardon, mon
» père; mais, après qu'il l'avait fait
» une fois pour moi....

» — Je comprends, vous aviez perdu

» toute autorité; d'après cela vous
» sentez bien que Thibaut ne peut
» plus rester chez moi....

» — O mon père! » et Jules, quoiqu'il s'attendît à cet arrêt, se laissa tomber sur un banc, la tête appuyée sur sa main, dans l'attitude du désespoir.

« — Telles ont été nos conditions,
» dit M. de Villiers : rabaissé, comme
» vous l'êtes nécessairement aux yeux
» de Thibaut, par la faute que vous
» avez commise et celle que vous lui
» avez fait commettre pour votre
» compte, vous ne pouvez plus lui
» être utile, et par conséquent je ne
» dois plus me charger de lui.

» — O Dieu! Dieu! mon père! » disait Jules, la tête levée et les mains jointes dans un attitude suppliante, quoiqu'il connût l'immuable fermeté de son père, qui n'était jamais revenu sur une résolution une fois annoncée. « N'y a-t-il donc pas d'autre moyen

» que de faire souffrir le pauvre Thi-
» baut de ce qui est ma faute?

» — Il y en a un autre, mon fils, si
» vous avez le courage de le prendre;
» c'est de subir vous-même une puni-
» tion exemplaire : alors, après avoir
» souffert à cause de lui et pour lui,
» vous reprendrez sur lui tous vos
» droits et votre autorité.

» — Une punition, mon père? » dit
Jules en pâlissant.

« — Oui. Songez, mon fils, à ce
» que c'est que de se voir puni à près
» de treize ans que vous allez avoir.
» Examinez en vous-même si vous
» aurez la force de soutenir une pa-
» reille honte; car la honte serait
» double, si, après avoir accepté,
» vous succombiez sous le poids.

» — Cette punition sera donc bien
» terrible, mon père? » dit Jules
tremblant, et d'une voix altérée par
la crainte.

« — Pendant quinze jours, au lieu

» de vous mettre à table avec nous,
» vous mangerez à une petite table à
» côté, en signe de pénitence.

« — De pénitence! Qu'il vienne
» quelqu'un ou non?

» — Qu'il vienne quelqu'un ou
» non.

» — O mon Dieu! O mon Dieu! »
disait Jules en se tordant les mains; puis tout d'un coup se levant de dessus le banc, « J'accepte », dit-il avec le courage du désespoir; et il y avait dans ses yeux quelque chose de farouche.

Son père l'arrêta par le bras: « Ju-
» les, dit-il, j'exige votre parole
» d'honneur que si vous acceptez vo-
» tre pénitence, vous la subirez avec
» résignation: telle est ma condition,
» y manquer serait me tromper. »
Jules frémissait. « Répondez-moi, lui
» dit son père, oserez-vous dire que
» vous me trouvez trop sévère en
» ceci; qu'à votre âge, avec la con-

» fiance que j'avais en vous et dont
» vous avez abusé, je puisse vous de-
» mander moins pour réparer le dés-
» ordre que vous avez causé? »

Jules baissait la tête et n'avait rien à répondre. « Et pensez-vous dans
» votre conscience, ajouta son père,
» avoir le droit de vous révolter con-
» tre ce que vous reconnaissez juste?

» — Je ne me révolte pas, mon
» père, dit Jules plus doucement;
» mais je suis bien malheureux.

» — Soyez-le comme il convient à
» votre âge, et pas davantage; car vous
» désespérer d'un chagrin que vous
» avez mérité, ce serait vous révolter
» contre la justice, et cela n'appar-
» tient qu'aux gens sans conscience.
» Il faut donc me promettre, ajouta
» M. de Villiers, que vous la suppor-
» terez comme vous le devez, sans
» vous livrer à des violences qui se-
» raient ou coupables ou ridicules.

» — Je vous le promets, mon

» père, » dit Jules, que le ton de son
» père avait tout-à-fait calmé.

« — Si ensuite vous vous sentez
» trop faible, poursuivit M. de Vil-
» liers, vous me le direz, le marché
» sera rompu, je n'exigerai pas de
» vous ce que vous ne pourriez sup-
» porter. » Et Jules promit que le marché tiendrait, puisque l'exécution en était remise à son courage. Aussi passa-t-il la matinée dans des sentimens assez tranquilles. M. de Villiers fit connaître aux gens de sa maison ce qui s'était passé, déclarant que Thibaut avait mérité d'être renvoyé par sa désobéissance et ses mensonges; mais que Jules, reconnaissant que c'était lui qui avait eu le premier tort, voulait se charger de la punition de Thibaut. Les domestiques alors firent de grands reproches à Thibaut, qui se mit à pleurer en disant qu'il voulait s'en aller plutôt que de causer du chagrin à M. Jules.

Celui-ci le consola, mais ne put s'empêcher de lui dire : « Il est sûr, Thibaut, que si vous n'étiez pas sorti » cette nuit malgré ce que je vous » avais dit, rien de tout cela ne se» rait arrivé.

» — Oh, mon Dieu ! oui, M. Jules, » répondit ingénument Thibaut ; car » le jour que j'ai été pour chercher » la montre, personne n'avait rien » su. » Ce souvenir rappela à Jules qu'il n'avait pas encore acquis le droit de montrer de la sévérité.

Quand l'heure du dîner approcha, Jules recommença à se troubler, et le son de la cloche lui causa un ébranlement universel. Entrer dans la salle à manger, prendre, aux yeux des domestiques, la situation d'un coupable, c'était une idée qui, à mesure qu'il approchait du moment, redevenait pour lui aussi intolérable qu'elle lui avait paru d'abord. Il ne pouvait se décider à descendre, et son père,

qui vint le chercher, le trouva qui marchait dans sa chambre en ébranlant le plancher de ses pas, et frappant du poing toutes les murailles. « Est-ce là, Jules, ce que vous m'a» viez promis? » lui dit son père d'un ton où il entrait plus de fermeté que de sévérité. « Descendez, ajouta-t-il, » et que je n'aie plus à vous venir » chercher.

Jules suivit son père et fut un peu soulagé par l'air triste des domestiques, qui semblaient s'empresser à lui alléger sa punition, car il s'était fait aimer de tous. Il avait demandé s'il lui était permis de s'en aller aussitôt qu'il aurait mangé ce qui lui était nécessaire, et cette liberté lui ayant été accordée, il se hâta de quitter la table aussitôt qu'il eut mangé de la soupe et un morceau de viande; et tout le temps que dura la pénitence, il y ajouta une assez austère abstinence qui lui

était bien moins pénible à supporter que sa situation; mais Thibaut qui le servait à table en jugeait autrement: il pouvait à peine retenir ses larmes, quand il voyait Jules se lever de table à moitié repu, et demeurer le reste du jour pâle et triste; ce que Thibaut attribuait, comme de raison, au défaut de nourriture. Les domestiques pensaient de même, et disaient qu'il finirait par tomber malade, rejetant tout le tort sur Thibaut: alors celui-ci disait à Jules qu'il voulait s'en aller, qu'il était trop malheureux; mais, usant de l'autorité qu'il sentait renaître en lui, comme Samson dans la prison des Philistins sentait renaître ses forces à mesure qu'il expiait sa faute, Jules l'exhortait à la patience, terminant toujours son sermon par ces mots: « Surtout souvenez-vous, Thibaut, de ne jamais faire ce que je vous aurai défendu; » ce que Thibaut promet-

tait avec toute la ferveur de son repentir. Jules pria aussi les domestiques de ne plus faire de reproches au pauvre Thibaut, ce qu'ils lui promirent par amitié pour lui.

La fin de ses peines approchait, et le hasard, peut-être aussi les soins de ses parens, lui avaient épargné le chagrin de voir aucun étranger témoin de son humiliation : mais quatre jours avant celui qui devait terminer la quinzaine, M. de Villiers apprit dans la matinée l'arrivée de son frère et de sa belle-sœur, qui venaient avec un de leurs amis communs, sa femme et plusieurs enfans, en tout sept ou huit personnes, passer chez lui la première moitié d'octobre. La visite avait dû avoir lieu huit jours plus tard ; mais étant rappelés à Paris par leurs affaires, ils s'étaient décidés sur-le-champ à avancer leur voyage, calculant que M. de Villiers pourrait en recevoir l'annonce trois jours d'a-

vance : il arriva, par je ne sais quel incident, que la lettre ayant été retardée de trois jours, il ne la reçut que quelques heures avant leur arrivée, qui devait avoir lieu vers l'heure du dîner.

Les préparatifs à faire pour les recevoir répandirent promptement la nouvelle dans la maison. Jules l'apprend; hors de lui, il court au salon, où il trouve sa mère les yeux humides, son père l'air fort sérieux.

« Mon oncle arrive! » s'écrie-t-il d'un air presque égaré.

» —Oui, mon fils, » lui dit son père avec un regard annonçant à la fois sa détermination et ce qu'elle lui coûtait.

« — Et M. de Blou aussi..:. reprit » Jules de la même manière, et sa » femme.... et ses enfans.

» —Oui, mon fils. » Jules frappait du pied. « Non, disait-il en marchant

» dans le salon avec violence, non
» cela ne se peut pas.

» — Vous le savez, dit M. de Villiers, s'il vous est impossible de supporter l'épreuve, vous êtes le maître d'y renoncer.

» Oui, reprit Jules avec une colère » que le respect contenait à peine, le » maître de me déshonorer... d'abandonner Thibaut..... de perdre tout » ce que j'ai fait pour lui... car ce serait bien commode ; pour quatre » jours que j'aurais manqué, on le » traiterait comme si je n'avais rien » fait du tout.

» Ne sont-ce pas là nos conventions ? » demanda M. de Villiers » d'un air sévère.

« — On les a faites comme on a » voulu, » murmura Jules, dont le » ressentiment semblait croître à » chaque parole.

« — Et on a été libre de les accep-

» ter, » reprit M. de Villiers d'un ton qui croissait aussi en sévérité.

« Jules, continua-t-il, faites tout » ce que vous voudrez, excepté de cé- » der en lâche à la faiblesse de croire » les choses injustes, parce que vous » ne savez pas les supporter. Cette » épreuve est cruelle, je l'avoue. » J'aurais désiré vous l'épargner ; » mais puisqu'elle est arrivée, je ne » puis vous y soustraire. J'ai fait grâce » à Thibaut, et si je vous ai puni, » c'était pour que l'humiliation de la » faute cessât de vous être commune. » Vous voudriez apparemment que la » grace le fût, poursuivit-il avec une » expression de dédain, et partager » avec Thibaut les avantages de cette » humiliation; mais pour moi, cela » ne me convient pas, du moins tant » qu'il sera avec vous. Décidez-vous » donc, reprit M. de Villiers; et, » quelque parti que vous preniez, » que ce soit, je vous prie, sans au-

» cune de ces honteuses violences qui,
» je vous le déclare, me répugnent
» singulièrement. » Il sortit en disant ces paroles, et Jules demeura accablé. Sa mère voulut en vain le consoler; il ne lui répondit point, car il sentait son ame remplie d'amertume. Il remonta dans sa chambre, et là se livra tantôt à des mouvemens d'emportement, tantôt à une faiblesse qui se soulageait par des torrens de larmes. Thibaut, instruit de ce qui arrivait, et le voyant en cet état, vint lui dire que décidément il voulait s'en aller plutôt que de le mettre dans cet état-là. Jules le repoussa d'abord avec colère, puis se le reprocha, lui parla avec douceur, lui dit qu'il ne voulait pas absolument qu'il s'en allât. Il était bien décidé sur ce point, et ne savait pas se décider à supporter ce qui en était la conséquence : effet ordinaire de la faiblesse, qui ajoute à tous les malheurs. L'excès de son agitation le

fit tomber dans une espèce de stupeur d'où ne le tira pas même le bruit de l'arrivée des voyageurs. Son père, qui monta chez lui, le trouva assis et immobile, la tête appuyée contre la muraille, les yeux mornes, le visage gonflé de larmes, et son vêtement en désordre.

« Jules, lui dit M. de Villiers avec
» fermeté, mais avec douceur, d'après
» ce que m'a dit Thibaut, je vois que
» vous avez pris, comme je l'espérais,
» le parti le plus généreux. Mainte-
» nant, mon fils, il s'agit de le sou-
» tenir comme il convient. Ce qui se-
» rait vraiment humiliant serait de
» paraître dans cet état. Allons, ha-
» billez-vous, et que votre courage à
» réparer votre faute vous attire l'es-
» time de ceux qui seront témoins de
» votre punition. »

Ces paroles firent revenir les larmes aux yeux du pauvre Jules. Son père lui mit la main sur l'épaule : « Al-

» lons, mon fils, lui dit-il avec ten-
» dresse, peut-être n'auras-tu de ta
» vie une épreuve plus difficile; mais
» sois sûr qu'il te sera doux de l'avoir
» subie honorablement. » Ces mots ranimèrent Jules, en l'assurant de l'estime de son père. Il se leva et se mit à s'habiller; mais comme il achevait, la cloche du dîner se fit entendre, et lui causa un tremblement qu'il lui fut impossible de vaincre. Sa mère arriva, le trouva en cet état et pouvant à peine se soutenir. « Oh! mon
» enfant, mon pauvre Jules! lui dit-
» elle en l'embrassant et pouvant à
» peine retenir ses larmes, j'ai prié
» Dieu toute la matinée de te donner
» du courage, est-ce qu'il ne m'a pas
» exaucée? »

Jules était religieux; il éleva aussi son ame vers le ciel, et en reçut de la force; car pour la première fois il sentit qu'il faisait une chose qui était bien et pleinement approuvée par sa con-

science! Il promit à sa mère de ne plus se laisser abattre, mais il la pria de descendre seule, parce qu'il aimait mieux n'arriver que quand on serait à table.

On l'avait déjà demandé plusieurs fois, et les enfans l'auraient été chercher dans sa chambre, si quelqu'un de la maison avait voulu la leur indiquer. En entrant dans la salle à manger, les enfans s'étonnèrent de voir une petite table à côté de la grande. « C'est pour Jules, leur dit d'un air » mystérieux et affligé le petit Frédé» ric son frère, il est en pénitence. » Les enfans furent surpris, allèrent le dire tout bas à leurs parens, qui ne pouvaient les croire; et lorsqu'au moment où l'on s'asseyait on vit entrer Jules pâle, les yeux baissés, et, malgré la fermeté de son maintien, agité d'un tremblement qui augmentait à mesure qu'il approchait de la table, on se regarda, on regarda madame de

Villiers, en ce moment aussi pâle que son fils. M. de Villiers, profitant de ce moment de silence, dit à son frère, qui était au bout de la table, pour que tout le monde l'entendît : « Charles, il faut que je me hâte de vous » dire, pour l'honneur de Jules, que » la peine qu'il subit est une peine » volontaire. Une faute à laquelle il » avait eu part pouvant avoir des » suites funestes pour un autre, Jules, » afin de l'en sauver, s'est chargé seul » de la punition. Il n'y a pas encore » une heure qu'il a eu de nouveau le » choix, et qu'il a persisté dans sa ré» solution.

» — Il me semble, dit M. de Blou, » que, quelle que soit la faute, une » pareille conduite l'a suffisamment » expiée.

» — Et même, ajouta madame de » Blou, elle mérite à Jules beaucoup » d'estime.

» — Je le pense aussi, dit M. de

» Villiers, » dont en ce moment, malgré sa fermeté, la voix trahissait un peu les émotions. « Venez, Jules, » dit-il à son fils, venez reprendre » votre place, puisque vous l'avez » méritée. »

Incapable de se mouvoir, comprenant à peine ce qui se passait, Jules demeurait debout à sa place, immobile et tremblant; mais déjà sa mère était accourue vers lui, et cachait dans ses bras les larmes et les sanglots qu'il ne pouvait plus retenir; enfin le conduisant doucement vers la table, elle passa près de M. de Villiers, qui prit la main de son fils, en lui disant à voix basse : « Allons, Jules, sois » homme tout-à-fait. » Jules alors, tâchant de se rendre maître de lui, retint et serra la main de son père en signe de promesse, puis il la baisa; et lorsque ensuite il leva les yeux sur M. de Villiers, il vit dans les siens une affection qui rouvrit son ame à la joie,

où il ne semblait pas qu'elle pût rentrer. En même temps les fils de son oncle et de M. de Blou, tous deux à peu près de son âge, étaient venus le prendre sous les bras pour le conduire comme en triomphe à la place qu'ils lui avaient faite entre eux deux, et où les domestiques s'étaient empressés d'apporter son couvert; car leurs yeux à tous brillaient de plaisir de ce qui venait d'arriver à Jules; et Thibaut, qui l'instant d'auparavant aurait voulu se cacher sous la table, vint se placer, triomphant, derrière la chaise de son jeune maître, regardant si bien l'honneur de Jules comme le sien, qu'il avait oublié tout ce qui pouvait le concerner dans cette affaire.

Jules se sentait heureux; ce qui restait encore des traces de la peine ne servait qu'à lui faire mieux sentir cette douceur des jours à venir qu'allaient embellir le repos de l'ame et la satisfaction de la conscience. Le soir,

son père lui dit : « Jules, aujourd'hui » tu as su faire ton devoir, il ne te » reste plus qu'à savoir le faire avec » résolution. » Jules le lui promit. Cette épreuve de lui-même avait élevé son cœur. Il prit dès ce moment sur Thibaut une autorité plus ferme, et parvint à établir en lui des principes de morale que Thibaut ne pouvait songer à mettre en doute dès qu'ils lui venaient de Jules.

Jules, à dix-huit-ans, est entré au service. Thibaut a voulu être soldat dans sa compagnie. Par son dévouement et son intelligence, il lui a sauvé la vie dans la retraite de Russie. Jules ayant ensuite quitté le service pour se marier, Thibaut, arrivé au grade de sergent, a obtenu son congé. Pour ne pas quitter Jules, il est devenu garde dans ses propriétés. Il sera un jour son concierge, et vit déjà avec lui sur ce pied de confiance établie entre deux hommes qui ne se quitte-

ront jamais, parce que de l'estime et des services mutuels leur ont donné l'un envers l'autre des obligations qui leur sont également chères.

LA GÉNÉROSITÉ.

La Générosité.

Margaretta venait de distribuer presque tous ses joujoux à deux ou trois petites amies qui avaient passé l'après-midi avec elle. Elle s'assit toute contente auprès de sa mère, en lui disant : « Mon Dieu ! maman, que c'est » un grand plaisir d'être généreuse !

» — Qui est-ce qui a été généreuse ! » lui dit madame d'Oisy en souriant. Margaretta rougit en regardant sa

mère. « — Est-ce toi? » continua madame d'Oisy de la même manière.

« Mais, maman, dit Margaretta,
» qui ne voulait pas répondre direc-
» tement à la question, n'est-ce donc
» pas être généreuse que de donner
» tout ce qu'on a?

» — C'est selon. Il faut d'abord qu'on
» l'ait donné par véritable bonté de
» cœur, pour faire plaisir, et non
» pas par orgueil, et pour qu'on dise
» que vous l'avez donné.

» — Est-ce que c'est de l'orgueil,
» maman, que de vous le dire à vous?

» — Non, mon enfant. Quand tu
» me parles à moi, c'est comme si tu
» parlais à ta conscience. Tu peux me
» dire ce que tu as fait de bien, comme
» ce que tu as fait de mal, parce que
» tu es sûre que je ne le redirai pas.
» Je ne t'accuse pas d'orgueil; il te
» reste sans cela bien assez de choses
» à faire pour être généreuse. »

Pendant la fin du discours de sa

mère, Margaretta avait tenu les yeux fixés d'un air inquiet sur la petite Azélie, à qui elle avait donné un beau chariot, celui de ses joujoux qu'elle aimait le mieux. Tout d'un coup elle se lève précipitamment, et, courant à elle tout en colère : « Voyez, made-
» moiselle, il valait bien la peine de
» vous le donner, pour le casser comme
» cela tout de suite ! »

La pauvre petite s'excusait, regardait le chariot d'un air tout interdit, disait qu'elle ne l'avait pas fait exprès, assurait qu'il pourrait se raccommoder.

« Joliment ! » dit Margaretta en le lui arrachant brusquement des mains, et le retournant de tous côtés d'un air d'humeur ; puis, le rendant comme elle l'avait pris, elle fut se rasseoir auprès de sa mère, en disant : « Cela est fort désagréable.

» — Quoi ! dit madame d'Oisy ;

» qu'elle ait cassé son chariot ? Qu'est-
» ce que cela te fait ?

» — Mais, maman, c'est moi qui
» le lui avais donné.

» — Eh bien! puisque tu le lui
» avais donné, il était à elle.

» — Je ne lui avais pas donné pour
» qu'elle le cassât.

» — Ah! tu le lui avais donné à
» condition qu'elle n'en ferait pas ce
» qu'il lui plairait. Il fallait me dire
» cela ; je ne pouvais pas le deviner.

» — Mais, maman...

» — Mais, ma fille, je n'entends
» que ce qu'on me dit. Tu m'as dit
» que tu étais généreuse ; alors j'ai
» cru que, comme les personnes gé-
» néreuses, tu avais donné tout de
» bon, sans conserver de droits sur la
» chose que tu donnais.

» — Je sais bien, maman, que je
» n'ai plus de droits sur ce que je lui
» ai donné.

» — En ce cas-là, c'est donc sur
» Azélie que tu as des droits ; car,
» sans cela, tu n'imaginerais pas de
» la gronder d'avoir cassé une chose
» qui lui appartient. Si tu lui as donné
» ce chariot pour avoir le droit de la
» gronder quand ce qu'elle fait te dé-
» plaît, en vérité, ce n'est pas là don-
» ner, c'est faire payer, et bien cher,
» ce n'est pas être généreuse. »

Margaretta réfléchit quelques momens sur ce que lui avait dit sa mère, puis, allant vers Azélie, elle lui dit tout doucement : « Cela se raccommodera
» avec un peu de colle. — Oh ! oui, » dit Azélie, qui ne demandait pas mieux que de croire que cela pourrait se raccommoder ; et Margaretta se remit à jouer avec ses amies, sans parler de ce qu'elle leur avait donné, et elle l'oublia même tout-à-fait. Le soir, quand elle y pensa, elle alla d'un air satisfait embrasser sa mère, à qui elle avait bien envie de dire : « A présent,

» j'ai été tout-à-fait généreuse, » mais elle n'osa pas; sa mère le vit bien, et ne lui dit rien non plus. Elle savait bien tout ce que sa fille avait encore à faire pour être généreuse.

Margaretta avait avec elle Marianne, la fille de sa bonne, qui avait un an de plus qu'elle. Elle l'aimait beaucoup, lui faisait des présens le plus souvent qu'elle pouvait, et avait soin de les lui faire utiles. Ainsi Margaretta, qui était chargée de payer ses gants sur sa pension, les achetait un peu grands, et tâchait de ne les pas trop salir, pour qu'ils pussent ensuite servir à Marianne. Elle n'usait pas ses souliers jusqu'à la semelle, afin que Marianne pût encore les porter. Elle lui avait fait arranger de son argent un de ses anciens chapeaux de paille, ce qui n'empêchait pas qu'elle ne lui gardât toujours une partie des bonbons qu'elle recevait. Aussi Marianne l'aurait-elle aimée à la folie,

si Margaretta n'eût toujours voulu s'en faire obéir. Mais quand elles jouaient ensemble aux *onchets*, Margaretta ne voulait jamais avoir touché ; et si Marianne lui disait qu'elle avait vu remuer les *onchets*, alors Margaretta commençait par se mettre en colère, et pour peu que Marianne soutînt son dire, elle jetait tout, disait qu'elle ne voulait plus jouer, ou bien elle emportait et serrait ses *onchets*, en disant que Marianne ne les verrait plus. Quand elle était dans ses momens de gaieté, elle allait faire peur à Marianne par derrière, ou bien lui tirer les cheveux ou secouer sa chaise, quoique Marianne la priât de n'en rien faire ; et quand Marianne se fâchait, Margaretta disait qu'elle n'entendait pas la plaisanterie : mais si l'instant d'après Marianne voulait plaisanter avec elle d'une manière qui ne lui convînt pas, ou que seulement, sans le faire exprès, elle lui

accrochât le pied en passant, ou marchât sur sa robe, alors Margaretta, tout de suite en colère, avait plus tôt donné à Marianne une tape ou un coup de pied qu'on n'avait eu le temps de tourner la tête.

Un jour elle avait été si insupportable que Marianne, malgré sa douceur, s'était fâchée tout-à-fait, et s'en était allée en disant qu'elle ne jouerait plus avec elle. Margaretta avait naturellement trop de raison et un trop bon cœur pour ne pas sentir ses torts; mais elle ne les sentait qu'après. Presque aussitôt que Marianne fut sortie, elle se mit à chercher dans sa commode; puis, courant à sa mère, qui de la chambre à côté avait entendu ce qui se passait, « Maman, lui dit-» elle, vous m'avez donné cette année » un fichu de soie neuf; me permet-» tez-vous de donner à Marianne » celui de l'année passée?

» — Comme tu voudras, mon en-

» fant ; mais, à ta place, je ne le lui
» donnerais pas.

» — Pourquoi donc, maman ? je
» n'en ai pas grand besoin, et cela
» fera plaisir à Marianne.

» — Oui ; mais ce plaisir-là sera
» suivi d'un si grand chagrin, que,
» si tu étais généreuse, tu le lui
» épargnerais.

» — Mais quel chagrin peut donc
» faire à Marianne mon fichu de soie ? »
dit Margaretta, prête à pleurer de ce
qu'on s'opposait à sa bonne volonté.

« Sûrement elle aura beaucoup
» de plaisir en le recevant : mais, pré-
» cisément à cause de cela, elle sera
» si reconnaissante, elle sera si fâ-
» chée de l'idée de te faire de la peine,
» qu'il lui sera bien dur ensuite de
» te voir à chaque instant te mettre
» en colère contre elle, de s'entendre
» dire qu'*elle s'ennuie*, qu'*elle est*
» *bête*, et cent choses pareilles.

» — Mais, maman, elle vient aussi » m'impatienter.

» — Eh! vraiment! je le sais bien; » c'est pourquoi je te conseille de ne » pas t'exposer à manquer de généro- » sité comme tu le fais sans cesse en » maltraitant une personne qui n'ose » te le rendre, parce qu'elle t'a des » obligations. Si j'étais toi, je ne lui » donnerais plus rien.

» — Maman, vous vous moquez » de moi.

» — Non, mon enfant; je t'avertis » seulement qu'il n'y a rien de si con- » traire à la générosité, quand on ne » veut rien supporter des autres, que » de les obliger à tout supporter de » vous.

» — Je pense, maman, dit Mar- » garetta après y avoir un peu réflé- » chi, que le meilleur moyen de ne » pas m'impatienter si souvent contre » Marianne, c'est de lui donner le » fichu. En le lui voyant, je me sou-

» viendrai qu'il faut être plus douce
» avec elle.

» — Cela pourrait bien être ; mais
» je ne sais pas comment tu feras pour
» le lui donner.

» — Qui m'en empêcherait donc ?

» — Marianne est fâchée contre
» toi. Tu sais bien que si, dans le mo-
» ment où tu es fâchée contre elle,
» elle venait t'apporter un présent,
» tu le lui jetterais au nez, en disant
» que tu n'en veux pas. Elle n'osera
» sûrement pas en faire autant; mais
» ce sera peut-être un effort très-
» désagréable pour elle d'accepter le
» fichu, ou du moins il lui fera très-
» peu de plaisir. C'est un grand ob-
» stacle à la générosité que de n'avoir
» pas su ménager les gens à qui on
» veut ensuite rendre service.

» — Comment donc faire? » s'é-
cria Margaretta, cette fois avec les
larmes aux yeux.

« — Je n'en sais rien, dit sa mère ;
« penses-y. »

Elles étaient depuis quelques instans dans le silence, Margaretta regardant tristement le fichu qu'elle tenait toujours à la main, lorsque Marianne rentra dans la chambre. Margaretta le cacha bien vite sur les genoux de sa mère, puis s'approcha de Marianne d'un air moitié honteux, moitié riant : « Marianne, lui dit-elle,
» es-tu encore fâchée? »

Marianne boudait toujours un peu, et n'avait pas trop envie de répondre. Margaretta lui jette ses bras au cou, en lui disant : « N'est-ce pas, ma pe-
» tite Marianne, que tu veux bien
» encore jouer avec moi ? » Marianne fut si étonnée et si touchée de l'action de Margaretta, qui n'avait pas coutume de réparer ses torts d'une manière si aimable, qu'elle cessa sur-le-champ d'être fâchée, et dit qu'elle allait jouer. Alors Margaretta, cou-

rant chercher le fichu sur les genoux de sa mère, le donna à Marianne, en lui disant : « Tiens, Marianne, voilà » un fichu que maman m'a permis de » te donner. » Marianne rougit de plaisir; les yeux de Margaretta brillaient de joie, et madame d'Oisy, très-contente de sa fille, l'appela d'un signe, et la baisa au front en lui disant bien bas pour que Marianne ne l'entendit pas : « Courage, mon » enfant; voilà un pas vers la géné» rosité. »

Madame d'Oisy était extrêmement bonne pour Margaretta, en sorte que celle-ci avait un grand désir de lui faire plaisir; et toutes les fois que son caractère ne l'emportait pas à quelque impatience ou à quelque désobéissance, madame d'Oisy avait tout lieu de se louer de son application et de son zèle au travail. Comme elle apprenait l'anglais, elle imagina de traduire à elle toute seule une histoire

assez longue qu'elle avait trouvée dans sa grammaire, et la donna un jour, bien écrite, sans contre-sens et sans fautes d'orthographe, à sa mère, qui fut enchantée, parce qu'elle ne lui avait encore fait traduire que de petites phrases, pour lesquelles même elle l'aidait toujours. Après avoir témoigné à sa fille toute la satisfaction qu'elle recevait de cette preuve et de sa bonne volonté et de ses progrès, madame d'Oisy lui dit : « Margaretta, » voilà une belle occasion de montrer » ta générosité.

» — Quoi ! maman, est-ce que je » pourrais être généreuse avec vous?

» — Tu m'as donné un grand plai- » sir, c'est de toi qu'il dépend de ne » pas me l'ôter.

» — Oh ! maman, non sûrement je » ne vous l'ôterai pas.

» — Tu me l'ôterais si tu n'étais » pas raisonnable aujourd'hui, et cela » sans que je pusse t'en empêcher;

» car j'avoue que je n'aurais pas le
» courage de te gronder. Vois, ma
» fille, ajouta-t-elle en souriant, me
» voilà en ton pouvoir ; c'est à toi de
» savoir comment tu veux en user. »

Margaretta sourit aussi de cette idée, elle alla sur-le-champ se mettre à son ouvrage, et fut tout le reste du jour d'une sagesse exemplaire. Seulement, sa journée avait été si bonne, que le soir elle était fort en train de s'amuser, et que lorsque sa mère voulut l'envoyer coucher, elle résista un peu. « Songe, Margaretta,
» lui dit madame d'Oisy, qu'aujour-
» d'hui je n'aurai pas le courage de
» me fâcher. » Margaretta, vivement contrariée, dit d'un ton d'impatience:
« Mon Dieu ! que cela est donc difficile
» d'être généreuse !

» — Je ne t'ai pas dit que cela fût
» aisé, reprit froidement madame
» d'Oisy, et je ne t'oblige pas de l'être.
» Désobéis-moi si tu veux.

» — Ah ! maman, dit Margaretta, » vous voyez bien que je ne suis pas » la maîtresse ; car vous voilà tout d'un » coup l'air sérieux.

» — Moi, qui ne me suis pas enga- » gée à être généreuse, dit en souriant » madame d'Oisy, je n'ai pas eu la » force de te cacher que tu me faisais » de la peine. » Margaretta s'alla coucher ; elle voyait bien que c'était pour lui faire plaisir que sa mère lui avait parlé de générosité ; mais elle comprit cependant qu'une personne vraiment généreuse ne doit jamais abuser de la bonté et de la complaisance de ceux qui l'aiment.

Cependant elle ne savait pas tout encore. Un jour qu'elle s'impatientait de ce qu'une de ses amies l'avait priée d'achever quelques rangées de tapisserie à un ouvrage qui l'ennuyait, et que tout en le faisant elle se promettait bien de lui dire qu'une autre fois elle aurait la bonté de faire son ou-

vrage elle-même. « En ce cas, lui dit
» sa mère, ne le fais pas; car, quand
» il sera fait, tu seras obligée de lui
» cacher l'ennui qu'il t'a donné.

» — Eh! pourquoi donc, maman?

» — Ecoute, mon enfant, que je te
» raconte une histoire. J'ai connu une
» femme qui avait été riche et qui
» était devenue pauvre. Dans le temps
» où elle avait commencé à être pau-
» vre, sa femme de chambre, Cathe-
» rine, lui avait prêté tout l'argent
» qu'elle avait amassé à son service.
» La maîtresse croyait qu'elle pour-
» rait le lui rendre; mais cela ne fut
» pas possible, et même elle se trouva
» réduite à n'avoir plus du tout de
» quoi vivre. Alors Catherine se mit
» à travailler pour elle. Elle quittait
» à peine son ouvrage pour manger;
» et quand sa maîtresse s'affligeait de
» la voir se fatiguer ainsi, elle disait
» que l'ouvrage était la seule chose
» qui lui fît plaisir, et que quand ma-

» dame était riche, elle s'ennuyait de
» n'avoir pas assez de choses à faire.
» Catherine s'était faite couturière :
» sa maîtresse voulait l'aider; mais
» dans les commencemens surtout,
» comme elle n'était pas bien accou-
» tumée à l'ouvrage, elle faisait sou-
» vent des fautes, cousait à l'envers ce
» que Catherine lui disait de coudre à
» l'endroit, ou bien posait une manche
» le coude en dedans, ou bien un lé la
» pointe en bas. Lorsque Catherine
» s'en apercevait, elle ne disait rien,
» mais elle le défaisait et le raccom-
» modait la nuit, pour que sa maî-
» tresse n'eût pas le chagrin de voir
» que tandis que Catherine travaillait
» pour elle, elle la retardait au lieu
» de l'avancer. La maîtresse tomba
» malade; elle avait des fantaisies,
» elle les cachait tant qu'elle pouvait;
» mais Catherine, qui connaissait sa
» maîtresse, les devinait et n'épar-
» gnait rien pour lui procurer ce

» qu'elle désirait. Tantôt elle travail-
» lait deux heures de plus dans la nnit
» pour gagner plus d'argent, afin d'a-
» cheter ce qui était nécessaire, et ne
» disait pas le prix que cela avait
» coûté ; ou s'il fallait aller bien loin
» pour le chercher, elle se dépêchait
» tant, que sa maîtresse, qui ne con-
» naissait pas les chemins, croyait que
» c'était bien près, et qu'elle n'a ja-
» mais su la moitié de ce que Cathe-
» rine faisait pour elle.

» — Ah ! maman !

» — Ce n'était pas tout. La maî-
» tresse avait un petit garçon qu'elle
» avait assez mal élevé. Comme il
» s'ennuyait de ne pas sortir, et de
» n'avoir pas pour jouer avec lui
» d'autres petits garçons de son âge,
» il avait souvent de l'humeur et bat-
» tait ou pinçait quelquefois très-fort
» Victoire, la fille de Catherine, qui
» avait cependant trois ou quatre ans
» de plus que lui, mais qui, juste-

» ment à cause de cela, et parce
» qu'elle l'avait vu tout petit, ne le
» lui rendait pas. Mais comme il de-
» venait plus fort, il lui faisait mal : elle
» allait tout en larmes se plaindre à
» sa mère, qui la prenait sur ses ge-
» noux, tâchait de la consoler, de ca-
» cher ses pleurs, et lui disait : Tais-
» toi ; si madame savait que son fils
» t'a battue, elle en serait si fâchée !
» Elle lui disait encore : Tâche de
» bien vivre avec lui ; car, vois-tu,
» il ne peut pas vivre ailleurs. Et elle
» avait tant fait que Victoire suppor-
» tait tout du petit garçon, parce
» qu'il avait besoin d'elle. Que pen-
» ses-tu de cela, ma fille ?

» — Oh ! maman, que je voudrais
» bien connaître Catherine et Vic-
» toire ! » En ce moment une femme
proprement mise et d'une figure agréa-
ble et douce entra dans la chambre.
Elle avait avec elle une jeune fille
d'environ quatorze ans, jolie, et qui

avait l'air très-raisonnable. «Eh! c'est » vous, Catherine? dit madame d'Oi- » sy. » A ce nom, Margaretta tressaille, regarde sa mère, qui lui fait signe qu'elle ne se trompe pas. Elle n'ose dire un mot; mais elle regarde Catherine, elle rougit, et le cœur lui bat bien fort.

« Vous voilà donc à Paris? dit ma- » dame d'Oisy à Catherine en la fai- » sant asseoir. Vos affaires sont-elles » finies?

» — Madame est rentrée en posses- » sion de sa petite ferme, répond Ca- » therine; nous y sommes bien arran- » gées; les affaires vont mieux, Dieu » merci, et nous venons mettre » M. Charles en pension.

» — Est-il toujours méchant, Vic- » toire, demanda madame d'Oisy à » la jeune fille, et vous toujours pa- » tiente?

» — Oh! madame, dit Victoire, » M. Charles n'a jamais été méchant.

» D'ailleurs, il faut bien supporter
» quelque chose des enfans. »

Après avoir causé quelque temps, Catherine dit : « Il faut que je m'en
» aille : madame est seule, elle s'im-
» patienterait. » Margaretta fut bien contente et bien embarrassée quand sa mère lui dit d'embrasser Victoire, qui lui paraissait une personne si respectable. Elle la suivit des yeux sur l'escalier, se mit à la fenêtre pour la voir plus long-temps, puis revint à sa mère le cœur tout gros de plaisir d'avoir vu Catherine et Victoire. Au bout d'un instant, elle lui dit : « Ma-
» man, Catherine a dit qu'elle s'en
» allait pour ne pas impatienter sa
» maîtresse; est-ce que sa maîtresse
» s'impatiente encore quelquefois
» contre elle?

» — Sa maîtresse a une très-mau-
» vaise santé; elle a eu beaucoup de
» malheurs, qu'elle n'avait pas été
» élevée à supporter : il est possible

» qu'elle ne soit pas toujours raison-
» nable ; et Catherine, qui a tant fait
» pour elle, pense qu'elle doit bien
» plus qu'un autre éviter de l'impa-
» tienter.

» — Maman, dit encore Margaretta
» après quelques minutes de réflexion,
» on m'avait toujours dit qu'il fallait
» oublier le bien qu'on avait fait; on
» est cependant obligé de s'en sou-
» venir pour être meilleur avec ceux
» qui vous ont des obligations.

» — L'important, mon enfant, c'est
» de ne les en pas faire souvenir.
» Quant à soi, on peut y songer : mais
» les personnes généreuses n'ont pas
» besoin de cela ; elles sont si natu-
» rellement portées à faire plaisir aux
» autres, à les supporter avec pa-
» tience, à s'oublier pour eux, qu'elles
» se conduisent à peu près avec tout
» le monde comme avec ceux à qui
» elles ont fait du bien.

» — C'est donc une bien grande » vertu que la générosité?

» — Oui, mon enfant, car elle donne » presque toutes les autres.

» — Maman, dit Margaretta en em» brassant sa mère, je veux tâcher » d'être généreuse. »

TROIS LIVRES

DE

LA VIE DE NADIR.

PREMIER LIVRE.

La Rose.

Au mois des fleurs, dans le Farsistan, pays des roses, trois adolescens respiraient l'air embaumé du matin, et se jouaient, sur la prairie émaillée, parmi les feuillages étincelans de rosée. Le jeu dirigea leur course au fond d'un bosquet sombre où n'avait pas encore pénétré la chaleur des premiers feux du jour. Une odeur céleste s'y mêlait aux fraîches exhalaisons de la

verdure; un seul rayon traversait le feuillage, comme pour montrer de son doigt d'or une rose, la plus belle des roses. Les gouttes de la rosée la baignaient en passant, ou s'insinuaient, pour la rafraîchir, dans son sein coloré des teintes transparentes de la lumière et de l'ombre. On eût dit que le zéphir, dans le bocage, ne songeait qu'à la balancer sur sa tige flexible. Elle s'élevait orgueilleuse et timide, s'épanouissant comme le visage d'une jeune fille, dont la bouche ose encore à peine sourire quand déjà le bonheur éclate dans ses yeux.

« — Oh! belle fleur, dit Zuléiman, » je te porterai à Schiraz; tu feras aujourd'hui la parure des festins, les » poètes de la Perse chanteront tes » parfums et ton éclat. » Et déjà il » avançait la main pour la cueillir.

« —Arrête! s'écria Massour, pour- » quoi raccourcir ainsi les belles heu- » res de sa vie? Songe, Zuléiman,

» songe comme, après avoir brillé
» quelques instans dans la couronne
» d'un convive, ou au milieu de la
» guirlande destinée à parer les vases
» du festin, dévorée de l'haleine brû-
» lante des hommes, et succombant
» sous la vapeur des coupes, elle pen-
» chera sa tête maintenant si pleine
» de vigueur, et laissera tomber l'un
» sur l'autre ses pétales tachés d'un
» rouge flétri, jusqu'à ce que, ce soir,
» foulée aux pieds, elle laisse à peine
» sur la terre une trace fangeuse.

» — Qu'elle y périsse ou sur sa
» tige, reprit l'impétueux Zuléiman,
» un jour est le terme de son exis-
» tence, ce jour du moins aura été
» beau. Pauvre fleur! je ne souffrirai
» pas qu'à peine connue ici du rossi-
» gnol et du zéphir, tu prodigues
» ainsi à l'oubli tes suaves odeurs et
» ta douce beauté.

» — Et n'est-ce donc pas assez pour
» elle, dit Massour, de se sentir exister

» si parfumée et si belle, de jouir de
» cet épais ombrage, de humer la fraî-
» cheur délicieuse de ce bosquet, d'y
» épanouir paisiblement sa vie, et de
» s'y effeuiller doucement lorsque,
» pâlis et non flétris, ses pétales tom-
» beront un à un, comme se déta-
» chent, sans douleur, les biens dont
» nous avons joui, ou comme s'échap-
» pent mollement colorés par un reste
» de souvenir, les derniers jours d'une
» vie heureuse?

» — Honteux bonheur! dit Zuléi-
» man; noble fleur! tu n'en voudrais
» pas. Je te vois te gonfler et te dé-
» ployer, fière de l'espoir d'appa-
» raître au monde. » Et une seconde
fois il voulut cueillir la fleur.

« — Arrête! » dit à son tour Nadir, retenant le bras de Zuléiman; puis il se tut un instant, les yeux fixés sur la rose. Une pénible anxiété tourmentait son cœur. Il frémissait à l'idée de livrer à une si prompte destruction

cette fleur brillante et heureuse, et gémissait en même temps de voir se dissiper, inutiles et inconnus, les trésors de sa précieuse existence. « Ar-
» rête ! Zuléiman, continua-t-il, ne
» nous hâtons pas de précipiter ainsi
» les choses dans l'abîme de notre vo-
» lonté, avant d'examiner quelle des-
» tination leur a marquée le Père des
» êtres. »

Dans ce moment parut un sage. Le monde n'avait point pour lui de secrets ; il savait comprendre le langage des oiseaux et deviner la pensée des fleurs ; il savait, ce qui est encore plus difficile, démêler l'étroit sentier du devoir dans la route embarrassée de la vie, et en retracer la direction précise, seule règle capable de soutenir l'esprit de l'homme et de déterminer sa volonté à travers les incertitudes du désir. Les trois jeunes gens à la fois s'adressèrent à lui : « Mon
» père, dirent ils, éclaircis nos dou-

» tes, apprends-nous la destination
» de cette rose? »

Comme le sage allait répondre, des sons guerriers se firent entendre, Zuléiman s'élança, prit des armes et s'alla ranger sous les étendards du Sophi. Massour respira en souriant le parfum de la rose, qu'il pensait avoir sauvée, et retourna dans les palais de son père jouir des délices de la vie.

« Mon fils, dit le sage à Nadir, voici
» l'heure où ton aïeul a besoin de toi
» pour s'aller réchauffer aux rayons
» du soleil naissant; ne fais pas perdre
» à un vieillard un rayon du soleil. »
Et Nadir se hâta d'obéir aux paroles du sage.

Le soir, l'esprit toujours occupé du même doute, il retourna au bosquet. Le sage y était; il retrouva aussi la rose. Son parfum commençait à languir: son sein étalé semblait avoir épuisé toute la plénitude de l'existence, et en déployer les dernières

forces. « Une nuit, au plus, va ter-
» miner sa vie, dit Nadir; peut-être
» le zéphir du matin est-il déjà chargé
» d'en emporter les restes. Apprenez-
» moi, ô mon père! si, en se consu-
» mant sur sa tige, elle a rempli la
» tâche que lui destinait le Très-Haut
» et où l'appelait la vocation de sa
» nature.

» — Ce matin, mon fils, dit le sage,
» elle a pu jeter un regard de tristesse
» sur l'obscur réduit où l'avait atta-
» chée la Providence; elle a pu de-
» mander au Très-Haut pourquoi ce
» riche baume renfermé dans son
» sein, pourquoi les ravissantes cou-
» leurs dont il l'avait parée : mais, à
» midi, est venu un voyageur acca-
» blé de fatigue, ses yeux affligés par
» l'ardeur du jour demandaient à être
» consolés, son odorat cherchait à se
» délivrer de la poussière de la route;
» tous ses sens avaient besoin de ra-
» fraîchissement, tout son corps ap-

» pelait le repos. Attiré par l'odeur » de la rose, il a pénétré dans son » asile; elle a réjoui sa vue, ranimé » ses sens; elle est demeurée suspen- » due sur sa tête durant son sommeil, » lui a prodigué ses parfums jusqu'au » soir; et il est parti reposé, content » et bénissant la rose, dont les der- » niers parfums s'exhalent mainte- » nant en actions de graces vers le » Très-Haut pour l'emploi qu'il a » donné à sa vie. » Nadir éleva aussi ses pensées vers le Très-Haut, et le remercia de la destinée de la rose.



LA MÈRE ET LA FILLE.



LA MÈRE ET LA FILLE

T. I P



A TON TOUR MARIETTE DONNE TOI A TA MÈRE
TON TEMS EST VENU

... suffi pour accomplir sa tâche ; car Mariette, quoique âgée de neuf ans et pleine de bons sentimens, n'é-

A TON TOUR MARIETTE DONNE TOI A TA MÈRE
TON TEMS EST VENU

La Mère et la Fille.

Mariette se désespérait de ce que sa mère voulait lui faire recommencer une seconde page d'écriture, parce que la première avait été mal. Elle avait employé à pleurer et à se dépiter près d'une demi-heure, qui lui aurait suffi pour accomplir sa tâche; car Mariette, quoique âgée de neuf ans et pleine de bons sentimens, n'é-

tait pas toujours raisonnable, et il suffisait d'une fantaisie ou d'un mouvement de colère pour lui faire oublier les meilleures résolutions.

« — Ma fille, lui dit enfin madame Leroi, » qui pendant tout ce train travaillait tranquillement de l'autre côté de la chambre, « puisque cela » ne peut être autrement, je te con- » seillerais d'en prendre ton parti.

» — Cela ne peut être autrement? » s'écria Mariette avec aigreur, et » qu'est-ce qu'il y a donc de si né- » cessaire à ce que j'écrive cette page?

» — Cela est nécessaire, puisque » je le veux.

» — Et pourquoi le voulez-vous?

» — Parce qu'il le faut.

» — Il le faut, parce que vous le » voulez. N'êtes-vous pas absolument » la maîtresse?

» — Non, assurément. »

Alors un nouvel accès d'indignation saisit Mariette; elle se renversa

sur le dos de sa chaise : « Vous n'êtes » pas la maîtresse !... vous n'êtes pas » la maîtresse ! » répétait-elle en frappant chaque fois ses deux poings sur la table, « quand il faut que je fasse » votre volonté sur tout..... Comme » l'autre jour encore, vous disiez à » madame Thibourg, en parlant de » moi : J'appartiens à cette enfant. » Dire que vous m'appartenez en me » contrariant toute la journée !

» — C'est précisément parce que je » t'appartiens, dit en souriant ma- » dame Leroi, qu'il faut bien que je » te contrarie.

» — Ah ! par exemple, maman, » s'écria Mariette, se tournant vers madame Leroi les bras croisés, et d'un ton que sa colère avait tourné en impertinence, « pourriez-vous » bien me faire le plaisir de m'expli- » quer cela ?

» — Je ne vous expliquerai rien » dans ce moment-ci, » lui répondit

très-sévèrement sa mère; et, lui imposant silence, elle l'obligea de se mettre à son ouvrage, ce qui ne réussit pas, comme on peut le penser, à calmer l'irritation de Mariette. Elle se révolta en silence, écrivit mal, s'attira de nouvelles punitions, et passa le reste de la journée en alternatives de fautes et de désespoir. Mais le lendemain Mariette s'éveilla en si bonne disposition, se leva si diligemment, fit si pieusement ses prières, eut si promptement mis ses affaires en ordre et fini ses premières tâches, en les faisant toutes plus longues qu'elles ne lui avaient été données afin de réparer ses fautes passées, qu'à l'heure du déjeuner elle vit enfin percer un sourire sur le visage de sa mère, qui depuis la veille n'avait pas quitté sa sévérité. Elle lui dit : « Enfin, maman, vous voilà donc rede-
» venue contente!

» — Et dis-moi, pour qui suis-je

» contente? Pour toi, ou pour moi?
» — Je sais bien que c'est parce que
» j'ai fait mon devoir; mais il n'en est
» pas moins vrai, maman, que mon
» devoir c'est votre volonté, et que
» c'est toujours vous qui êtes la maî-
» tresse de faire de moi ce que vous
» voulez.
» —Quoi! même de te noyer comme
» on a noyé les petits chats qui sont
» nés cette nuit dans le grenier?
» — Mon Dieu! maman, je ne dis
» pas cela; mais vous êtes la maîtresse
» de me faire obéir à toutes vos vo-
» lontés.
» — Ainsi quand je voudrai que tu
» ailles voler le sucre de notre voisine
» lorsqu'elle laisse sa porte ouverte,
» ou son sirop, ou ses tasses, je serai
» maîtresse de t'y envoyer?
» — Quelle idée, maman! comme
» si vous pouviez vouloir ces choses-
» là.
» — C'est-à-dire qu'il y a des choses

» qu'il ne m'est pas permis de vouloir,
» ni par conséquent de t'ordonner.
» J'ai vraiment là une belle autorité!
» Mais puis-je au moins ne pas vou-
» loir? Si je n'avais pas voulu t'ap-
» prendre à lire et à écrire; si, quand
» je te nourrissais, je n'avais pas
» voulu te changer quand tu en avais
» besoin, ou me lever la nuit quand
» tu criais, cela m'aurait-il été per-
» mis?

» — Mais, maman, vous savez bien
» que cela m'aurait fait mal.

» — Comment! je ne suis pas maî-
» tresse de vouloir ce qui te ferait
» mal? je suis obligée de vouloir ce
» qui t'est avantageux, et tu appelles
» cela faire ma volonté?

» — Mais c'est toujours votre vo-
» lonté que je fais, maman, puisque
» c'est vous qui m'ordonnez.

» — Et quand est-ce que je t'or-
» donne de faire une chose?

» — Quand vous croyez qu'elle est » bien.

» — Et suis-je maîtresse de croire, » comme je le veux, qu'une chose » est bien ou qu'elle est mal?

» — Assurément, maman; per- » sonne ne vous en empêche. »

Madame Leroi ne répondit rien, mais l'instant d'après elle dit à sa fille: « Mariette, je compte la semaine pro- » chaine commencer à t'apprendre à » dessiner avec le coude.

» — Comment! maman, s'écria Ma- » riette en éclatant de rire, dessiner » avec le coude! et comment tiendrai- » je mon crayon?

» — Avec la pointe de ton coude; » rien n'est plus facile.

» — Mon Dieu! maman, qu'est-ce » que vous venez me conter là? » con- tinuait Mariette en riant toujours plus fort.

« — Une chose, ma fille, que je te » prie de croire pour l'amour de moi.

» Mais, maman, comment voulez-
» vous que je croie cela?

» — Tu me disais tout à l'heure
» qu'on était maîtresse de croire ce
» qu'on voulait.

» — O mon Dieu! que cela est dif-
» férent!

» — Pour toi peut-être, mon en-
» fant; mais, pour moi, je t'assure
» que quand ta page est mal, j'ai beau
» la regarder par en bas, par en haut,
» il m'est impossible de croire qu'elle
» soit bien; et quand tu ne veux pas
» bien faire, il me vient tout de suite
» dans la tête que je suis obligée de
» t'y forcer par des punitions. Que
» veux-tu que j'y fasse? je ne peux
» pas croire autrement, et il faut bien
» que j'obéisse à mon idée, comme il
» faut que tu obéisses à ma volonté.
» Je ne suis pas plus maîtresse de te
» mal élever que tu ne l'es de me
» désobéir. »

Mariette était accoutumée à regar-

der le devoir comme une nécessité, quoiqu'elle y manquât souvent, et ne croyait pas qu'une personne raisonnable pût s'y soustraire, pas plus qu'elle ne pouvait se soustraire à la force. « Au moins, maman, dit-elle, » vous conviendrez bien qu'il n'est » pas vrai que vous m'apparteniez. »

En ce moment, madame Thibourg entra. « Venez vite, dit-elle à son » amie, j'ai un billet pour Malmaison; » mes petites m'attendent dans le fia- » cre; j'ai emporté dans un panier » de quoi dîner : dépêchez-vous.

» — Voilà un morceau de tapisserie » que j'ai promis de rendre cette se- » maine, » répondait avec anxiété madame Leroi regardant tour à tour son métier et sa fille, qui, après avoir poussé un cri de joie, à la proposition de madame Thibourg, demeurait immobile d'inquiétude en voyant tarder la réponse de sa mère.

« Je me chargerais bien de Ma-

» riette, dit madame Thibourg; mais
» ma bonne est malade, et comme il
» y a là de l'eau, j'aurai bien assez de
» veiller à mes petites. Allons, vous
» travaillerez un peu plus ces jours-ci.
» — Mais si je suis malade comme
» la semaine dernière?.... J'ai bien
» peur que ce ne soit pas raisonnable.
» — Vous ne serez pas malade, et
» cela est parfaitement raisonnable.
» Il y a là de beaux tableaux qu'il faut
» que vous fassiez voir à Mariette.
» Venez.
» — Allons, puisque cela est rai-
» sonnable, » dit madame Leroi en
souriant, les yeux fixés sur Mariette,
dont le visage avait changé six fois de
couleur en l'espace d'une minute. On
juge si les transports furent vifs, la
toilette bientôt faite, et les plaisirs
de la journée parfaits. Il n'est pas
nécessaire d'expliquer les délices d'un
dîner fait sur l'herbe sans serviettes
et sans assiettes, ceux d'une salade

qu'on cueillit soi-même, et le ravissant plaisir d'aller, à chaque coup que l'on buvait, rincer son verre à la fontaine qui coule à la porte du jardin. Mariette, toujours tendre quand elle était contente, embrassa bien sa mère trente fois dans la journée; et le soir, malgré la fatigue, le plaisir, de parler de ces joies la tenait tellement éveillée, que madame Leroi fut presque obligée de la gronder pour la faire coucher. « Tu ne penses pas, » dit-elle, que pour tes beaux yeux » il faudra que je me lève deux ou » trois jours de suite à quatre heures » du matin?

» — Vous savez bien, maman, dit » Mariette, que c'était pour mon » utilité. Il fallait absolument que je » visse les tableaux de Malmaison.

» — Et pourquoi, ma fille, de- » manda en souriant madame Leroi, » fallait-il que je préférasse ton uti- » lité à la mienne? Est-ce que je

» serais faite pour servir à ton usage,
» dis-moi, est-ce que par hasard je
» t'appartiendrais?

» Ah! maman, dit Mariette en
» embrassant sa mère, appartenez-
» moi, je le veux bien, puisque c'est
» pour faire ce qui me fera plaisir; »
et Mariette s'endormit sur cette idée,
qui ajouta au charme de ses rêves.

Nulle mère, en effet, n'appartenait plus entièrement à son enfant. Veuve d'un employé qui l'avait laissée sans fortune avec cette fille encore toute petite, madame Leroi n'avait pas imaginé qu'il lui restât dans le monde une autre tâche que celle d'élever Mariette, de la rendre estimable, et de la mettre en état de subvenir honorablement à son existence. L'éducation de sa fille était son premier soin, elle y sacrifiait les avantages qu'elle aurait pu tirer de ses talens. Madame Leroi était très-forte musicienne. Elle avait été destinée dans

sa jeunesse à devenir maîtresse de chant et de harpe ; mais sa poitrine étant demeurée à dix-huit ans fort affaiblie par les suites de la rougeole, elle fut obligée de renoncer à cette destination, et tourna toute son application vers la peinture ; ce qui lui fut aisé, car elle était fille d'un peintre, qui lui avait donné dans sa jeunesse des leçons de son art. Mais, peu de temps après, elle perdit son père, et, n'ayant que fort peu de ressources, se trouva heureuse d'épouser M. Leroi, homme déjà âgé, d'un caractère assez bizare, et à qui il n'aurait nullement convenu que sa femme passât sa vie dehors à donner des leçons. Comme il avait un revenu suffisant pour la faire vivre, elle borna ses occupations aux soins de son ménage et à celui de s'instruire et de former son esprit pour élever les enfans qu'elle aurait. Après en avoir perdu deux, elle mit au monde Mariette.

Dès lors toutes ses affections se concentrèrent sur cette enfant. A la mort de son mari, se trouvant de nouveau sans moyens d'existence, ou à peu près, parce que M. Leroi, qui n'avait eu que très-tard la fantaisie de se marier, avait mis en viager toutes ses économies, et, depuis son mariage, n'avait guère pu en faire de nouvelles, elle délibéra en elle-même si elle reprendrait la carrière à laquelle elle s'était destinée d'abord; mais il aurait fallu abandonner Mariette à des mains étrangères, renoncer à la faire profiter des connaissances, des idées, des sentimens qu'elle avait, pour ainsi dire, acquis à son intention et pour les lui communiquer, laisser se pervertir peut-être ou du moins s'effacer les heureuses dispositions que son œil de mère croyait déjà découvrir. Elle pensa que le point le plus important pour sa fille, dans le genre de vie difficile au-

quel elle était probablement destinée, c'était d'avoir été fortifiée de bonne heure par les principes d'une éducation vertueuse et solide. Elle borna donc l'emploi de ses talens à l'éducation de Mariette, dont les dispositions pour la musique pouvaient faire présager de grands succès dans cet art. « J'aurai vécu pour elle, se disait-» elle quelquefois ; elle sera heureuse » pour moi. »

Mais, en attendant, il fallait subsister ; elle chercha donc un travail sédentaire qui pût la mettre en état de pourvoir à leurs modestes besoins. Elle s'était appliquée aux ouvrages de tapisserie, et ses connaissances en peinture l'avaient rendue très-habile à tracer et à nuancer toutes sortes de dessins, de fleurs, de figures ou de paysages. Le hasard la servit, elle eut bientôt de l'ouvrage autant qu'elle en put faire, et il lui fut bien payé, parce qu'il était fort supérieur à celui

des ouvrières ordinaires. Ce travail, qui lui permettait de suivre presque sans interruption toutes les leçons de Mariette, devint son occupation et sa ressource. Quelquefois Mariette lui disait : « Maman, quand cesserez-» vous donc de travailler autant ?

» — Quand tu pourras travailler » pour moi, » répondait sa mère ; et lorsque Mariette était en bonne disposition, cette réponse la faisait courir à la harpe.

Les dispositions de Mariette variaient dans une prodigieuse latitude. Avec un caractère élevé et une grande tendresse de cœur, elle avait quelquefois des violences et des entêtemens qui la rendaient entièrement différente d'elle-même, lui donnant le désir de mécontenter sa mère, autant que d'autres fois elle avait eu de plaisir à la voir satisfaite ; en sorte qu'on était alternativement ravi et touché de son amour naturel pour le

bien, ou indigné de la perversité de ses volontés. Cependant sa mère, par un mélange d'indulgence et de fermeté, était parvenue à assouplir, en grande partie, ce qu'elle avait d'âpre dans le caractère ; et la journée qui précéda celle de la Malmaison fut la dernière où madame Leroi eut sérieusement à se plaindre d'elle.

Cependant, le lendemain de cette jolie partie, en se levant, elle commença à s'apercevoir de la fatigue de la veille. Elle s'habilla nonchalamment, s'asseyant sur tous les fauteuils qui se trouvaient en son chemin, et quand la portière, qui montait tous les jours pour faire leur ménage et leur cuisine, vint sonner à la porte, elle se leva si lentement pour lui aller ouvrir qu'on eût dit qu'elle ne pouvait se décoller de dessus sa chaise.

« En vérité, maman, dit-elle
» ensuite à sa mère en se rejetant
» dans un grand fauteuil placé près

» de la porte, comme si elle n'eût pu
» se soutenir plus long-temps, si vous
» m'apparteniez, comme vous le dites,
» je vous enverrais bien aujourd'hui
» faire les commissions à ma place.

» — Ah! ma fille, lui répondit sa
» mère d'un ton moitié sérieux, moi-
» tié plaisant, je me propose quel-
» que chose de bien plus fatigant,
» c'est de te les faire faire.

» — Vraiment, maman, cela vous
» fatiguera beaucoup!

» — Si tu savais comme je suis
» lasse! Eh bien! il n'en faudra pas
» moins que je te dise : Mariette, va
» ouvrir la porte, ou va fermer la
» fenêtre, ou ramasser mon pelonton.

» — Eh bien! maman, est-ce que
» c'est à vous que cela fera mal aux
» jambes?

» — Songe donc, Mariette, tu au-
» ras tant d'humeur! il faudra si
» souvent que je gronde pour t'obli-
» ger à faire ton devoir! car tu sais

» que c'est là le mien, et que pour
» avoir été à Malmaison, on n'en est
» pas plus dispensé de faire son de-
» voir. Quelle journée j'aurai là! car
» je sais que tu n'es pas fille à me
» l'épargner.

» — Qui vous le dit? demanda Ma-
» riette d'un air piqué.

» — Oh! cela serait bon, reprit
» madame Leroi, si tu étais plus
» grande, plus raisonnable. Je te di-
» rais : Ma fille, tant que tu as eu
» besoin de moi, je t'ai appartenu;
» à présent, c'est à toi à m'appar-
» tenir, à t'occuper de m'être utile.
» Fais donc ce que je te demande,
» pour m'épargner de la peine; et
» tu le ferais, car tu serais raison-
» nable. »

Alors Mariette se leva, rangea avec activité toutes ses affaires, et se mit à ses leçons, si déterminée à vaincre sa lassitude qu'elle ne s'en aperçut bientôt plus. Sa résolution se soutint

glorieusement toute la matinée, et sur tous les points. Elle n'hésita pas une seule fois à se déranger dès que sa mère le lui disait, et prévint même aussi souvent qu'elle le put les ordres ou les demandes. S'étant aperçue que madame Leroi cherchait des yeux son tabouret, elle le vit la première, et se hâta de le mettre sous les pieds de sa mère. Une autre fois que le peloton avait roulé à l'autre bout de la chambre, Mariette y fut aussitôt que lui, et le rapporta à sa mère, qui lui dit en souriant : « En vérité, Mariette, » je serais tentée de croire qu'aujour- » d'hui c'est toi qui m'appartient. » Et Mariette toute joyeuse sauta au cou de sa mère. Cependant l'instant d'après, ayant barbouillé un passage sur la harpe, elle s'impatienta contre madame Leroi, qui voulait l'obliger à le répéter. « Mariette, lui dit celle- » ci, ne me force pas à me rappeler » que je t'appartiens, et que si tu

» continues je serai, pour ton utilité,
» obligée, malgré moi, de te gronder. »

Mariette se remit aussitôt; et cette matinée, qui avait paru devoir mal commencer, se termina sans nuages et dans un bonheur complet.

A leur dîner, qui était toujours très-modeste, elles eurent deux côtelettes de mouton. « Maman, dit Mariette, voulez-vous me donner celle » qui a un os?

» — Non, en vérité, ma fille, lui » dit sa mère, car tu sais que je l'aime » mieux; et, ajouta-t-elle en riant, » je suis trop dévouée à tes intérêts » pour te laisser prendre la mauvaise » habitude de te préférer ainsi aux » autres.

» — Mais, maman, quand c'est » vous qui prétendez m'appartenir.

» — Ah! ma fille, je sais trop ce » que je dois pour te permettre d'abu-

» ser de mon devoûement. » Et elle s'empara de la côtelette.

« Allons, dit Mariette, il vous pro-» fite bien toujours.

» — Certainement, reprit madame » Leroi du même ton, rien ne profite » comme de faire son devoir. » Mariette secoua la tête; mais elle était trop contente d'elle-même ce jour-là pour être tentée d'avoir de l'humeur; et lorsque bientôt après, sur leur demi-livre de cerises, madame Leroi n'en prit que trois ou quatre, disant qu'elle ne s'en souciait pas, Mariette comprit bien que c'était pour qu'il lui en restât davantage.

Dans l'après-dînée, un ancien ami de M. Leroi vint faire une visite à sa femme. Il était vieux et ennuyeux, et demeura toute la soirée, au grand déplaisir de Mariette, que le travail de la matinée avait si bien reposée de la fatigue de la veille, qu'elle aurait fort désiré aller à la promenade.

Aussi voulut-elle tenter sur ce sujet quelques insinuations, qu'arrêtèrent les regards sévères de madame Leroi, et que la surdité de M. Lebrun ne lui permit pas de remarquer. La pauvre Mariette tâcha donc de prendre patience; et, se composant de son mieux, « Maman, dit-elle aussitôt » qu'il fut parti, M. Lebrun vous a-» t-il bien amusée?

» — Non, mon enfant; mais c'est » un homme à qui je dois des égards; » il est venu de loin, et pour rien au » monde je n'aurais abrégé sa visite.

» — Allons, maman, reprit Ma-» riette d'un ton capable, qu'elle ac-» compagna d'un grand soupir, je » suis toujours bien aise de voir qu'il » y a des choses que vous pouvez faire » contre mon intérêt; car ce n'est as-» surément pas pour m'être utile que » vous m'avez privée de ma prome-» nade, d'une chose bonne à ma » santé.

» — Ah! ma fille, tu n'imagines
» pas à quel point il était important
» pour toi que je ne te menasse pas
» aujourd'hui à la promenade.

» — Voyons, maman, comment
» vous me prouverez cela.

» — Tu n'en mourras pas, du moins
» je l'espère; et songe combien il au-
» rait été fâcheux pour ton éducation
» que je t'accordasse une chose que
» tu ne devais pas me demander; car,
» conviens-en, tu ne devais pas me
» demander, ni même désirer que je
» manquasse d'égards pour M. Le-
» brun.

» — Fort bien, maman, je vois que
» vous trouvez partout des devoirs qui
» vous obligent à me contrarier.

» — Et sois bien tranquille, ma
» chère enfant, dit sa mère en lui
» frappant sur la joue d'un air amical,
» je ne manquerai pas à un seul. »

Mariette fit un peu la moue, mais

en riant; la bonne conduite du matin garantissait celle du soir.

Le lendemain, Mariette et sa mère allèrent acheter des robes dont elles avaient besoin. On leur montra d'abord deux coupons pareils et à très-bon marché, où il se trouvait de quoi faire une robe à Mariette, le spencer pour l'hiver, et beaucoup de reste pour la raccommoder. Une autre toile infiniment plus jolie tentait beaucoup Mariette; mais comme la robe de madame Leroi paraissait ne pouvoir se faire dans les coupons, il fallait bien qu'elle se résignât à les prendre pour elle. Pendant qu'elle déployait inutilement son éloquence pour engager le marchand à donner la robe à la pièce au même prix que les coupons, madame Leroi, à force de mesurer et de calculer, avait fini par trouver qu'avec des coutures dans les manches, et en se faisant une robe ronde au lieu d'une redingote, comme elle en avait

eu le projet, elle pourrait se servir des coupons, et laisser l'autre robe à sa fille. Mariette résista d'abord à cet arrangement; cependant elle se laissa vaincre, et, pleine de joie, emporta sous son bras sa jolie robe, entr'ouvrant à chaque instant en chemin le papier qui l'enveloppait pour la regarder. Lorsqu'en arrivant elle l'eut étalée sur son lit pour l'admirer et la faire admirer à la portière, elle regarda à côté les coupons de sa mère, et fit un soupir, puis alla s'asseoir sur les genoux de madame Leroi; en lui passant les bras autour du cou: « Maman, dit-elle d'un ton un peu » triste, est-ce que c'est aussi pour » votre devoir que vous m'avez laissé » prendre la jolie robe?

» — Non, ma bonne fille, lui dit sa » mère en l'embrassant tendrement, » c'est pour mon plaisir. » Et Mariette ravie se laissa aller sans contrainte à la satisfaction que lui donnait sa robe;

car elle vit bien que plus on la trouvait jolie, plus sa mère était joyeuse de lui en avoir fait le sacrifice.

A mesure que Mariette devint raisonnable, elle comprit mieux que si la joie d'une mère est de se sacrifier pour ses enfans, son devoir est de leur apprendre à ne pas abuser de sa bonté; et, bien persuadée enfin que sa mère ne la contrariait que quand elle y était obligée, elle s'appliqua à lui en épargner les occasions, et se trouva si bien de cette conduite, que, leur confiance mutuelle croissant tous les jours, elles étaient presque comme deux amies.

Cependant, vers l'âge de quatorze ans, Mariette, grandissant beaucoup, tomba dans une espèce de langueur qui rendit son caractère triste et impatient. Quoiqu'elle eût déjà acquis assez d'empire sur elle-même pour contenir souvent ses fantaisies, cependant ce qui lui en restait suffisait pour

exercer la bonté de madame Leroi, qui, craignant d'irriter d'une manière dangereuse la fâcheuse disposition de sa fille, employait des miracles de patience pour la ramener à la raison; et Mariette, quand la raison lui revenait, était prête d'adorer sa mère pour sa condescendance.

Un jour madame Thibourg se trouva présente à un de ses accès d'humeur. Elle commença par vouloir raisonner Mariette; puis, impatientée de son aigreur, de sa déraison, et du ton qu'elle prit envers sa mère, qui voulait l'engager à se calmer, elle finit par lui dire quelques vérités assez dures, qui la mirent dans un tel état qu'elle sortit avec des cris et des larmes, et presque en convulsion. Sa mère, qui l'alla rejoindre après le départ de madame Thibourg, la trouva encore tremblante, mais apaisée et profondément honteuse de ce qui s'était passé, qu'elle cherchait pourtant

encore à excuser, disant que madame Thibourg avait pris plaisir à la pousser à bout.

« Elle a pris plaisir, ma fille, lui » dit sa mère, à te prouver qu'elle » avait raison et que tu avais tort; tu » as voulu en faire autant à son égard. » Et dis-moi, en supposant que vous » voulussiez toutes deux avoir raison, » n'était-ce pas à toi à céder?

» — Ah! maman, ce n'est pas » comme cela que vous faites avec » moi, dit Mariette, que la convic- » tion de son tort fit fondre en lar- » mes; car en ce moment elle se rap- » pelait les *bontés* de sa mère.

» — Ma fille, lui dit madame Le- » roi, c'est que je t'appartiens, que je » dois sacrifier tout ce qu'il y a en » moi de mouvemens personnels à la » crainte de t'en causer un seul qui » puisse nuire à ton caractère ou à ta » santé; mais dis-moi, Mariette, crois- » tu qu'il y ait au monde une autre

» personne qui t'appartienne que ta
» mère? »

Profondément attendrie, encore ébranlée de la scène qui venait de se passer, Mariette se jeta en sanglottant dans les bras de sa mère : « Oh! ma-
» man, disait-elle, c'est vous qui me
» ménagez, vous à qui je devrais tou-
» jours céder bien plus encore qu'à
» personne.

» — Oui, ma fille, tu le devrais et
» tu le feras ; ce que je te sacrifie, tu
» me le rendras un jour, et avec
» usure. Calme-toi, mon enfant, cal-
» me-toi ; ta mère a ce qu'il faut de
» patience pour t'attendre. » Mariette jura dans son cœur de se dévouer au bonheur de sa mère, et, consolée par ses douces paroles, revint peu à peu à son état ordinaire. Depuis ce jour aussi elle travailla encore davantage sur elle-même, et parvint, avec l'aide de sa mère, à se dominer presque entièrement. Mais sa mélancolie et sa

maigreur augmentèrent au point que le médecin déclara que si on ne lui faisait prendre l'air de la campagne, il ne pouvait répondre de sa vie.

Ce fut un terrible arrêt pour madame Leroi, dont les remèdes qu'il avait fallu à Mariette avaient presque épuisé les faibles économies. Madame Thibourg, à qui elle conta sa douleur et son embarras, lui proposa de prendre en commun une petite maison de campagne à Saint-Mandé, qu'elle savait être à louer pour six cents francs. « Nous regagnerons bien, » dit-elle, par l'avantage d'y vivre à » frais communs, les cent écus que » cela nous aura coûtés à chacune. » Madame Leroi savait bien au contraire qu'elle dépenserait au moins autant en vivant avec madame Thibourg, qui était plus aisée et moins économe qu'elle; mais, trop heureuse de trouver un moyen praticable de sortir de peine, elle pensa qu'elle en

serait quitte, si cela était nécessaire, pour travailler davantage, et ne songea plus qu'à se procurer les cent écus qu'il fallait payer d'avance pour le loyer de la maison. Elle vendit pour cela son couvre-pied d'édredon, quatre belles gravures qui ornaient sa chambre, et compléta le reste de la somme, ainsi que ce qui était nécessaire aux frais de transport, avec l'argent qu'elle avait destiné à faire mettre un poêle dans un petit endroit où elles mangeaient, parce que madame Leroi, ne voulant pas qu'il entrât dans sa chambre rien de sale et qui fût capable de ternir ses ouvrages, l'hiver, comme elle craignait beaucoup le froid, elle était obligée de manger dans la cuisine, où l'odeur du charbon lui faisait souvent mal à la tête et à la poitrine.

Ces arrangemens, qui ne purent demeurer inconnus à Mariette, lui causèrent un violent chagrin; elle était devenue d'une sensibilité excessive

sur tout, et malgré l'extrême désir qu'elle avait d'aller à la campagne, la vente du couvre-pied d'édredon, qu'elle savait être nécessaire à sa mère, la jeta dans un tel accès de désespoir, que madame Leroi, pour l'arrêter, fut obligée d'avoir recours à la sévérité. « Oubliez-vous, Mariette, » lui dit-elle, que vous êtes obligée » de travailler à reprendre vos forces » pour pouvoir m'être utile un jour? »

Cette idée lui fit du bien, en détournant son imagination vers d'autres objets. Elle s'occupa des préparatifs du départ avec une activité qui rendit à sa pauvre mère un peu d'espérance et de joie; et, en effet, à peine fut-elle hors des barrières qu'elle sembla reprendre un nouvel être, et au bout de huit jours de séjour à la campagne on ne la reconnaissait pas, tant la vie avait promptement repris possession de cette figure si maigre est si pâle qu'elle avait semblé prête à aban-

donner. Madame Leroi ne pouvait se lasser de la regarder les yeux humides des larmes du bonheur ; et les regards de Mariette cherchaient continuellement ceux de sa mère pour lui confirmer ce qui la rendait si heureuse. Avec la santé, Mariette retrouva la gaieté et l'ardeur de son âge, accompagnées d'une énergie de volonté qui la rendait capable d'accomplir tout ce qu'elle se déterminait à entreprendre. Comme sa raison s'était singulièrement développée, elle employa les forces nouvelles qu'elle sentait croître en elle-même à acquérir les talens dont elle avait besoin, et les qualités qui lui manquaient. La tendresse dévouée de sa mère lui avait fait, surtout dans ces derniers temps, une impression si profonde, qu'elle était tourmentée du désir de pouvoir à son tour lui consacrer toutes ses facultés. C'est dans cette idée qu'elle s'appliquait avec une sorte de passion à re-

gagner le temps que sa maladie lui avait fait perdre par ses études, et le plaisir de satisfaire sa mère était aussi la récompense journalière de ses efforts. Cependant, lorsque le sourire et les paroles de madame Leroi lui exprimaient cette satisfaction, « C'est » bien, maman, disait-elle avec une » sorte d'impatience, vous êtes con- » tente, mais c'est pour moi, parce » que vous pensez que les progrès » que je fais me sont avantageux ; » quand donc pourrai-je faire quelque » chose uniquement pour vous?

» — Patience, lui disait sa mère, » en souriant, je te promets que cela » viendra.

» — Que cela vienne donc! » disait Mariette avec un ardent soupir, et elle redoublait d'application. Elle mit aussi un grand soin à regagner la bonne opinion de madame Thibourg, que lui avaient fait perdre les dernières scènes dont celle-ci avait été

témoin ; car les jeunes gens et les jeunes personnes ne savent pas le tort qu'ils se font lorsqu'ils se laissent aller à leurs défauts devant les étrangers, qui les jugeant en passant et seulement sur ce qu'ils ont pu voir, en prennent souvent contre eux des impressions désavantageuses, difficiles ensuite à effacer. Dans les premiers temps, madame Thibourg traita quelquefois Mariette avec prévention, lui supposant des torts qu'elle n'avait pas. Mariette s'en irrita d'abord, mais sa mère lui fit comprendre la cause de cette injustice.

« Eh bien! si elle est injuste, dit » Mariette avec l'orgueil de son âge, » tant pis pour elle.

» — Non, ma fille, tant pis pour » toi, puisque c'est ta faute. Si ce » n'était pas toi qui eusses causé cette » injustice en te montrant sous un jour » défavorable, tu pourrais en pren- » dre ton parti et la supporter, pourvu

» que ce fût avec douceur; mais,
» puisque tu l'as causée, il faut la
» détruire. »

Après quelques vivacités que Mariette accordait toujours d'abord à l'impatience de son caractère, et que la raison finissait toujours par surmonter, elle comprit la vérité de ce que lui disait sa mère, et s'attacha tellement à veiller sur elle-même, que bientôt on eut à peine à lui reprocher quelques mouvemens trop prompts, que réprimait facilement un mot ou un regard : quelquefois même madame Leroi se contentait de baisser les yeux ; Mariette, alors avertie, rentrait aussitôt en elle-même, et avec une grâce et une franchise charmantes se hâtait de réparer la faute commencée. Aussi, de l'avis de madame Thibourg et de tout le monde, Mariette, après huit ou neuf mois de séjour à Saint-Mandé, se trouva, sous tous les rapports, tellement chan-

gée à son avantage, qu'à peine pouvait-on la prendre pour la même personne : elle avait alors près de seize ans.

On retourna à Paris au commencement de l'hiver, madame Thibourg ne voulant pas le passer à la campagne, et le mauvais temps rendant plus difficiles les courses que madame Leroi faisait à Paris, et souvent à pied, pour aller chercher ou rapporter de l'ouvrage. Ces courses, trop fatigantes pour elle, avaient déjà nui à sa santé; l'hiver, qui fut rigoureux, acheva de la détraquer. Mariette, persuadée que la privation du couvre-pied d'édredon contribuait aux souffrances de sa mère, était quelquefois saisie d'une espèce de fièvre d'impatience de ne pas voir arriver le temps où elle pourrait la soulager par son travail, et ne se calmait qu'en redoublant d'âpreté à l'étude. Le printemps fut froid et tardif; la provision de

bois était finie. Madame Leroi, qui n'avait pu, à cause de sa santé, travailler pendant l'hiver autant qu'elle l'aurait désiré, ne voulant pas s'endetter, prétendait pouvoir se passer de feu; mais Mariette, qui la voyait souffrir, pleurait de dépit et d'inquiétude lorsque, chaque matin, ouvrant sa fenêtre, elle trouvait le temps aussi froid que la veille. Elle aurait désiré que sa mère lui permît de l'aider; mais, quoiqu'elle travaillât passablement, madame Leroi, qui n'avait pas voulu qu'elle perdît son temps à se perfectionner dans ce genre d'ouvrage, n'osait se fier à elle, et la renvoyait à ses études en disant : « Sois tranquille, Mariette, tu auras » le temps de travailler pour moi. »

Un jour enfin que madame Leroi avait été obligée de se recoucher à cause d'une forte migraine, on vint apporter un morceau de tapisserie à faire pour remplacer un morceau

pareil d'un meuble qu'elle avait fait et que la chute d'une lampe avait couvert d'huile; on apportait aussi la chaise correspondante à celle qui avait été tachée, pour qu'elle refît l'autre exactement semblable. Mariette reçut l'ouvrage, le promit pour la semaine suivante, parce qu'on en était pressé, et, tremblante d'une idée qui venait de lui entrer dans la tête, serra le tout dans un endroit où sa mère ne pût le trouver. Assoupie en ce moment, madame Leroi n'avait rien entendu. Mariette court au carton où elle serrait ses soies, et, avec un transport de joie, elle y retrouve, comme elle l'avait espéré, toutes celles dont elle avait besoin pour ce morceau de tapisserie. Un vieux métier sur lequel elle avait souvent jeté les yeux fut tiré du grenier avec l'aide de la portière, qu'elle mit dans la confidence de son projet, et qui lui prêta, pour établir son ou-

vrage, une chambre inhabitée dont elle avait la clef. Avant le réveil de madame Leroi, le métier était monté, la chaise placée devant, et l'aiguille enfilée. Le lendemain, dès qu'il fit jour, Mariette, éveillée par son impatience, s'échappa sans bruit pour se mettre à l'ouvrage. Les deux heures de la promenade qu'elle faisait tous les jours avec madame Thibourg et ses filles furent consacrées au même emploi; seulement Mariette ne parla à madame Thibourg que du désir de surprendre sa mère par un talent qu'elle ne lui connaissait pas, sans rien dire des privations qu'elle voulait lui épargner et que madame Thibourg devait ignorer. Les premiers jours, la harpe put souffrir un peu de la préoccupation de Mariette, car, en répétant ses passages, elle ne songeait qu'à l'assortiment de ses soies; mais enfin elle se trouva au-dessus de sa besogne. Comme il ne s'agis-

sait que de copier, et que Mariette, comme toutes les personnes qui ont de la constance dans le travail, avait ce besoin de bien faire qui ne se rebute d'aucune difficulté, son coup d'essai réussit parfaitement; et le septième jour, la portière, madame Thibourg et ses filles, rassemblées en consultation, décidèrent que la copie ne pouvait se distinguer de l'original. La portière reçut aussitôt la commission de reporter l'ouvrage et d'en recevoir le prix, qui fut destiné à l'achat d'une demi-voie de bois. . . . . .

Le lendemain matin, madame Leroi étant encore dans son lit, Mariette, qui ce jour-là avait senti avec un plaisir inexprimable le froid encore plus piquant qu'à l'ordinaire, arrangea doucement le bois dans la cheminée, tandis que la portière, presque aussi contente qu'elle, apportait une grande poêle remplie de

braise bien allumée. Madame Leroi, éveillée au pétillement de la flamme, demande ce que c'est, et gronde Mariette de ce qu'elle a acheté une falourde. « Une falourde, vraiment ! » dit la portière avec fierté; venez, » madame Leroi, voir dans votre » cuisine si on a des falourdes comme » ça; » et Mariette ouvrant les rideaux de sa mère lui montre dans la cheminée un bon feu bien établi, tel que depuis deux mois elle n'en avait vu un semblable : puis sans répondre à ses questions, lui jetant une robe sur les épaules, elle l'oblige à se lever pour venir dans la cuisine, où déjà la demi-voie de bois était rangée par les soins de la bienveillante portière. Ensuite elle la ramène bien vite auprès du feu, et, d'une voix que la joie entrecoupait, lui raconte ce qui s'est passé.

« Chère enfant ! » dit sa mère attendrie en lui mettant la main sur

l'épaule. Ce furent les seules paroles qu'elle put prononcer. Mariette saisit la main de sa mère, et d'un air sérieux et animé : « A présent, maman, » lui dit-elle, à présent c'est bien moi » qui vous appartiens.

» — Oui, ma fille, j'entre en possession, dit madame Leroi avec une » émotion profonde. A ton tour, Mariette, donne-toi à ta mère, ton » temps est venu. » Et Mariette, à genoux devant sa mère, lui baisait les mains dans une ivresse difficile à rendre.

Depuis ce jour, elle aida sa mère sans rien prendre sur les autres études ; sa force et son activité suffisaient à tout, car la source en était dans un sentiment inépuisable. A dix-huit ans, Mariette fut en état de commencer à donner des leçons. Depuis assez longtemps même elle s'était essayée avec succès sur la fille cadette de madame Thibourg. Elle eût d'abord des élèves

dans une pension de jeunes personnes, puis ses relations s'étendirent, et elle enseigna dans des familles respectables. Pendant les premiers temps, la portière fut chargée de la conduire et de l'aller chercher; mais ensuite la parfaite raison de Mariette, le maintien décent et même un peu sévère qu'elle devait au sentiment de sa situation, permirent à madame Leroi de la laisser aller seule, ce qui lui facilita les moyens de prendre plus d'écolières. Il y en eût bientôt assez pour suffire aux dépenses du ménage; et quand Mariette en rentrant trouvait sa mère un peu fatiguée, elle lui ôtait l'ouvrage des mains en disant: « Puis» que je vous appartiens, maman, » c'est à vous à faire ma volonté. » La santé de madame Leroi devint plus mauvaise. « Cela m'est égal, disait» elle quelquefois, Mariette est char» gée de se bien porter pour moi. » Et Mariette alors sentait avec une joie

indicible s'élever en elle la conscience de sa vigueur et de sa jeunesse.

On lui proposa un mariage avantageux, mais qui l'aurait séparée de sa mère, qui lui aurait ôté la liberté de travailler pour elle, aurait privé madame Leroi de la douceur et de l'intérêt qu'elle trouvait dans la société de sa fille. Heureusement que c'était à Mariette qu'on en avait parlé d'abord; elle pria qu'on n'en dît rien à sa mère, qui n'aurait pu consentir à ce qu'elle sacrifiât un pareil établissement. Elle l'en instruisit après avoir refusé; et voyant sa mère vivement affligée et même presque fâchée, elle se mit à genoux devant elle et lui dit doucement : « Ma mère, je ne vous » demande au monde qu'une seule » liberté, celle de continuer à vous » appartenir.

» — Va, Mariette, répondit sa mère » avec un soupir, sois heureuse à ta » manière. » Cependant le souvenir

de ce mariage manqué lui tenait au cœur.

Quelque temps après, on parla devant Mariette d'un officier que ces blessures obligeaient à se retirer du service, quoiqu'il n'eût pas trente-cinq ans. Il avait eu le bras gauche emporté; sa jambe droite cassée, quoique remise, le faisait boiter et souffrir beaucoup; tant de maux avaient détruit tous les agrémens de sa figure. Courageux, mais triste de voir sa destinée finie de si bonne heure, il s'était voué à la solitude et refusait même de se marier, trouvant, disait-il, qu'il était un trop triste présent à faire à une femme. Mariette, que les habitudes de son imagination livraient à l'entraînement de tous les sentimens généreux, répondit avec vivacité que c'était pourtant un beau présent à faire à une femme que de la charger du bonheur tout entier de son mari. Cette parole fut rapportée à M. de

Luxeuil (c'était le nom de l'officier), et ce qu'on y ajouta sur le caractère de Mariette lui donna la curiosité d'en savoir davantage. En apprenant qu'elle avait consacré sa vie au bonheur de sa mère, il lui vint en pensée que l'aider dans cette tâche serait un moyen d'obtenir sa reconnaissance et son affection. La personne qui lui avait parlé de Mariette, et ne l'avait pas fait sans dessein, démêla cette pensée, prit soin de l'encourager, et fit si bien que M. de Luxeuil d'abord se laissa parler de Mariette, puis en vint à désirer que Mariette entendît parler de lui, puis enfin à croire qu'il ne lui serait pas impossible de la rendre heureuse. Bref, la proposition fut faite, agréée avec une joie déjà pleine de gratitude; et M. de Luxeuil, aussitôt après son mariage, emmena sa femme et sa belle-mère à la campagne, dans une jolie habitation qu'il avait à trente lieues de Paris.

Son premier soin en arrivant fut de conduire madame Leroi dans l'appartement qu'il lui avait destiné, et le premier mouvement de Mariette en y entrant fut un regard d'affection adressé à son mari pour le remercier de la recherche qu'il avait mise à le rendre commode et agréable. On visita le reste avec un sentiment de reconnaissance que chaque instant contribuait à augmenter. Dans le salon, dans la salle à manger, la place réservée au fauteuil de madame Leroi était celle qui pouvait le mieux convenir. Le soin le plus attentif avait été apporté à ce que dans les détails de la vie journalière tout fût conforme à sa santé, à ses goûts, à ses habitudes. « Mes amis, dit-elle avec attendrisse-
» ment à son gendre et à sa fille, je vois
» que vous avez déjà beaucoup parlé
» de moi. »

Mariette était bien heureuse, et pour M. de Luxeuil commençait un

bonheur dont il n'avait jamais eu l'espoir ni même l'idée. Il n'a cessé depuis de s'augmenter. Faits pour s'unir tous les jours davantage par les vertus qui leur sont communes, tous les jours plus reconnaissans l'un envers l'autre de ce bonheur qu'ils se doivent mutuellement, Mariette et lui sont arrivés à ce point de félicité qui ne laisse de peine que la crainte de la voir troublée. Madame Leroi peut à peine suffire à cette double affection: « Laissez-moi tranquille, leur dit-» elle quelquefois en riant; que vou-» lez-vous que je fasse de deux bon-» heurs à la fois ? »

LE PAUVRE JOSÉ.



PARVENUE AU BOUT DE LA PLACE
ELLE REGARDE ENCORE

... tout de peinture.

LE PAUVRE JOSÉ

Le Pauvre José[1].

Le 15 mai 1801, une honnête et malheureuse femme finissait sa triste vie dans un grenier situé au dernier étage de la plus haute maison de la rue Saint-Honoré. Elle était encore jeune ; mais la misère plus encore que la maladie avait rendu son

[1] Je dois ce petit conte à l'amitié ; il est d'une personne que ses habitudes et ses goûts ont dès l'enfance occupée surtout de peinture.

état mortel; couchée sur un peu du paille depuis le matin sans avoir rien pris, ses forces étaient épuisées; elle ne parlait déjà plus, lorsque les cris de son fils unique, alors âgé de six ans, attirèrent quelques voisines et la portière de la maison. Leurs secours furent inutiles, l'objet de leur charité expira quelques instans après sans pouvoir dire un mot, et ses yeux s'éteignirent en regardant son enfant, dont les larmes s'étaient déjà arrêtées en se voyant entouré de monde. La portière le prit et le baisa. « Pauvre » petit José! dit-elle.—Pauvre José! » répétèrent les voisines, et elles sortirent du grenier avec l'enfant pour se réunir chez la mère Robert, cordonnière et maîtresse d'une boutique de six pieds carrés, dépendante de la même maison. C'était la bonne femme et la bonne tête du quartier; on n'achetait pas un tablier, on ne mettait pas un pot-au-feu, sans consulter la

mère Robert, et, dans cette circonstance, ce fut à elle qu'on s'adressa pour décider du sort du malheureux orphelin. Avant d'apprendre le résultat de cette bruyante conférence, voici en peu de mots la triste et très-commune histoire des parens du pauvre José.

Son père, né à Annecy en Savoie, se nommait Joseph Berr, ou José suivant l'usage du pays. Ce nom ainsi défiguré y est si commun que, sans savoir celui d'un homme, on peut l'appeler José; on se trompe rarement, et dans tous les cas il le reçoit avec plaisir. José Berr donc avait les qualités ordinaires à ses compatriotes; il était honnête, intelligent et vigoureux. Il venait de se marier, et ne trouvant pas assez d'ouvrage pour entretenir son ménage dans l'aisance, il fit la folie de beaucoup de gens ignorans, et vint s'établir à Paris avec sa femme, après avoir dépensé, dans

un long et pénible voyage, la moitié de leur petit trésor. L'honnête Berr croyait de bonne foi faire sa fortune; mais il trouva que dans une grande ville, s'il existe beaucoup de ressources, on rencontre aussi des obstacles partout. Il voulut se mettre au coin d'une rue pour porter des fardeaux; mais il y trouva des concurrens déjà en possession, qui pensèrent l'assommer. On ne voulait pas du nouveau venu, et ce ne fut qu'après avoir dépensé une somme assez forte pour lui, en menant toute la troupe au cabaret, qu'il obtint l'honneur d'être reçu comme camarade. Mais presque à chaque coin de rue on trouve une société de porte-faix pareille à celle où Berr fut admis; les profits étaient donc bien minces, et la vie de Paris bien chère. Sa femme de son côté tâchait de travailler; mais, n'ayant ni connaissance ni protection, et obligée d'ailleurs de soi-

gner le petit José qui venait de naître, elle ramassait encore moins d'argent que Berr. Ce ménage infortuné lutta ainsi pendant quelques années contre la misère, et Berr se repentit plus d'une fois d'avoir quitté son pays, où, sans gagner beaucoup, il était sûr d'être employé et assisté. Enfin à la suite d'un hiver rigoureux pendant lequel Berr avait redoublé d'efforts pour faire subsister sa femme et son enfant, il fut saisi d'une fluxion de poitrine et mourut faute de secours en quatre jours de temps. Depuis ce moment, sa malheureuse femme ne fit que languir, et, hors d'état de supporter cette perte et les privations de tout genre qui augmentaient à chaque instant, elle finit misérablement ainsi que nous l'avons vu.

Cependant le conseil des voisines, assemblé chez la mère Robert, délibérait sans rien conclure sur le destin du petit José qui, sans s'inquiéter

du lendemain, dormait paisiblement dans le comptoir de la cordonnière. La charité et les moyens de la plupart de ces femmes allaient jusqu'à vouloir garder l'enfant huit jours, mais pas davantage; l'une avait une nombreuse famille, l'autre était en service. Il se fit un moment de silence, puis une voix prononça le mot d'hôpital. « A l'hôpital! s'écrie la mère Robert avec indignation; à l'hôpital, ce pauvre innocent, le seul enfant de ces braves gens! Non! tu n'iras pas à l'hôpital, mon petit chérubin, continua-t-elle en s'emparant de José tout endormi; j'ai cinq enfans, mais tu partageras leur pain, et quand je devrais travailler une heure de plus le matin et soir, je te nourrirai jusqu'à ce que tu puisses gagner ta vie, et le bon Dieu y pourvoira. »

L'idée de l'hôpital, si cruelle pour tous les pauvres gens, avait exalté la mère Robert, mais la bonté de son

cœur confirma bientôt sa généreuse promesse. Restée seule avec l'enfant, après avoir été comblée des éloges de ses voisines, qui lui enviaient cette bonne action sans avoir le courage de la faire, elle porta le petit José dans le lit de ses garçons, et se coucha satisfaite d'elle-même.

Le bien fait par les gens d'une classe inférieure a plus de mérite et de difficulté que tout autre; leur charité est toujours aux dépens de leur nécessaire, tandis que celle des gens riches n'entraîne guère que le superflu. La mère Robert était veuve depuis peu de temps. Son petit commerce allait assez bien; mais, pour nourrir son sixième enfant, elle s'imposa la loi de travailler, comme elle l'avait dit, une heure de plus le matin et une heure le soir. C'était beaucoup pour elle, qui, avec le soin de cinq enfans, son travail et son commerce, ne pouvait prendre les deux

heures que sur le temps de son repos.

Le produit de ce surplus de travail suffisait bien à l'entretien d'un enfant aussi jeune que l'était José; d'ailleurs la mère Robert n'était pas femme à le gâter plus que les autres, car toute la bonté de son cœur n'empêchait pas qu'elle n'eût la rudesse assez ordinaire à sa classe : sa part de pommes de terre était la même; il occupait le peu de place qui restait dans le mauvais lit des deux plus petits enfans de la maison; et lorsque les six bambins faisaient trop de tapage, cassaient quelque chose, ou buvaient le lait du chat favori de la mère Robert, la distribution de réprimandes et de tapes qui suivait ces méfaits était égale pour José et ses frères adoptifs. La Providence au reste semblait vouloir récompenser l'humanité de la bonne cordonnière; les deux heures de travaux de plus contentaient à peine les désirs de ses

nombreuses pratiques; et, comme elle le disait elle-même à ses voisines qui s'étonnaient de sa permanente gaieté : « Je ris de voir passer et repasser tous ces gens qui courent d'un air si empressé et ne se doutent guère, en usant leurs souliers, qu'ils m'aident à faire bouillir mon pot. »

José était aimé de tous ses petits compagnons, à cause de sa douceur et de sa complaisance extrêmes; mais il était surtout l'ami de Philippe, le dernier des enfans de la mère Robert. Un peu plus âgé que lui, Philippe le défendait dans leurs querelles, lui donnait ce qu'il avait de meilleur, et se fâchait sérieusement lorsqu'on appelait José le petit savoyard, cette dénomination lui paraissant injurieuse sans trop savoir pourquoi. Cependant, à mesure que les enfans grandissaient, Philippe n'eut plus besoin d'employer son influence pour protéger José : l'intelligence de ce dernier s'était dé-

veloppée et le rendait tellement supérieur à ses jeunes amis, qu'il prit sur eux cette sorte d'ascendant que les esprits les plus grossiers ne peuvent refuser à la distinction lorsqu'elle ne les blesse pas.

José venait d'avoir huit ans; il était petit pour son âge, mais fort et agile. La mère Robert n'avait pu et n'avait su lui donner, pour toute éducation, que des idées de religion et de probité peu étendues, mais suffisantes pour son âge. Toute la morale pratique de cette digne femme se bornait à ces quatre sentences qu'elle répétait sans cesse à ses enfans, et qu'ils lui virent mettre constamment en usage.

« Remerciez Dieu du pain qu'il vous envoie.

» Ne mentez jamais, même pour du pain.

» Gagnez honnêtement votre pain, sinon il ne profitera pas.

» Quand vous serez grand, rendez à vos père et mère le pain qu'ils vous ont donné. »

On voit que si la mère Robert n'avait pas beaucoup d'éloquence, les principes qui la dirigeaient étaient droits et solides, et que leur application exacte pouvait guider ses enfans, même devenus hommes, dans la carrière étroite qu'ils étaient destinés à parcourir.

« Ah ça ! mon garçon, dit-elle un » dimanche matin en prenant José » sur ses genoux, il s'agit d'autre » chose aujourd'hui; tu as huit ans » faits, tu peux commencer à travail- » ler et à m'aider à ton tour comme » je t'ai aidé. Point de fainéans chez » la mère Robert. Mes aînés commen- » cent leur apprentissage, Philippe » est chargé de mes commissions, et » de toi je fais un petit décrotteur » qui rapportera chaque soir à la » maison les sous qu'il aura gagnés

» dans la journée. Tiens, voilà une » sellette que je me suis procurée pour » toi. » José fut ravi du discours de la mère Robert : quel plaisir de pouvoir à son âge gagner de l'argent, d'être utile à sa bonne mère ! car la tendresse de son petit cœur lui faisait déjà sentir cette jouissance. Il faut avouer aussi que l'idée *séduisante* d'être presque son maître et de parcourir quelques rues en faisant des commissions, le transporta de joie et lui fit accueillir avec empressement le plan de la mère Robert, et il courut sur-le-champ admirer son petit ménage de décrotteur. Rien n'avait été oublié ; la sellette, deux brosses, deux pinceaux, un petit couteau, du noir, de l'essence pour les revers des bottes, une provision de chiffons et un seau pour tenir l'eau, voilà ce qui composait les nouvelles possessions de José. Elles furent regardées, touchées et retournées non-seulement par lui,

mais par les autres enfans. José, impatient de s'en servir tout de suite, voulut nettoyer et cirer tous les souliers sales de la maison; et la mère Robert décida que, s'il se tirait bien de cette épreuve, on l'établissait le lendemain matin maître absolu de ces trésors sur la grande place du Musée. José plein d'ardeur se mit à l'ouvrage aidé des conseils de ses frères et soeurs. La première paire fut mal arrangée, José coupa les cordons; à la seconde il se fit une large égratignure à la main, mais cela prouvait que son couteau était bon, et il ne pleura pas. Enfin la troisième alla bien, puis mieux, puis encore mieux; et parvenu à la chaussure de Philippe, qu'il avait avec intention gardée pour la dernière, le novice artiste en fit ce que les apprentis appellent leur *chef-d'œuvre*, et l'on déclara qu'il pouvait s'exercer en public.

José s'endormit difficilement ce jour-

là, et vit sûrement dans ses rêves plus d'un passant s'arrêter devant lui et réclamer le secours de son adresse. Comme je l'ai dit, la mère Robert demeurait rue Saint-Honoré, presque au coin de la rue Froidmanteau; et bien qu'il se soit passé peu de temps depuis l'époque où le petit José commença ses travaux, ce quartier de Paris ne ressemblait nullement alors à ce qu'il est aujourd'hui. La belle et large rue qui communique du Carrousel à la place du Musée n'existait pas; cette même place se terminait par une pente assez rapide au bout de la rue Froidmanteau; et cette rue étroite, basse et toujours crottée, était presque le seul passage par lequel on parvînt au Louvre de ce côté. Elle était cependant le chemin habituel de tous les artistes que leurs affaires ou leurs plaisirs amenaient au pavillon du Louvre, dans lequel avait lieu comme à présent l'exposition des ta-

bleaux, et en outre où se trouvaient placées l'académie gratuite de dessin, les salles d'exposition pour les prix, etc.; toutes choses maintenant transportées ailleurs, ainsi que les logemens d'un grand nombre de peintres, alors placés dans l'aile immense qui s'étend depuis le pont des Arts jusqu'au Pont-Royal. La mère Robert dans sa tendre sollicitude pour José, et en femme qui voulait justifier sa réputation de bonne tête, avait remarqué avec soin toutes les localités dont je viens de parler : l'inévitable boue que chaque piéton ramassait en traversant la rue Froidmanteau, lui donna la première pensée de l'utile établissement dont José devait être le fondateur; et ayant découvert avec joie que nul rival dans ce genre n'avait encore songé à s'emparer d'une place si favorable, elle se hâta d'instruire, comme on l'a vu, son fils adoptif de sa nouvelle destinée.

Le lundi donc qui commença pour José une nouvelle vie, toute la petite famille réveillée de grand matin voulut conduire José et l'installer dans l'endroit indiqué par la mère Robert. Elle portait elle-même là la jolie sellette, chacun des enfans s'empara d'un des ustensiles; José seul, comme le héros de la fête, ne portait rien; il marchait fièrement à la tête du joyeux cortège, et jamais vainqueur ne prit possession d'un royaume avec plus de satisfaction que le gentil savoyard n'en éprouva en établissant son mobilier dans un renfoncement de quelques pieds formé par deux énormes bornes au milieu desquelles José paraissait être comme dans une forteresse. La mère Robert, après force recommandations de ne pas quitter sa place et de ne pas manger en une fois sa provision de la journée, qu'elle lui donna dans un petit panier, se détermina enfin à le quitter, et s'éloigna

avec tous les autres enfans, non sans tourner plus d'une fois la tête. Parvenue au bout de la place, elle regarde encore et voit avec une vive satisfaction José déjà occupé à frotter des bottes qu'un domestique paresseux venait de lui apporter afin de s'éviter une si grande fatigue. La bonne femme alors, le cœur content, doubla le pas et retourna chez elle reprendre ses occupations ordinaires; mais l'image de José vint souvent la troubler pendant son travail. La journée lui parut longue, et il lui fallut du courage pour résister à la tentation d'aller voir de loin ce que devenait le pauvre José; mais pour ne pas faire à sa raison plus d'honneur qu'elle ne mérite, vous saurez que la mère Robert détourna les yeux lorsque Philippe à l'heure du goûter se glissa le long des maisons et prit sa course du côté de la place du Musée. Lorsqu'il revint les mains vides et le visage

riant, la bonne mère tranquillisée reprit son aiguille avec plus d'activité que jamais.

Le soir de ce jour mémorable pour la petite famille, lorsqu'on aperçut de loin José traînant avec peine son bagage, tous les enfans coururent le secourir. José, s'élançant dans les bras de la mère Robert, commence un récit confus de ses grandes aventures, puis s'interrompant tout à coup, tire de sa poche et présente à la mère Robert avec un orgueil inexprimable, douze sous soigneusement enveloppés dans un chiffon de toile. C'était son gain de la journée; et José, encouragé par ce premier succès et sorti presque entièrement de la faiblesse de son âge comme tous les enfans que la nécessité oblige de travailler de bonne heure, se livra avec tant d'assiduité et d'intelligence à sa nouvelle profession, qu'il devint bientôt le plus habile comme le plus joli petit décrot-

teur du quartier. En grandissant, les produits de son industrie augmentèrent ; il faisait quelques commissions, allait chercher des fiacres, etc., etc.; et sa douceur , sa gentillesse , lui avaient acquis pour amis tous les voisins et voisines de son domicile ambulant. Il est vrai que José était laborieux, soumis, point polisson ni gourmand, comme on dit que le sont parfois les enfans élevés même avec plus de soin que José n'avait pu l'être. Sa bonne conduite semblait d'autant plus remarquable, qu'il était absolument son maître pendant toute la journée, et que le sort, pour l'éprouver, avait placé des objets de tentation dans chacune des deux rues qu'il fallait nécessairement suivre pour revenir à la maison : l'un était une attrayante boutique de pain d'épice , et l'autre une société de petits garçons qui tâchaient d'attirer tous les enfans qui passaient pour en faire les compa-

gnons de leurs sottises. Il fallait réellement de la force, et ce qu'on peut appeler de la vertu même, à l'âge de José, pour éviter ces terribles écueils; mais il en sortit victorieux, et s'il jeta cent fois un coup d'œil de regret sur les culbutes des petits vauriens et sur les bonnes piles de croquets de madame Legris, son trésor journalier fut toujours fidèlement rapporté à la mère Robert, et nul passant crotté ne put se plaindre d'avoir attendu une minute le propriétaire de la secourable sellette.

Comme notre réputation commence avec nous et dépend presque toujours de notre propre volonté, José qui voulait véritablement faire bien, en avait déjà obtenu une bien flatteuse pour un enfant si jeune; et voici la bonne fortune que cette réputation lui procura au bout d'un an.

Outre la séduisante madame Legris et plusieurs autres boutiques, il y

avait alors sur la place du Musée un magasin de couleurs, toiles, et tout ce qui sert à la peinture, fort bien assorti, et que les artistes et élèves de ce temps-là peuvent se rappeler d'avoir bien connu. M. Barbe, maître de cet établissement, était un bon et brave homme, très-entendu et très-occupé des détails de son commerce. Sa boutique était toujours remplie d'artistes et de jeunes gens occupés de peinture, la proximité d'un grand nombre d'ateliers la rendant commode pour tous les achats nécessaires et perpétuels qu'exige cet emploi du temps. D'ailleurs, l'ancienneté de ce magasin, la confiance qu'inspirait l'honnête Barbe, et les ressources que trouvaient chez lui les pauvres jeunes élèves, en avaient fait une espèce de rendez-vous de ce petit monde à part qu'on appelle artistes. Barbe plaçait dans son grenier les mauvais tableaux non vendus, dont les tristes auteurs

auraient été fort embarrassés ; il fournissait, pendant un certain temps, des couleurs gratis à l'un, prêtait une palette ou un chevalet à un autre, et causait avec tous : il s'y intéressait comme s'ils eussent été ses enfans. Madame Barbe le secondait merveilleusement et partageait ses goûts et ses occupations avec une habileté et une sagacité très-dignes d'éloges ; mais puisque rien n'est parfait dans ce monde, madame Barbe ne s'offensera pas si je révèle deux petits défauts dont j'ai appris au reste qu'elle s'était corrigée depuis. Elle aimait par trop, ainsi qu'on dit vulgairement, à faire enrager son monde, et elle avait à sa disposition une telle volubilité de langue, qu'il était difficile de lui tenir tête, et qu'elle restait toujours maîtresse du champ de bataille. Jeune encore et fort agréable, elle avait beaucoup d'empire sur l'excellent Barbe, et assez d'attrait pour les nom-

breuses pratiques, qui s'amusaient de son bavardage sans souffrir de ses emportemens.. Ses victimes ordinaires étaient son mari, sa fille âgée de quatre ans et un homme de quarante, nommé Gabri, premier garçon et homme de confiance de M. Barbe. Gabri, peu causeur de son naturel, était devenu encore plus silencieux depuis le mariage de son patron avec cette éloquente ménagère. Il avait remarqué avec son bon sens ordinaire que lorsque l'accès de colère commençait, la réponse la plus douce ne servait qu'à jeter de l'huile sur le feu; il gardait donc en pareil cas le silence le plus complet, et madame Barbe, satisfaite de la force de ses raisons, allait ailleurs exercer sa puissance. Gabri était pourtant estimé d'elle comme de tout le monde, et, dans un de ses bons momens, on raconte qu'elle convint devoir à son intelligente probité une grande portion de

la prospérité de leur commerce. Il était donc, à quelques boutades près, assez bien traité dans la maison; d'ailleurs M. Barbe le regardait comme un véritable ami. Mais ce brave Gabri ne pouvait se délivrer d'une sombre tristesse occasionée par des malheurs irréparables. Il avait perdu en six semaines ses trois enfans et leur mère par la petite-vérole, et après plusieurs années, cet homme si froid en apparence versait des larmes en voulant parler de ses pauvres enfans: « C'étaient trois beaux garçons, di» sait-il, » et il ne pouvait achever. Avec ce cœur sensible, Gabri ne devait pas voir sans intérêt l'aimable petit José; il examina long-temps son caractère, sa conduite, s'attacha de plus en plus à lui, et l'heureux enfant acquit, par son seul mérite, ce sage et véritable ami.

Gabri cependant, ne trouvant pas que ce fût assez d'aimer José de toute

son ame, voulut s'occuper de sa fortune; et, après en avoir causé bien des fois avec madame Legris, qui avait aussi beaucoup d'affection pour son jeune protégé, ils commencèrent leur innocente intrigue de la manière suivante.

Madame Barbe aimait assez madame Legris, qui, désirant rester en bonne intelligence avec ses voisins, écoutait plus patiemment que d'autres les longs discours de la bavarde; d'ailleurs, elle donnait souvent des gâteaux à la petite fille, générosité que madame Barbe ne pouvait appeler un tort, malgré toute son envie d'en découvrir. La serviable marchandede pain d'épice alla donc trouver madame Barbe, au moment de la matinée où elle était toujours de meilleure humeur, sa boutique se remplissant d'acheteurs. « Eh bien !
» ma voisine, dit-elle en entrant,
» comment va la vente cette semaine?

» — Pas mal, pas mal, » répondit madame Barbe (tout en remplissant et coiffant avec adresse des vessies de couleur; occupation qu'elle réservait toujours pour le milieu de la matinée, afin de montrer la grâce de ses jolis doigts). « Mais asseyez-vous, ma voi-
» sine; je suis vraiment bien aise de
» vous voir. Ah! bonjour, monsieur,
» on va vous servir dans une minute.
» Viens, ma petite minette; voilà ma-
» dame Legris qui t'apporte des cro-
» quignoles. Mesdames, donnez-vous
» la peine de prendre un siége. Barbe
» apporte donc des toiles. Oui, mes-
» dames, elles sont belles et fines,
» imprimées depuis plus d'un an.
» Votre servante, monsieur; je sais
» ce qu'il vous faut. Gabri, donnez
» des crayons à sauce à monsieur. —
» Du jaune de Naples et du blanc?
» — Dans l'instant, mon petit ami.
» Ah! mon Dieu, quelle presse, que
» d'embarras! et seule pour tout ce-

» la ! car, en vérité, mon mari et » Gabri....» et madame Barbe hausse les épaules d'une manière parfaitement significative.

« En effet, ma voisine, reprit madame Legris, vous me paraissez » très....... — Comment, monsieur, » cria plus haut madame Barbe, ces » brosses ne valent rien ! des brosse » choisies, ficelées en laiton ! regardez-y deux fois monsieur, voilà un » verre d'eau : bonté du ciel, ces » brosses-là mal faites !

» — Bah ! dit l'acheteur mécontent, je n'ai que faire d'un verre » d'eau ; et, la mettant dans sa bouche, je vois bien, répéta-t-il, » qu'elles s'écartent ; » et il les jeta sur le comptoir avec dédain.

« — Vous les prenez pourtant à la » meilleure fabrique, ma chère amie, » dit madame Legris, qui voulait entretenir la colère marchande en bonne

humeur, pour en venir à son but; « et sans doute...

» — Sans doute, reprit madame » Barbe en devenant écarlate et se » mordant les lèvres; monsieur ne sait » pas ce que c'est que la fabrique de » Dagneau; ainsi c'est inutile. — Ote-» toi de là, petite morveuse, dit-elle » à sa fille en lui donnant une tape. » Oui, cinq sous à vous donner pour » chaque pincelier[1] que vous m'ap-» porterez à nettoyer, mon jeune » monsieur, et c'est bien assez; d'au-» tres ne donnent que quatre sous. » Miséricorde! Gabri, vous portez » tant de choses à la fois, que tout va » tomber; » et soit que madame Barbe eût le coup-d'œil juste, ou que sa voix aigre surprît le pauvre Gabri, il laissa rouler la charge entière au mi-

[1] Les pinceliers sont de petites boîtes de fer-blanc qui servent à nettoyer les brosses. Les marchands de couleurs rachètent le résidu de ces boîtes, et l'emploient à l'impression des toiles.

lieu de la boutique. Sa maîtresse, irritée, s'élança hors de sa place; et peut-être aurait-elle essayé de joindre les gestes aux paroles, si l'entrée d'un nouveau personnage n'eût subitement fait changer l'expression de ses traits.

C'était un artiste distingué, bonne pratique pour M. Barbe, et soi-disant admirateur de sa femme, dont il s'amusait en la berçant de l'espérance qu'il ferait un jour son portrait.

« Comment donc! voilà un vrai ta-
» bleau de genre, » s'écria-t-il en voyant les crayons et autres objets nageant dans des flots d'huile, Gabri, debout, les bras croisés, et madame Legris retenant la furieuse maîtresse du logis; « on pourrait l'appeler la
» cruche cassée. Mais ne gâtez pas
» ainsi votre joli visage, mon char-
» mant modèle; songez que mon ta-
» bleau est terminé dans huit jours,

» et que je commencerai l'ébauche
» de notre portrait; mais, en vérité,
» vous êtes d'un ton si fin, si trans-
» parent, qu'il faudra essayer de
» toutes les ressources de l'art, et j'ai
» envie d'employer un panneau. En
» avez-vous ici? nous en choisirons
» un tout de suite. »

Tandis que madame Barbe calmée et ravie se rasseyait en minaudant, le peintre, à moitié couché sur le comptoir, croquait une petite figure avec un morceau de crayon blanc, tout en racontant les nouvelles importantes du monde artiste. « Je vous disais,
» madame Barbe, que le nombre des
» fous augmente: les tableaux de dix
» pieds ne sont plus rien pour ces
» messieurs; et G., que vous con-
» naissez bien; vient de louer le jeu
» de paume de Versailles pour com-
» mencer le sien, qu'aucun atelier ne
» pouvait contenir: et on appelle cela
» faire de la peinture!

» — Ah! ah! dit madame Barbe en
» riant, nous verrons cela au Salon.
» Mais que devient donc ce jeune hom-
» me, élève de M. V., si étonnant, si
» admiré? Je ne le vois plus ici.

» Coulé, coulé, répondit l'artiste
» avec un sourire malin. Il donnait les
» plus grandes espérances; mais les
» faux systèmes de son maître l'ont
» perdu. Cet homme-là n'aura jamais
» un élève fort; il y a long-temps que
» je le dis... Mais, madame Barbe, on
» n'apporte rien de ce que je veux;
» comment n'avez-vous pas plus de
» monde pour servir vos nombreuses
» pratiques? Cela est étrange, sur ma
» parole?

» — En effet, ma voisine, se hâta
» d'ajouter madame Legris, qui guet-
» tait l'occasion de placer un mot, vo-
» tre commerce devient si étendu, que
» vous ne pouvez y suffire, malgré vo-
» tre activité. A votre place, je pren-

» drais un aide, un enfant, par
» exemple; cela ne serait pas cher.
» — La voisine a raison, dit Barbe
» en s'approchant. Gabri est accablé
» de commissions et d'ouvrage, et un
» galopin nous serait fort utile. »

Madame Barbe regarda son mari, puis Gabri; mais ce dernier continuant tranquillement à broyer sa couleur, et Barbe n'ajoutant rien, l'envie de les contrarier passa presque aussitôt, et la capricieuse personne se tournant gracieusement vers l'artiste, le pria de donner son avis sur une chose de cette importance.

« Certainement, répondit-il. L'af-
» faire est bonne; vous avez sans doute
» raison; » et il avait déjà oublié de quoi il s'agissait.

« Puisque c'est décidé, reprit ma-
» dame Barbe, qui avait déjà calculé
» qu'elle exercerait son autorité sur
» une personne de plus, dites-moi,
» voisine, si vous connaîtriez un en-

» fant qui pût nous convenir; vous
» savez comme nous ce qu'il faut.

»— Dame! répondit madame Legris
» en cachant la joie qu'elle ressentait
» de cette question, c'est difficile; je
» ne connais personne dans ce mo-
» ment... Si, attendez donc, je con-
» nais bien un pauvre enfant... mais
» non, il est impossible, sa mère ne
» voudrait pas...

« — Sa mère ne voudrait pas! s'écria
» madame Barbe offensée de cette sup-
» position : comment! entrer dans une
» maison telle que la nôtre, devenir
» *élève* de mon mari, être nourri com-
» me nous! Et pour tout cela, qu'exi-
» geons-nous? presque rien en vérité,
» être seulement intelligent, fidèle,
» obéissant, actif, point paresseux,
» point gourmand, point maladroit; »
et en disant ce dernier mot, elle re-
garda Gabri, qui s'inclina silencieuse-
ment. « Enfin, madame Legris, conti-
» nua-t-elle, faites valoir ces avan-

» tages à la famille de l'enfant, et je ne
» crois pas qu'elle puisse balancer un
» instant.

» — Elle ne fera pas cette folie, ré-
» pondit madame Legris; d'ailleurs cet
» enfant n'a que des parens adoptifs;
» c'est le pauvre petit José, ce joli Sa-
» voyard que vous voyez établi là-bas
» entre les deux grosses bornes. Son
» histoire est singulière, et quand vous
» la saurez...

» — Vous me la raconterez à notre
» première séance, » interrompit le
peintre en prenant son chapeau; et
l'espoir de conter une histoire inté-
ressante augmenta le désir qu'avait
alors madame Barbe de posséder José.
La bonne madame Legris partit bien
satisfaite du succès de son entreprise;
et si la conversation de Gabri fut
aussi laconique qu'à l'ordinaire, des
observateurs curieux le virent plu-
sieurs fois dans la journée se frotter

les mains et sourire, chose tout-à-fait extraordinaire.

Le jour d'après cette conversation, la mère Robert, en toilette du dimanche, arriva chez madame Barbe, tenant José par la main. L'histoire fut longue à conter, et le dialogue qui suivit l'histoire encore plus long. Il est présumable que les paroles de madame Barbe se succédèrent avec encore plus d'abondance et de vivacité que de coutume; mais comme ses auditeurs ne prirent pas la peine de les recueillir, on saura seulement qu'il fut arrêté :

Premièrement, que José donnerait sept ans de temps à madame Barbe, sans recevoir la moindre indemnité, et qu'après ce terme, si sa conduite était bonne, il lui serait accordé par mois une légère rétribution;

Secondement, que ledit José serait, pendant ces sept années d'épreuves, logé et nourri par ses nouveaux maî-

très, et que la mère Robert demeurerait chargée de son habillement.

Le tout convenu à la satisfaction des deux parties, José fut mis sur-le-champ à l'ouvrage, et montra dès le premier moment une intelligence qui enchanta le bon Barbe et surprit beaucoup sa difficile moitié. Il avait une mémoire merveilleuse pour retenir les endroits où l'on plaçait les différentes choses demandées; et lorsqu'il balançait un peu, Gabri, du fond de l'arrière-boutique, où il broyait la couleur, lui faisait vite un signe indicatif, que le spirituel enfant comprenait aussitôt. Pauvre Gabri, il n'osait montrer toute sa joie, car la tracassière Barbe l'aurait puni en grondant l'innocent José; mais dans un moment où celui-ci vint chercher quelque chose près de lui, il jeta un coup d'œil rapide sur le comptoir, et pressant l'enfant dans ses bras, le serra avec transport. Madame Barbe

tourna la tête; mais Gabri avait déjà remis sa molette en mouvement, et José était en haut de l'échelle.

Le soir arrivé, la maîtresse de la maison ordonna à Gabri de conduire l'*apprenti* dans sa chambre. Ah! que ce mot résonna délicieusement aux oreilles de José, lui qui jusqu'alors n'avait eu en sa possession qu'un tiers de la soupente obscure où logeaient ses frères! il allait donc coucher seul et dans sa chambre! Après avoir monté gaiement sept étages, Gabri ouvrit une petite porte, et entra dans un coin réservé pour arriver aux gouttières, et qui touchait au grenier de M. Barbe. « Une fenêtre! une fenêtre! s'écria » José en entrant; M. Gabri, j'ai une » fenêtre! » et il frappait des mains en sautant. Gabri lui montra son lit; c'était une bonne paillasse fraîche, avec un drap; et la joie l'agitait tellement que son protecteur eut bien de la peine à le faire coucher.

Les premiers rayons du jour interrompirent le doux sommeil de José, et il eut encore une surprise agréable, en voyant que les murs de sa mansarde étaient unis et parfaitement blancs : cet endroit ayant eu besoin d'être réparé par les maçons, était alors d'une propreté qu'on rencontre rarement dans les greniers ; mais José, peu sensible à cet avantage, l'était beaucoup à la gaieté de son réduit, et surtout à la facilité que ces murailles blanches lui offraient de continuer ses premiers essais. Il faut savoir que José, dans les momens de loisir que lui laissait son ancien métier, s'était fort souvent exercé, avec sa cire noire et ses grossiers pinceaux, à barbouiller sur des pierres ou des morceaux de planches mille figures de son invention. Quel plaisir pour lui d'orner sa chambre de dessins, de chevaux et de soldats ! Il se disposait déjà à commencer cette entreprise, lorsqu'il s'entendit appe-

ler par madame Barbe, et se hâta d'obéir.

Pendant toute une semaine, les échos de la maison ne répétèrent que le nom de José : le pauvre garçon, surveillé, tracassé par madame Barbe, était soumis à une rude épreuve; mais la bonté de son naturel et son zèle infatigable adoucirent peu à peu sa sévère maîtresse. Le bon Gabri d'ailleurs lui épargna par ses conseils plus d'une étourderie; et madame Barbe grondait si souvent, que son mari ne grondait jamais. José était donc sage, aimé et heureux. Son goût pour la peinture s'augmentait par les discours qu'il entendait chaque jour dans cette maison; mais peut-être ce goût n'aurait-il jamais été développé, sans une circonstance particulière, et son génie, comme le feu renfermé dans une pierre grossière, n'aurait jamais produit d'étincelle, si quelqu'un n'eût frappé dessus.

Parmi les nombreuses maisons où José allait porter les commandes faites à M. Barbe, il s'en trouvait une dans laquelle on le recevait avec plus de bonté, et que, malgré toute sa sagesse, il avait bien de la peine à quitter, quand la commission était faite. C'était celle de M. Enguehard, homme respectable et peu riche, qui aimait passionnément les arts, et s'était exercé à celui de la gravure jusqu'au moment où la faiblesse de ses yeux l'obligea de cesser. Marié tard à une femme intéressante qui faisait son bonheur, leur plus constante occupation était l'éducation de leur fils unique, enfant plus âgé de deux ans que le petit José. Francisque, c'était son nom, destiné dès sa naissance à devenir un peintre, et entretenu dans cette idée, annonçait des moyens et de la facilité; mais, vif, léger et distrait encore par trop d'amusemens, il travaillait peu, et ses progrès n'étaient pas rapides.

Comme beaucoup d'enfans, il ne réfléchissait pas aux sacrifices que la fortune plus que médiocre de son père l'obligeait à faire pour son éducation, et il perdait ou gaspillait sans scrupules, livres, cartes, instrumens et autres choses coûteuses, que ses parens remplaçaient en se privant de leurs jouissances personnelles.

Francisque avait cependant un bon coeur, et lorsqu'il voulait faire un effort, il avançait d'une manière étonnante, et ses tendres parens oubliaient les fautes passées. M. Enguehard avait d'abord voulu restreindre le penchant que son fils témoignait pour José, dans la crainte que cet enfant, qu'il devait naturellement supposer élevé peu soigneusement, ne fît contracter quelques mauvaises habitudes à Francisque; mais éprouvant lui-même l'intérêt dont il était difficile de se défendre en voyant l'aimable et candide figure du petit garçon, il s'infor-

ma de lui, et tout le bien qu'il en apprit le laissa sans inquiétude sur sa liaison avec Francisque. Ces deux enfans s'attachaient de plus en plus l'un à l'autre, et José partageait tous ses instans de liberté entre la mère Robert et son cher Francisque. Philippe n'était cependant pas oublié; mais José, toujours au-dessus de son âge par son intelligence supérieure, préférait l'avantage d'être éclairé par les conversations de Francisque et de M. Enguehard au plaisir d'être admiré par Philippe. Ses idées s'étendaient, s'élevaient; il s'affligeait de son ignorance, et enviait le bonheur d'une instruction dont Francisque profitait si peu.

Un jour que ce dernier avait jeté avec dépit un livre d'étude qui l'ennuyait, José fut le ramasser, et le tournait et regardait en soupirant.

« Tu es bien heureux, dit Fran-
» cisque, de ne savoir ni lire ni écrire;

» on ne t'oblige pas d'apprendre des
» leçons.

» —Hélas! répondit José, c'est bien
» mon chagrin, et c'est toi que je
» trouve heureux d'apprendre. Ah!
» si tu voulais me montrer à dessiner!

» — Oui, oui! s'écria Francisque
» enchanté de cette idée; je serai ton
» petit maître : mais gare à toi si tu
» ne fais pas bien! sur les doigts, mon
» camarade. »

José sourit de cette menace, et M. Enguehard, qui entra dans ce moment, ayant approuvé ce projet, il fut décidé que Francisque donnerait une leçon tous les dimanches, et le soir, quand José aurait la permission de sortir; mais Francisque ne s'avisa plus de reparler de donner sur les doigts. José comprenait si bien, avançait si rapidement, que son ami, pour conserver la distance convenable entre le maître et l'élève, fut obligé de travailler sérieusement; et cette pe-

tite expérience lui fit faire quelques salutaires réflexions. M. Enguehard, frappé des dispositions étonnantes de José, ne négligea aucune occasion d'entretenir une émulation si favorable aux deux enfans. Il leur parlait souvent des peintres célèbres de l'ancienne école, et leur racontait des portions de leur histoire. « Presque » tous, disait-il, annoncèrent leur » génie dès l'enfance. Lanfranc, l'un » des plus habiles élèves des Carra- » ches, étant au service du comte » Scotti, charbonnait toutes les mu- » railles, le papier était insuffisant » pour contenir l'abondance de ses » pensées. Philippe de Champagne, » né à Bruxelles, mais classé parmi » les peintres de l'école française, et » qui mourut recteur de l'Académie, » à huit ou neuf ans ne pouvait faire » autre chose que de copier toutes les » gravures et tableaux qu'il rencon- » trait; et Claude Gelée, dit le Lor-

» rain, véritable phénomène, dont » l'histoire des arts offre peu d'exemples, ne pouvait dans sa jeunesse » rien apprendre à l'école ; ses parens » le mirent en apprentissage chez un » pâtissier, chez lequel il réussit encore moins. Ne sachant que devenir, il alla à Rome, et ne pouvant » trouver d'emploi, se mit par hasard » au service d'Augustin Tasse pour » broyer ses couleurs et nettoyer sa » palette. Ce maître, dans l'espoir de » se servir de lui plus utilement, lui » apprit quelques règles de perspective, et le Lorrain, se livrant tout » entier à la peinture, passe des » journées entières dans les campagnes, les dessine, les peint, et devient le célèbre et presque unique » paysagiste dont nous admirons encore chaque jour les ouvrages dans » notre Musée. »

José avait écouté M. Enguehard avec une attention qui le laissait à

peine respirer. Lorsqu'il eut fini de parler, il se fit un silence que José interrompit en se levant brusquement et criant de toute sa force : Pourquoi pas? pourquoi pas?.... Puis il rougit en voyant Francisque rire aux éclats. M. Enguehard les envoya jouer, et, réfléchissant sur les paroles échappées à José, eut la tentation de le pousser dans une carrière à laquelle tout semblait l'appeler : mais l'excellent graveur était pauvre ; se charger de José devenait impossible, et alors n'avait-il pas tort de détourner cet enfant des idées convenables à sa position actuelle? Il hésita de nouveau. « Quel » dommage, grand Dieu ! répétait-» il ; mais si je le rendais malheureux » sans pouvoir l'aider ! » Et M. Enguehard de ce jour ne conta plus d'histoires et ne s'inquiéta plus des leçons que Francisque continuait de donner au pauvre José. Mais toutes les précautions étaient maintenant

inutiles : José était né peintre ; Claude Lorrain lui revenait sans cesse dans l'esprit, et au défaut des champs, qu'il ne pouvait voir, il crayonnait dans tous les coins des chevaux, des figures, et cherchait des sujets de composition dans les traits d'histoire que Francisque lui récitait. Celui-ci n'avait pu lui apprendre qu'un mécanisme et des principes, que la facilité de José rendait presque inutiles pour lui ; dessiner même n'était plus assez, il brûlait d'envie de peindre, et trouvait un plaisir secret à toucher des palettes et des couleurs. Examinant avec attention les habitudes des peintres chez lesquels il portait des paquets, son imagination s'enflammait à la vue de leurs occupations, et retiré dans sa mansarde, il se désolait d'être réduit à mettre seulement du noir sur du blanc. Il se gardait bien cependant d'instruire madame Barbe de ses amusemens favo-

ris ; c'était au dépens de son sommeil qu'il s'exerçait ; et l'ami Gabri, unique confident de ce secret, n'était pas tenté de le trahir. Mais il arriva un événement que toute sa prudence ne pouvait prévoir, et qui, en éclairant madame Barbe, coûta bien des larmes à José.

On a parlé de l'obligeance de Barbe, qui donnait asile chez lui non-seulement aux peintures bonnes ou mauvaises dont les auteurs étaient embarrassés, mais encore aux boîtes à couleurs des jeunes gens qui copiaient des tableaux dans le grand Muséum, et aux études que les élèves étaient bien aises de laisser voir à la foule artiste qui fourmillait continuellement chez l'honnête marchand. Avant d'être admis à travailler pour le grand prix de peinture, qui chaque année envoie et entretient à Rome, aux frais du gouvernement, celui qui l'obtient, les jeunes gens passent d'abord

à un premier concours d'une figure en pied, puis à un autre concours d'esquisses peintes, et les six ou huit plus habiles entrent alors en loges, c'est-à-dire commencent les tableaux sur lesquels le prix est donné. On conçoit aisément quelle importance les jeunes et pauvres artistes attachent à ces concours, qui terminent leurs études premières et leur donnent la possibilité de les continuer d'une manière plus étendue. Un des élèves de ce temps, qui donnait le plus d'espérance, venait de remporter le prix de la figure; comme Barbe l'avait aidé de plusieurs manières, il voulut lui faire partager sa joie et déposer chez lui sa victorieuse étude. Il arriva donc suivi d'une douzaine de ses camarades et rivaux, qui, passé le premier moment, partagent d'ordinaire cordialement le plaisir du triomphateur, surtout lorsqu'ils ont le même maître. José fut

témoin des transports des jeunes gens et des éloges que les spectateurs prodiguèrent à l'heureux élève. Agité de mille sentimens divers, jaloux, mais de cette noble et rare jalousie qui faisait pleurer César aux pieds de la statue d'Alexandre, il allait dans son émotion s'attirer sans doute une sévère leçon de madame Barbe, si Gabri, que rien ne pouvait distraire de sa surveillance silencieuse, ne l'eût entraîné malgré lui.

« Mon ami, disait José en sanglot-
» tant, voyez-vous ce jeune homme,
» il n'a que quinze ans..... Claude
» Lorrain était pâtissier..... et moi,
» que suis-je?.... Il me semble qu'il y
» a aussi en moi quelque chose!.... »

Le bon Gabri ne connaissait pas Claude Lorrain; mais il s'employa si bien pour consoler José, qu'il y parvint à l'aide d'une promesse positive de satisfaire au moins le plus facile de ses désirs. Le salon venait de s'ou-

vrir, et il voyait de la maison de madame Barbe les groupes d'amateurs qui se succédaient à l'entrée du Musée; il entendait continuellement discuter le mérite des différens tableaux de l'exposition, comment n'aurait-il pas souhaité avec ardeur d'examiner tant d'ouvrages intéressans? José s'était donc hasardé une fois à s'approcher timidement de la porte du Musée, mais les sourcils froncés du gros suisse et un léger mouvement de sa canne l'avaient fait fuir à toutes jambes. Ce n'est pas que les ouvriers de tous genres et les soldats ne pussent entrer sans difficulté à cette exposition, mais il faut convenir que le pauvre José, à son âge, avec son pantalon de toile bariolé de toutes les couleurs qui composaient la boutique de M. Barbe, sa veste déchirée et trop étroite, avait une tenue qui n'était pas faite pour adoucir la rigueur d'un homme si bien fais. Ayant donc confié son chagrin

au jeune et au vieil ami Francisque et Gabri, voici comment la chose fut arrangée : Francisque, avec la permission de M. Enguehard, donna à son petit camarade une vieille redingotte et un pantalon de nankin qu'il était facile d'arranger à la taille de José. Philippe, qui travaillait déjà depuis quelque temps chez un tailleur, s'empresse de proposer ses services ; la mère Robert acheta un joli morceau d'étoffe que sa fille coupa adroitement pour en faire un gilet, et Gabri déclara qu'il se chargeait du chapeau. José brûlait d'impatience de jouir des dons de ses amis ; mais les préparatifs étaient indispensablement longs, car les petits ouvriers avaient plus de zèle que de capacité, et d'ailleurs leur tâche ordinaire ne devait pas en souffrir. Il fallait donc attendre, et José, pour se distraire, étant seul dans le magasin, voulut regarder encore de près la figure

peinte qui lui avait causé tant d'impression, et que le jeune élève avait, suivant l'usage, laissée pour quelque temps chez Barbe. Elle était accrochée assez haut; José monta sur l'échelle pour la prendre, mais croyant entendre la terrible madame Barbe, il se hâta de remettre la toile, et, dans sa précipitation, le bout de sa manche frottant sur la peinture encore fraîche enlève une portion du terrain et la jambe presque entière. Remis de son effroi, et ne voyant venir personne, José lève de nouveau les yeux, et l'on peut juger de sa douleur amère à la vue de cet accident. Comment faire? que devenir si le jeune peintre vient chercher son ouvrage? que dira madame Barbe, car, si on l'interroge, José ne mentira pas. Au surplus, tout détour serait aussi inutile que coupable, cette étourderie ne pouvant être faite que par lui. Le pauvre enfant se désespère,

il se voit déjà chassé honteusement ; mais le temps pressait, il fallait trouver une ressource : José n'en ayant qu'une seule, court cacher le tableau dans sa chambre et ose assez compter sur ses forces pour espérer réparer la fatale balafre.

On trouvera peut-être une idée si hardie peu vraisemblable dans un enfant de treize ans ; mais José, *comme il a été dit*, était né avec des moyens extraordinaires ; de plus, il ne savait que cela, n'avait jamais été occupé que de cela, tout ce qu'il avait vu et entendu depuis sa première enfance avait rapport à la peinture. Il n'est pas d'ailleurs sans exemple que des facultés distinguées, étendues, dirigées surtout vers un seul but, aient pu produire, même dans l'extrême jeunesse, un résultat surprenant. On vit, il y a quelques années, à Florence, où, chose peu ordinaire dans ce doux climat, il était tombé quel-

ques pouces de neige, les enfans du peuple la réunir en grands tas et en former sur la place des géans, et dans la grande rue des colonnades, des statues, et jusqu'à des groupes où, même pour les gens de l'art, pouvait se distinguer une imitation remarquable des chefs-d'œuvre au milieu desquels ils étaient nés : tant l'influence de ce qu'ils voient et entendent agit sur l'esprit et les dispositions des enfans, et donne à quelques-uns de ceux qui vivent dans l'atmosphère des arts un point de départ qui est presque un terme pour les autres. Il faut penser aussi que l'ouvrage sur lequel José voulait s'escrimer était celui d'un élève de quinze ans, et par conséquent bien loin d'être sans défaut.

Il avait assez vu peindre pour ne pas être embarrassé de charger une palette; mais il fallait avoir des couleurs, des brosses, etc., et José sa-

vait bien que, placé au centre de toutes choses de ce genre, il ne pouvait disposer d'aucune. Il résolut donc de recourir à l'amitié de Francisque et de lui demander l'argent nécessaire pour faire ses achats dans une boutique éloignée. Peut-être paraîtra-t-il singulier de ne pas voir le brave Gabri venir à son secours; mais l'absence de cet ange gardien l'avait laissé *tomber*, sans qu'un regard ou une main amie eût pu l'avertir ou le relever. Gabri, pour la première fois depuis quinze ans qu'il vivait avec M. Barbe, lui avait demandé un congé de quelques jours pour aller dans son pays; sa requête était si juste qu'elle ne pouvait être refusée, mais la mauvaise humeur de madame Barbe fut à son comble lorsqu'elle vit partir Gabri sans apprendre un mot des motifs qui l'engageaient à ce voyage inattendu.

Gabri devait arriver le dimanche

soir, lendemain du jour si malheureux pour José : mais l'attendre n'était pas possible, ce même dimanche étant le seul moment de liberté que le pauvre enfant eût à sa disposition. Il courut donc chez M. Enguehard, et ayant heureusement trouvé Francisque seul, lui confia son embarras. Francisque frémit du danger de son cher camarade, mais fut presque aussi effrayé de la réparation projetée que de l'accident. Cependant, sur les instances de José qui craignait qu'on ne s'aperçût de son absence, il lui donna tout son argent, qui montait à quatre livres dix sous. Cela suffisait pour les besoins de José, car on pense bien qu'il n'était question ni de chevalet ni de boîte à couleurs, et il fit tant de diligence que les emplettes étaient faites et cachées avant que madame Barbe l'eût demandé.

José fut troublé toute la journée par l'idée de son audacieuse entreprise, et

sa distraction l'empêcha même de jouir, comme il l'aurait fait auparavant, de son habillement neuf que Philippe apporta le soir avec un air d'importance, tenant sous son bras le paquet dans un mouchoir noué, comme les tailleurs l'arrangent ordinairement. Le pauvre garçon, qui s'attendait à de grands éloges et remerciemens, fut déconcerté *de l'indifférence* avec laquelle José examinait une couture *perdue*, qui, malgré cette qualification, se distinguait encore plus vite que les autres. Il s'en alla persuadé que José était malade, car il ne pouvait lui trouver un tort.

José, réveillé au point du jour, ne sentit d'abord que le bonheur de posséder des couleurs et des pinceaux. Il arrangea sa palette grossière avec un soin extrême et fit durer le plus possible cette grande opération ; mais, lorsque tout fut préparé, la difficulté de commencer se présenta vivement à lui

et lui causa tant d'inquiétude, qu'il restait immobile sans oser toucher à sa brosse, lorsqu'une heureuse inspiration vint ranimer tout son courage. « Il faut que je fasse une moitié de » jambe, dit-il en lui-même; hé! pour- » quoi ne pas copier la mienne? Les » plus grands peintres prennent des » modèles et font tout d'après nature; » je peux facilement poser un pied sans » me déranger. Nous verrons avec ce » secours si je n'en viens pas à bout.» Et José commence par faire une cabriole, puis regardant bien la figure, dont les jambes, heureusement pour lui, étaient étendues, tourne une des siennes à peu près dans la même position et donne en tremblant une première touche. Peu à peu cette chaleur de fièvre qui arrive et vous anime dans tout genre de composition s'empare de lui : sa tête se monte; il croit dessiner comme Raphaël, colorer comme Rubens; sa main, si timide d'abord,

agit avec liberté, facilité ; rien ne l'embarrasse plus, et il ne s'arrête qu'après avoir entièrement réparé le mal.

José, après avoir terminé son étude, descendit pour guetter le moment de la replacer sans être aperçu. Il était déjà tard, toute la famille allait sortir pour se promener ; et madame Barbe était de si bonne humeur à cause d'un joli bonnet que son mari venait de lui donner, que José n'eut pas de peine à en obtenir la permission d'aller au Salon, sous la condition d'être rentré avant l'heure du dîner, pour ranger différentes choses que l'absence de Gabri laissait en désordre. José, le cœur bien satisfait, les eut à peine perdus de vue, qu'il se dépêcha d'accrocher la toile, et sourit en voyant d'en bas le bel effet de son ouvrage. Ne sentant plus alors que la joie d'avoir un habit neuf, et surtout de pouvoir franchir cette porte défendue pour lui depuis si long-temps, il sort

en boutonnant avec quelque orgueil les boutons de métal de sa redingote, et passe fièrement en regardant le gros suisse.

Dans ce temps-là, le bel escalier à double rampe que nous admirons à présent n'était pas construit; on arrivait au salon carré de l'exposition par la porte de côté de la place du Musée et par l'escalier qui ne sert actuellement que comme dégagement. Cette entrée n'était ni commode, ni belle, comme celle d'aujourd'hui; mais c'était toujours celle d'un palais par ses dimensions et surtout aux yeux peu habitués de José qui n'avait jamais vu de plus bel édifice que l'église de Saint-Roch. Ces larges marches de pierre blanche, ces murs couverts de tableaux, car on en plaçait presque jusqu'au premier palier, le tumulte de la foule qui se presse et l'entraîne avec elle, tout plonge José dans une espèce d'étourdissement. Il regarde sans voir,

marche sans penser, et, poussé par les flots des curieux, se trouve à la porte de la grande galerie du Musée qu'on laissait ouverte pendant l'exposition, mais qui alors ne renfermait que des tableaux anciens. A l'aspect de cette immense galerie, belle pour ceux mêmes qui ont vu de belles choses, José s'arrête frappé de surprise, et un sentiment de respect involontaire lui fait ôter son chapeau. Peu de personnes circulaient dans cette partie du Musée; José respirant plus librement et pouvant regarder sans être heurté, commence à goûter délicieusement le plaisir qu'il a si souvent désiré. Plusieurs tableaux attirent son attention; mais trop ignorant pour en deviner les sujets, il manquait quelque chose à sa jouissance. Lorsqu'il arriva devant ce tableau de Raphaël connu sous le nom de la Vierge à la Chaise, les figures étaient faciles à reconnaître; José se

retrouvait, pour ainsi dire, au milieu de ses connaissances habituelles; il pouvait même comparer, ayant vu d'autres tableaux d'église; et il avait un goût si naturellement juste et un instinct si remarquable pour sentir les chefs-d'œuvre, qu'à la vue de cet admirable tableau, une émotion inconnue s'empara de lui. Plus il le regardait, plus l'illusion devenait grande; la divine tête de l'enfant Jésus semblait s'animer et sourire pour lui. José, appuyé sur la balustrade, tendait les bras, souriait aussi, et, dans le charme de ses nouvelles sensations, oubliait tout le reste, quand un bruit près de lui le fit tressaillir et sortir de sa rêverie. Il tourna la tête et vit un homme qui l'examinait avec attention; il était encore jeune, d'une figure remarquable par son expression; ses yeux pleins de feu étaient fixés avec complaisance sur José, et celui-ci, malgré sa timidité ordinaire, répondit sans embarras aux

questions qui lui furent adressées. L'inconnu voulut savoir son nom, ce qu'il pensait du tableau de Raphaël, *quelles* étaient ses idées, ses occupations, etc. Les naïves expressions de José, à travers lesquelles son génie précoce pouvait être facilement aperçu, intéressèrent vivement l'étranger. « Tu es né
» peintre, enfant, dit-il en touchant
» le front de José, tu sais déjà ce que
» nul maître ne saurait t'apprendre;
» mais il faut te diriger, et je m'en
» charge. Voilà mon adresse, je m'ap-
» pelle G.; viens me trouver, je *ferai*
» quelque chose de toi. »

José, pénétré de joie en reconnaissant le nom d'un de nos plus célèbres artistes, joignit les mains sans pouvoir parler. M. G. le regarda encore avec bienveillance et s'éloigna. José fut long-temps à se remettre du trouble où l'avait jeté cet événement, et le jour était bien avancé lorsqu'il se rappela qu'il était encore au service de ma-

dame Barbe et que sa mésaventure lui faisait courir le risque de n'y pas rester. Saisi d'inquiétude, il retourne précipitamment sur ses pas et se trouve bientôt à la maison de M. Barbe. Hélas! tout le monde était rentré, et la manière dont il fut reçu présageait l'orage qui allait fondre sur sa tête.

Barbe, qui se promenait de long en large dans les magasins, s'avança près de José comme pour le questionner, puis il se détourna et sa figure exprima une vive douleur. José interdit commençait à balbutier quelques excuses, lorsque madame Barbe, qu'une colère trop violente avait jusqu'à ce moment empêchée de parler, retrouva enfin la faculté d'articuler les injures destinées au pauvre coupable.

« Ah! vous voilà, monsieur! dit-
» elle; en vérité vous êtes bien exact!
» au reste, je conçois, mauvais su-
» jet, que vous ne soyez pas pressé
» de vous montrer.

» —Je suis bien fâché, madame, » répondit José...

Mais madame Barbe ne lui laissa pas le temps d'achever. « Ne m'interrompez pas, menteur, effronté, s'écria-t-elle, petite vipère que nous » avons nourrie et qui mord ses bien» faiteurs. Mais je te pardonnerais » encore d'être paresseux et ingrat, » si tu ne perdais pas la réputation » de ma maison en détruisant les ta» bleaux qui nous sont confiés. Oui, » continua-t-elle avec plus de véhé» mence en voyant José pâlir, tu » croyais, vaurien endurci, que tes » sottises ne seraient pas découvertes; » brigand, nous savons tout : non » content d'avoir gâté irréparable» ment un superbe morceau, tu as » poussé la noirceur jusqu'à nous vo» ler les choses nécessaires à ton pro» jet. » José fit un cri d'horreur, et s'élançant vers l'implacable Barbe qui continuait toujours ses invectives, il

protesta de son innocence au moins pour la seconde partie de l'accusation; mais ses pleurs et ses sermens ne produisirent aucun effet sur l'esprit prévenu de ses maîtres. Le hasard avait fait qu'en rentrant, la lumière que tenait Barbe avait donné sur la malheureuse figure restaurée par José; et comme la nature l'avait fait naître coloriste, mérite qui ne s'acquiert pas et qui manquait au jeune auteur de l'étude, il était facile de s'apercevoir de la différence. De plus, le bon José, dans son embarras, avait posé le pied gauche, qui était le plus commode pour lui, et, sans regarder si c'était la jambe droite, l'avait rajusté de manière à placer le pouce en dehors. On visita le grenier de l'accusé, et la palette et les couleurs trouvées encore fraîches ne laissèrent aucun doute. Barbe aurait pardonné l'étude barbouillée : mais l'idée d'un vol révoltait son ame honnête, et il était

bien difficile de ne pas en soupçonner José, puisque l'amitié de Francisque pour lui était inconnue, et qu'on savait qu'il ne possédait rien. Il eut donc beau raconter l'exacte vérité, elle parut une histoire arrangée adroitement; et madame Barbe, après une seconde explosion de paroles injurieuses, le prenait par le bras pour le mettre dehors le soir même, si son mari n'eût déclaré positivement qu'il passerait encore cette nuit chez lui. Sa femme, obligée de céder, s'en dédommagea en allant chercher deux ou trois voisines, qui vinrent avec un malin empressement regarder le pied gauche mis à la jambe droite, et la figure désespérée de l'infortuné José qui étouffait de douleur dans un coin. Aucun commentaire ne lui fut épargné, les voisines ayant le soin obligeant de parler très-haut et très-distinctement.

« Certainement, disait l'une, sa

» mère a bien fait de mourir ; la pau-
» vre chère femme, elle ne méritait
» pas un fils comme celui-là.

» — Je l'avais toujours prédit, re-
» prenait une autre ; voilà ce que c'est
» que de ramasser les vagabonds : mais
» la mère Robert est une obstinée, que
» voulez-vous? » Une troisième ajoutait qu'il fallait bien fermer tout et se garder de le laisser seul. Enfin leur cruauté fut poussée si loin, que José ne pouvant plus retenir ses gémissemens, M. Barbe les entendit de sa chambre et accourut au secours du pauvre enfant, qu'il envoya coucher.

José passa une nuit affreuse ; encore quelques heures, et il allait être chassé, déshonoré, forcé de retourner chez sa mère adoptive sans moyens de subsistance et avec une accusation de vol pesant sur lui. Un seul espoir lui restait encore, Francisque pouvait attester la vérité de son récit ; il prit la résolution de supplier M. Barbe, plus humain

que sa femme, d'aller questionner Francisque, qui ferait connaître son innocence; mais cette ressource manqua au malheureux enfant. Barbe qui l'aimait avait eu la même idée et était allé de grand matin chez M. Enguehard. Désirant ménager le plus possible son favori, il pria seulement Francisque de lui dire s'il avait prêté de l'argent à José. Celui-çi, n'étant pas prévenu et craignant de nuire à son ami ou d'être réprimandé par son père, fit une faute commune à beaucoup d'enfans; il mentit pour sauver José, et acheva de le perdre en assurant à M. Barbe qu'il n'avait rien prêté à son apprenti. M. Enguehard ne savait rien de plus, et Barbe revint convaincu du vol de José et de la nécessité de le renvoyer. Il le repoussa donc avec humeur lorsqu'il vint présenter sa requête, et lui dit de rassembler ses effets. Mais madame Barbe n'était pas femme à perdre l'occasion de débiter

un discours et de faire une scène; elle voulut donc, avant de congédier le triste José, l'obliger à faire des excuses au jeune élève, qu'elle fit prier de venir. José, presque heureux de ce répit inespéré, posa son léger paquet par terre, et, s'appuyant dessus, regarda avec douleur tous les objets qui l'entouraient et qu'il allait quitter pour toujours. La place déserte de Gabri fit de nouveau couler ses larmes; ce fidèle ami croirait-il plus que les autres à ses protestations, tandis que tant de preuves étaient contre lui? En cet instant, le facteur entra et remit une lettre à M. Barbe. « Oh! dit » ce dernier, c'est de Nogent-sur- » Marne et de l'ami Gabri. Que peut- » il nous écrire? » et il lut tout bas la lettre avec les marques de la plus grande surprise. Madame Barbe, impatiente de savoir ce qu'elle contenait, l'arracha de ses mains et s'écria ensuite: « Dieu soit loué, cette sottise

» ne se fera pas ! Tiens ça, mauvais
» drôle, dit-elle en appelant José, voi-
» là la juste punition de ton infâme
» conduite ! » et elle lut ou plutôt dé-
clama la lettre ainsi conçue :

De Nogent-sur-Marne, mon pays,
le 7 septembre.

« M. Barbe, je vous écris *nonobstant*
» que je reviens le lendemain du jour
» que vous avez prescrit, mais pour
» vous déclarer d'une façon plus au-
» thentique et commode pour moi
» l'intention que j'ai décidée à l'égard
» du jeune Joseph Berr, dit José, vo-
» tre apprenti. M. Barbe, j'ai perdu
» ma femme et trois enfans, trois
» beaux garçons que Dieu m'a repris ;
» mais peut-être vous l'ai-je déjà dit.
» J'ai un joli bien qui ne doit rien à
» personne (sept bons mille francs
» placés ici dans d'honnêtes mains).
» Or donc, étant maître de mes vo-

» lontés, qui est d'aimer et d'aider
» ledit José, j'entends qu'il suive l'é-
» tat qu'il désire, c'est-à-dire celui
» de la peinture, et, pour cet effet, je
» me suis engagé par ma signature
» que vous verrez au bas de l'acte écrit
» par moi sur papier marqué avec la
» présente. Je prie qu'il en soit fait
» lecture au jeune Joseph, et après
» plus un mot, étant, malgré cela,
» M. Barbe, votre très-affectionné
» serviteur.

» Sébastien GABRI.

Le second papier contenait ce qui suit :

Joseph Berr, dit José, ayant besoin, pour étudier la peinture pendant quatre ans, d'une somme d'argent que j'ai à moi en propre, je la lui donne à titre de prêt, qu'il me remboursera lorsqu'il aura appris de quoi satisfaire des pratiques, et avec les intérêts et frais comme il est de justice et d'usage.

1° 1 fr. par jour pendant quatre ans pour sa nourriture, ci. . .	1,460 f.	c.
Plus, pour aller dans l'atelier d'un fameux maître, 15 fr. par mois pendant quatre ans, ci.	720	
Plus, pour dédommager madame Barbe des trois années d'apprentissage qui lui sont encore dues, ci.	50	
Plus, 25 cent. par dimanche pour les plaisirs de l'enfant, ci. .	52	
Plus, pour mon voyage fait exprès par le coche, ci.	10	
Plus, pour séjour, ci.	12	
Plus, pour la feuille de papier marqué, ci.		30
	2,304 f.	30 c.

Report. . .	2,304 f. 30 c.
Plus, les intérêts pendant quatre ans. . .	460 06
	2,764 f. 36 c.

Laquelle somme je m'engage à payer à fur et mesure du besoin, supposant que le logement et entretien sera fourni par la mère Robert, ainsi qu'elle l'a fait.

Ledit José mettra sa croix au bas de cet engagement, que je signe avec joie de même,

Sébastien GABRI.

Il est facile d'imaginer les angoisses du pauvre José pendant la lecture de ces papiers; ce qui l'aurait comblé de joie la veille faisait alors son supplice. Gabri, ce tendre et généreux ami, allait, pour récompense de son sacrifice, apprendre que l'objet de ses soins en était indigne! Cependant José n'était

pas coupable, et ses plus cruelles épreuves allaient finir pour lui de la plus heureuse manière. Francisque, tourmenté comme on l'est presque toujours par le sentiment d'un tort, et inquiet pour son ami de la visite de M. Barbe, prit le parti de tout confier à son père, qui n'eut pas de peine à le convaincre de la gravité de sa faute et de l'inconvénient *qui pouvait* en arriver pour l'innocent José, qu'on accuserait peut-être d'avoir dérobé les couleurs chez son maître. Francisque, effrayé de cette idée, conjura M. Enguehard de le mener à l'instant chez M. Barbe, et là, sans faire attention aux spectateurs, il eut le courageux mérite d'avouer ses torts et de justifier ainsi complétement son ami.

Tandis que madame Barbe pinçait les lèvres en répétant : « C'est singu-» lier, c'est étrange ; » que le bon Barbe s'essuyait les yeux, les deux

enfans, se tenant étroitement embrassés, jouissaient du plus beau moment de leur jeune vie. José eut un instant après un triomphe flatteur pour son amour-propre, mais qui ne pouvait valoir la noble amitié de Francisque. Le jeune élève auteur du tableau effacé était avec son maître lorsque madame Barbe lui écrivit le récit peu clair de l'aventure qu'elle voulait faire tourner à la honte de José. Ce maître était précisément M. G., qui, reconnaissant dans le héros de l'histoire l'enfant qui l'avait intéressé au Musée, voulut accompagner son élève chez Barbe; il examina long-temps en silence l'essai qui coûtait si cher au pauvre garçon, puis se tournant vers son élève : « Dépê» che-toi, lui dit-il, ou ma foi il te » rattrapera! » Cet homme, distingué par son ame comme par son génie, était digne d'apprécier l'action généreuse du brave Gabri; il lut sa lettre

avec émotion, et, prenant un crayon, raya l'article des 15 fr. destinés pour l'atelier. « Je n'espère pas, dit-il en » riant à José, être le *maître fameux* » désigné par Gabri : mais du moins » qu'il me laisse t'apprendre tout ce » que je sais. »

On devine aisément que tout se termina sans obstacle au gré des désirs de José ; madame Barbe, intimidée par la présence de M. G. et de M. Enguehard, sentit qu'il fallait retenir sa langue. Elle accepta, il est vrai, sans façon les 50 fr. de dédommagement, mais ne murmura qu'au jour du présent que Barbe fit à José de sa première boîte à couleur. La mère Robert, consultée sur tous les importans arrangemens, fut d'abord un peu mécontente du choix de José ; mais elle ne pouvait rien refuser à son cher enfant. « Au fait, dit-elle, » après tout, c'est un état comme un » autre ; je suis seulement fâchée de

» ce que l'apprentissage est si long. »
Elle fut entièrement consolée lorsque José vint de nouveau vivre avec elle, et se fit souvent tirer les cartes par la bonne madame Legris, dans l'espoir d'apprendre que le jeune artiste deviendrait peintre du gouvernement.

Pour compléter le bonheur de José, M. Enguehard, quelque temps après ces événemens, pria M. G. de recevoir son fils comme élève. Les deux amis se retrouvèrent donc, suivant la même carrière avec une égale ardeur, et quoique avec des succès différens, sans que leur véritable amitié en reçût la moindre atteinte.

Ceux qui seront curieux de savoir si José justifia toutes les espérances que son enfance avait fait concevoir, pourront l'apprendre en lisant la seconde partie de son histoire.

UN PREMIER JOUR
DE COLLÉGE.

Un Premier jour de Collége.

C'était le lendemain du premier jour de l'an ; cette belle journée avait passé comme un éclair ; Henri allait entrer au collége. Il avait douze ans, et n'était jamais sorti de la maison paternelle ; son éducation avait été soignée de bonne heure, et il n'était bruit dans la famille que de sa facilité et de sa mémoire : c'était, au fait,

un excellent petit garçon, attentif dans ses études, jaloux de satisfaire des parens qui s'occupaient sans cesse de lui, et même assez complaisant pour son frère cadet, le petit Paul, qui, plus jeune et moins appliqué, le respectait comme un oracle. Ce n'était pas sans regret que Henri s'éloignait de son père, de sa mère, de sa grand'maman et de Paul; il avait demandé, en parlant, quel jour on viendrait le voir; mais, à mesure qu'il approchait du collége, l'idée des nombreux camarades qu'il allait trouver, des jeux auxquels il s'associerait, des prix qu'il remporterait, animait et charmait sa jeune tête. On arriva: son oncle, qui lui avait servi de guide, le présenta d'abord au régent, qui devait l'avoir dans sa classe et le prendre comme pensionnaire. C'était une heure de récréation; ils descendirent dans la cour, où tous les enfans étaient rassemblés; là, son oncle

le quitta après l'avoir embrassé, en lui disant : « Adieu, mon ami ; amuse-» toi bien. »

Henri n'eût-il pas été tout disposé à suivre ce conseil, ce qu'il voyait lui en eût donné l'envie ; plus de cinquante enfans à peu près de son âge formaient un cercle autour d'un monceau de joujoux de toute espèce qu'ils se montraient, qu'ils échangeaient, qu'ils se disputaient à grands cris : les tambours, les fusils, les sabres, les régimens de grenadiers, les chevaux, étaient entassés pêle-mêle comme sur un champ de bataille ; les balles et les ballons volaient par-dessus ; tous les écoliers avaient mis là les étrennes qu'ils avaient reçues la veille, et chacun d'eux jouissait de tout, comme si tout lui eût appartenu. Henri avait bien pensé le matin à apporter les siennes ; mais il s'était rappelé qu'il avait vu un de ses cousins revenir en pleurant de la pension,

parce qu'on lui avait cassé son bilboquet et pris son portefeuille à crayon, et, de peur d'un tel accident, il avait tout laissé à son frère, en lui recommandant de ne rien gâter. « Garde » bien mon optique et mes soldats, » lui avait-il dit ; je n'en ai pas besoin » pour m'amuser au collége, et je » veux les retrouver ici quand je » viendrai. » — Comment s'amuser maintenant ? Il ne connaît aucun de ses nouveaux camarades ; aucun d'eux ne fait attention à lui : il est à l'écart, regardant du coin de l'œil tant de richesses entassées, tout échauffé de la joie bruyante qu'elles excitent, et désolé de n'avoir rien à y ajouter pour prendre ensuite sa part du tout.

En mettant tristement la main dans sa poche pour en tirer son mouchoir, il y découvrit six belles billes d'agate qui y étaient restées par mégarde : c'était beaucoup dans ce moment, mais ce n'était pas assez pour qu'il

osât les mettre à côté de tout ce qu'il voyait, et s'en faire un moyen d'entrer aussitôt en relation avec ses camarades plus riches. Il se baissa donc sans mot dire, et se mit à jouer modestement tout seul; il ne s'amusait guère : par bonheur une des billes alla rouler au milieu d'un groupe de petits garçons. « A qui est cette bille? » s'écria l'un d'eux en la ramassant. « Elle est à moi, » dit timidement Henri, qui s'était avancé pour la reprendre. Ils le regardèrent tous; personne ne l'avait encore remarqué. « Tu n'as que celle-là? » lui demanda le même. « J'en ai cinq autres. » Et il s'empressa d'ouvrir la main pour les faire voir. « Edouard, Edouard, » s'écria le petit garçon en en appe» lant un autre, viens donc voir ces » billes d'agate; il en a six. Comment » t'appelles-tu? — Henri. — C'est » Henri qui les a. Viens donc, nous » jouerons aux billes avec lui. »

Edouard accourut. Henri, enchanté, leur donna deux billes à chacun, et ils jouèrent ensemble. Bientôt il fallut changer d'amusement; mais la connaissance était faite; Henri avait fourni son contingent : ses deux compagnons l'emmenèrent pour lui montrer aussi tout ce qu'ils possédaient. Au bout d'un quart d'heure il avait joué à la balle, au ballon, il avait crevé un tambour, et était devenu familier avec tous les enfans du collége. Quand la cloche sonna pour les rappeler au travail, il s'aperçut qu'il n'avait plus que cinq billes; la sixième était égarée. Henri n'eût osé s'en plaindre à personne; ce n'était pas son frère Paul qu'il pouvait accuser de négligence. Ceux à qui il demandait la bille lui disaient tout simplement qu'ils ne l'avaient pas, et se précipitaient pour ne pas arriver trop tard dans la salle d'études. Henri, accoutumé à répondre à sa mère, lors-

qu'elle l'appelait pour prendre une leçon, « — Maman, je cherche mon » livre ou mon mouchoir, » crut pouvoir continuer un moment son enquête ; n'ayant rien trouvé, il prit le chemin de la classe, et fut tout étonné en entrant de voir qu'on ne l'avait point attendu pour commencer : chacun était à son pupitre, le maître dictait, et déjà l'on avait écrit cinq lignes. « — Et moi, dit Henri, » comment vais-je faire? je n'ai pas » entendu le commencement.—Pour» quoi n'êtes-vous pas rentré avec » tous les autres? lui dit le maître.— » Je cherchais ma bille que j'avais » perdue. — Il fallait la laisser : nous » n'attendons personne.—Mais pour» tant, si je n'ai pas entendu, je ne » peux pas écrire. —Faites comme » vous voudrez. » Et il continua à dicter. Les écoliers riaient de l'embarras de Henri, qui, tout déconcerté, se mit à sa place et perdit en-

core cinq minutes à arranger son papier, sa plume, son encrier; de sorte que lorsqu'il commença à écrire on était déjà au quart de la dictée. Quand elle fut finie, chacun apporta son cahier pour en faire corriger les fautes d'orthographe : le maître examinait celui des dix plus habiles, et ceux-ci à leur tour corrigeaient les plus faibles. Henri ne se croyait pas de ce nombre, et véritablement il savait assez bien l'orthographe; mais on dictait rapidement, il avait eu grand' peine à suivre, n'avait pu faire aucune question, et avait laissé en blanc deux ou trois mots peu connus qu'il ne savait pas, et que le maître avait placés selon son usage dans la leçon pour embarrasser et exercer les élèves. Ces lacunes excitèrent de grandes risées. « — Il a sauté des » mots ! s'écria avec étonnement celui » qui le corrigeait. — Je ne savais » comment les écrire, reprit Henri.

» — Ha! ha! dit Edouard en riant, » tu n'écris que ceux que tu sais; tu » ne fais donc jamais de fautes? — Il » fallait réfléchir et chercher, lui dit » le maître; peut-être auriez-vous » trouvé ce que vous deviez mettre. » — Je n'en ai pas eu le temps. — » Les autres en ont-ils eu davantage? » Henri se tut : il ne voulait pas convenir que les autres pouvaient en savoir plus que lui.

Il fut un des derniers de la classe : on était en hiver, et la récompense de ceux qui avaient obtenu les premiers rangs était de se trouver plus près du poêle qui réchauffait la salle d'études, non qu'il fît froid à l'extrémité la plus éloignée, mais parce que les enfans se faisaient un divertissement et une distraction de chauffer un moment leurs mains sur le poêle dans l'intervalle d'une phrase à l'autre. Henri, accoutumé à se mettre dans la cheminée, trouva fort mau-

vais d'être ainsi relégué au bout de la salle ; et, lorsque l'explication latine commença, il s'était si bien persuadé qu'il grelottait, qu'il n'y prêta aucune attention. Son tour d'expliquer et d'analyser un paragraphe arriva ; il débuta d'une voix dolente et d'un air consterné ; un mot n'arrivait sur ses lèvres que cinq minutes *après* l'autre ; il s'interrompait pour souffler dans ses doigts ; il hésitait, cherchait, s'embarrassait. « — Qu'avez-vous donc ? » lui dit le maître. « — J'ai froid, » répondit Henri presque en pleurant. « — Et le froid vous fait » oublier votre latin ? A un autre. » Celui qui vous suit est encore plus » éloigné du poêle que vous ; nous » verrons s'il en est assez désolé pour » ne pas pouvoir expliquer. »

Le petit garçon dont il s'agissait sourit, expliqua couramment, analysa sans grelotter le sujet de la version, et obtint en récompense la per-

mission de se rapprocher du poêle, tandis que Henri, se sentant humilié et se croyant gelé, trouvait encore plus mauvaise la place où il était obligé de se tenir. Heureusement pour lui que la leçon ne fut pas longue : elle était séparée de la suivante par un quart d'heure de relâche; les enfans descendirent dans la cour; Henri était tenté de rester pour se chauffer, mais Edouard le prit par le bras en lui disant: « Viens donc courir. » Et Henri s'aperçut bientôt qu'on pouvait se réchauffer en plein air, en glissant sur la glace et se roulant dans la neige.

On remonta pour dessiner : Henri se préparait à un petit triomphe; il avait rapporté deux têtes comme échantillon de son talent, et ses camarades à qui il s'était empressé de les montrer en avaient été émerveillés : le maître de dessin les trouva fort bien aussi, lui donna un modèle d'une dif-

ficulté proportionnée à sa force, et la leçon commença. Les élèves étaient au nombre de trente-deux : le maître allait plusieurs fois de l'un à l'autre, leur indiquant les défauts à corriger, les conseils à suivre; mais ensuite il les laissait faire. Henri, accoutumé à ce qu'on lui fit faire, l'appelait à chaque instant pour lui demander si ce trait était bien, comment il devait s'y prendre pour celui-ci, et mille autres détails qu'un précepteur toujours assis à son côté ne se lassait pas autrefois de lui répéter. « Voyez vous » même, lui répondait de loin le » maître occupé ailleurs; faites vous- » même. » Et Henri ne savait ni voir ni se décider tout seul. Tous les écoliers avaient déjà terminé leur esquisse, et quelques-uns assez passablement, que Henri ne savait pas encore si ses traits étaient bien mis ensemble : il en doutait sans savoir ce qui y manquait réellement; la

bouche n'était pas dans la ligne au-dessous du nez ; l'oreille était placée trop haut : autrefois on lui eût indiqué tous ces défauts à mesure qu'ils paraissaient sous son crayon, et il les eût corrigés ; maintenant il n'avait plus de guide. « Comment voulez-vous » que je corrige ? disait-il, je ne sais » pas ce qu'il faut changer ; » et il pleura lorsque le maître lui donna un modèle moins difficile en lui disant : « Vous n'êtes pas encore assez » fort pour copier cette tête. »

L'heure du dîner étant venue, on alla se mettre à table. Henri n'aimait pas la soupe aux choux ; cependant il la mangea à petites bouchées et en mettant les choux de côté sur le bord de son assiette. Après la soupe vint le bœuf ; Henri ne voulut pas du bœuf : il s'attendait à une entrée, mais l'entrée ne parut pas ; et sans un plat d'épinards, Henri, qui demandait toujours, « Qu'avons-nous encore ? »

n'aurait pas dîné. Au dessert on apporta des pommes; elles firent le tour de la table, et chacun en prit une: Henri avait jeté de loin son dévolu sur une grosse pomme rouge; elle fut prise par le premier qui entama l'assiette. Henri fit un soupir et lorgna une seconde pomme belle encore; elle disparut de nouveau: à chaque pas que faisait l'assiette, il en choisissait des yeux une nouvelle et la voyait enlevée presque aussitôt. Comme l'ordre des rangs était le même à table que dans la classe, le pauvre Henri eut beau choisir; il était des derniers, et n'eut qu'une des dernières pommes. Si pareil malheur lui était arrivé dans la maison paternelle, il s'en serait lamenté long-temps; mais la grande récréation suivait le dîner: les écoliers quittaient précipitamment la table; Henri oublia tous ses mécomptes pour aller jouer aux *barres* et au *renard*. Avant de descendre dans la

cour, il avait eu soin d'aller prendre son chapeau : à peine était-il arrivé, qu'un de ses camarades s'avance par derrière, et le lui fait sauter d'un grand coup de poing, en lui disant : « Que veux-tu donc faire de ton cha-» peau ? » Et aussitôt le chapeau est balloté à coups de pied dans toute la cour. « — Mon chapeau ! rendez-moi » mon chapeau, criait Henri ; vous » allez me faire enrhumer, je veux » mon chapeau ; » et il s'égosillait à le redemander au lieu de courir après pour le rattraper. Personne ne l'écoutait. « Rendez-moi mon chapeau, » criait-il toujours ; si je m'enrhume, » je dirai à maman que c'est vous qui » me l'avez ôté. — Tu as peur de t'en-» rhumer, dit un des écoliers ; attends, » nous allons bien t'en empêcher ; » venez donc, venez donc, allons » chercher nos chapeaux. » Ils courent dans l'escalier, laissant au bas Henri étonné et pleurant : en deux

minutes ils reparaissent, portant tous leur chapeau à la main, et les voilà qui emboîtent les chapeaux les uns dans les autres, en formant une pile de trois à quatre pieds d'élévation et enfoncent cet échafaudage de chapeaux sur la tête de Henri, qui ne sait que pleurer pendant qu'ils rient aux éclats de sa ridicule figure. Enchantés de leur invention, *ils veulent* la perfectionner, quittent leur vestes, et forcent le pauvre Henri à les enfiler l'une après l'autre, en lui disant : « Prends donc garde de t'en- » rhumer ! » Il se serait en vain lamenté sous cet accoutrement, si un sous-maître n'était descendu sur ces entrefaites et ne l'eût délivré de leurs mains, en les exhortant à s'amuser de bon accord. Mais Henri, tout honteux et de mauvaise humeur, ne voulut pas suivre les autres dans la cour : il remonta tristement dans la salle d'études, et alla s'asseoir à côté du

poêle, ne sachant trop comment passer son temps.

Il le passait à s'ennuyer, lorsque le maître, en traversant la classe, l'aperçut seul dans son coin, et jugea bien à sa mine allongée, à ses yeux rouges, qu'il lui était arrivé quelque chose de fâcheux. « Qu'avez-vous donc, mon » petit ami? lui demanda-t-il; pour- » quoi ne jouez-vous pas avec vos ca- » marades? — Ils m'ont fait sauter » mon chapeau, » répondit Henri, près de pleurer encore, mais charmé de trouver à qui se plaindre; « et puis » ils m'ont enfoncé sur la tête tous » les leurs, ils m'ont mis tous leurs » habits : j'étais sur le point d'étouf- » fer, et j'aime mieux rester tout seul » que de jouer avec eux.

Le maître. » Pourquoi donc vous » ont-ils traité de la sorte?

Henri. » Je n'en sais rien; c'est » parce je ne voulais pas qu'on m'ô- » tât mon chapeau.

Le maître. » Pourquoi ne l'avez-» vous pas repris vous-même?

Henri. » Je ne pouvais pas, ils » étaient tous contre moi; j'ai eu beau » crier, ils ne me l'ont pas rendu.

Le maître. » Je gage que si, au lieu » de crier et de pleurer, vous aviez pris » sans humeur cette plaisanterie, si » vous aviez couru après votre cha-» peau pour le rattraper, au lieu de » le redemander en grognant, vous » l'auriez repris, et vous joueriez à » présent dans la cour, au lieu de » vous ennuyer ici tout seul. Prenez-y » garde, mon ami : vous êtes assez » grand et assez raisonnable pour » comprendre ce que je vais vous dire. » Votre papa et votre maman n'a-» vaient à s'occuper que de vous, et » ils s'en occupaient sans cesse; votre » frère cadet ne pouvait ni vous résis-» ter, ni vous faire faire ce qui vous » déplaisait : maintenant, vous êtes » avec de petits camarades qui sont

» tous vos égaux, dont quelques-uns
» même sont plus âgés et plus avancés
» que vous; si vous ne vous accoutu-
» mez pas à vous amuser de ce qui les
» amuse, à jouer à leur manière, à
» être facile, complaisant et de bonne
» humeur avec eux, ils vous laisse-
» ront de côté, se moqueront de vous,
» et vous aurez toujours à vous en
» plaindre. Faites comme eux toutes
» les fois qu'ils ne font que ce qui ne
» leur est pas défendu : n'exigez pas
» que chacun songe toujours à vous;
» ne prétendez pas à être traité diffé-
» remment des autres, à avoir tou-
» jours la meilleure place, la meil-
» leure pomme : si vous la demandez,
» on rira, et vous ne l'aurez point;
» si vous la méritez, on vous la verra
» sans murmure. Croyez-moi, redes-
» cendez dans la cour, et remettez-
» vous à jouer. »

Comme le maître achevait ces mots, Henri vit entrer le petit Edouard avec

qui il avait fait connaissance le matin. « Voilà la bille que tu avais per-
» due, dit celui-ci ; je l'ai retrouvée
» sous un banc : viens donc jouer avec
» nous, on ne te fera plus rien ; je te
» promets de prendre ton parti : aussi
» qu'as-tu besoin de ton chapeau? »

Henri, qui n'avait pu s'empêcher de sentir la vérité de ce que le maître venait de lui dire, charmé d'ailleurs de retrouver sa bille et de pouvoir redescendre hardiment sous l'escorte d'Edouard, jeta son chapeau sur son pupitre, et ne se fit pas prier deux fois pour aller reprendre sa place dans la partie de barres. Cette journée avait été cruelle pour lui ; mais il en profita. Le soir même il eut occasion de faire preuve d'un bon caractère. Ils étaient six à coucher dans la même chambre ; quand ils s'y rendirent, à peine l'inspecteur était-il sorti, que l'un d'eux souffla la chandelle en plaisantant, et plongea tous ses camarades, encore

habillés, dans une obscurité profonde. Henri n'était pas habitué à se coucher ainsi sans voir; il fut poussé, heurté par ses voisins : au lieu de se plaindre, il poussa, heurta et rit comme les autres. Le lendemain il écrivit à sa mère de lui envoyer tous ses joujoux. Peu à peu il s'accoutuma à écrire vite et correctement, à dessiner seul, à faire enfin par lui-même tout ce qu'il ne savait faire autrefois qu'avec l'aide et le conseil d'autrui : il sut bientôt ainsi et mieux travailler et s'amuser davantage. Aussi, lorsqu'il allait passer quelques jours dans sa famille, le trouvait-on moins difficile, moins exigeant, moins embarrassant : son frère Paul surtout, pour qui il n'était plus qu'un bon camarade et non un maître impérieux, se louait beaucoup de sa facilité et de sa complaisance.

TROIS LIVRES

DE

LA VIE DE NADIR.

DEUXIÈME LIVRE.

La Tribu.

Le lendemain Nadir revint trouver le sage, et il lui dit : « Mon père,
» l'homme n'est point, ainsi que la
» fleur, fixé sur une tige; il peut lui-
» même marcher vers sa destinée; doit-
» il donc comme la rose attendre que
» le voyageur vienne lui demander
» ses parfums ? Dis-moi, ô mon père!
» quelle destination Dieu a imposée à

» l'homme, quel bonheur il lui a or-
» donné de vouloir.

» — Mon fils, dit le sage, la vertu,
» ainsi que le bonheur de la plante,
» c'est la patience. Qu'elle attende
» tranquille, là où Dieu l'a placée,
» comment il voudra disposer d'elle;
» et si elle meurt sans avoir été em-
» ployée, si ses bienfaisantes proprié-
» tés retournent avec elle s'ensevelir
» dans la terre, qu'elle ne s'afflige
» point, car Dieu l'a vue, et le Très-
» Haut se réjouit dans ses propres
» œuvres.

» L'animal est destiné à se mouvoir,
» mais dans l'intérêt et sous la direc-
» tion de l'homme; l'obéissance lui ap-
» partient, c'est le mérite qui lui sera
» compté, le bien dont il peut se ser-
» vir. Le cheval dont l'ardeur soumise
» obéit avec joie au signal de son maî-
» tre ne sent ni le fouet ni l'éperon.

» L'homme, mon fils, a reçu le don
» d'agir selon qu'il le veut. Il ne lui

» sera pas permis de laisser mourir
» son action ni sa volonté; mais il
» cherchera de toutes ses forces la
» portion de travail que Dieu lui a as-
» signée dans l'œuvre du monde, s'y
» soumettra docilement à la direction
» du Très-Haut qui daigne l'employer,
» et en acceptera avec résignation le
» succès tel qu'il lui plaira de l'or-
» donner.

» — Oh! mon père, demanda Na-
» dir, comment dans cette activité
» des hommes, parmi cette immense
» variété de travaux que m'offre le
» monde ouvert devant moi, comment
» pourrai-je démêler sans cesse à
» quelle partie de l'œuvre Dieu veut
» que je mette la main?

» — Regarde toujours quel est le
» côté où tu peux faire le plus de bien
» sans produire aucun mal.

» Ne demande aux créatures de Dieu
» que le secours qu'elles pourront te
» fournir sans aller contre la destina-

» tion que leur a donnée leur père et
» le tien.

» Recueille le fruit de la vigne sans
» briser ensuite le cep pour te servir
» d'appui; car le cep de la vigne,
» laissé à sa véritable destination, of-
» frira encore, pendant beaucoup
» d'années, au pélerin une grappe
» pour se désaltérer. Quand tu n'au-
» ras plus besoin de la hache, n'en
» prends pas le manche pour entre-
» tenir la flamme de ton foyer; car,
» lorsqu'il ne te sera plus utile, le
» manche de la hache n'est pas moins
» destiné à remplir encore un long
» usage.

» Va, mon fils, sois actif comme le
» feu qui ne se repose point; docile
» comme le coursier à l'impulsion de
» la main qui le guide; résigné comme
» la plante solitaire. »

Tels furent les conseils du sage, et Nadir partit pour commencer sa vie.

Nadir était beau comme la lune

lorsque, du haut du ciel, silencieuse, elle contemple la terre; agile et fier comme le cerf à la tête d'un troupeau de faons et de jeunes biches; compatissant comme la mère aux pleurs de son enfant. Ses paroles retentissaient au fond des cœurs, semblables à la cymbale dont chaque son répond à un des pas du guerrier palpitant d'impatience d'arriver à l'ennemi; et lorsque sa voix faisait entendre des chants, ou que sa main s'essayait sur les instrumens, on se croyait transporté sur le bord des fontaines, où l'ame se fond de plaisir aux sons harmonieux des eaux, de la terre et des airs.

Il eut un jour à choisir entre deux chemins : « Le premier, lui dit-on,
» vous conduira chez un peuple heu-
» reux, plein des joies de la vie et ha-
» bile à les goûter : votre beauté, vos
» talens, vous y assureront les plaisirs,
» la gloire et une haute fortune. En
» suivant l'autre route, vous trouve-

» rez une tribu d'hommes farouches,
» aussi sauvages que leurs bois, aussi
» durs que les rochers qu'ils gravis-
» sent. » Le jeune sang de Nadir s'élançait du côté où l'attendaient les difficultés et les travaux. Il consulta les paroles du sage et les trouva douces à son cœur. « Là, dit-il, il y a un bien
» que je puis faire, quel besoin ont
» de moi ces heureux? » et il marcha vers la pauvre tribu.

Depuis trois jours, un lion terrible y portait la désolation et la terreur : toute la nuit ses rugissemens se faisaient entendre autour des habitations; le jour, avant d'avoir rugi, il s'élançait sur sa proie. La jeune fille allant cueillir des racines sauvages le croyait voir sortir de derrière chaque buisson; la mère n'osait laisser son enfant dans sa hutte, et le brave, qui marchait l'épieu à la main, regardait craintif autour de lui, et redoutait d'aller chercher le gibier qu'il

avait blessé dans l'antre ou dans le fossé, où il s'imaginait rencontrer le terrible animal prêt à le lui disputer. Nadir arriva; la trempe de son cimeterre, la vigueur de son bras, le courage de son ame, le firent triompher du lion. Le peuple l'adora comme un dieu; les forts de la tribu vinrent le trouver et lui dirent : « Tu es plus » fort que nous, commande-nous, et » avec nous tu sera le maître de ce » peuple. »

Nadir pensa : « Je puis imposer à » ces hommes de sages lois; mais s'ils » y obéissent malgré eux, ils iront » contre la destination que Dieu a » donnée à l'homme sur la terre, qui » est d'agir par sa volonté. » Avant donc de leur parler sa langue, Nadir écouta la leur, et leur langue devint dans la bouche de Nadir une musique qui enchanta leurs oreilles. Il ne les obligea point de changer leur épieu

contre la charrue, et les sueurs du chasseur vagabond contre celles de l'assidu laboureur ; mais il se mit à la tête de leurs chasses, et dans les festins achetés au prix de leurs fatigues et de leurs dangers, il leur vanta la faveur des fruits adoucis par la culture, les délicieux gâteaux pétris de la farine de l'épi, les présens de la chèvre qui donne à l'homme son lait lorsqu'il a cessé de lui demander son sang. Vêtu comme eux de la peau des bêtes sauvages dont il avait fait son butin, il apprit aux jeunes hommes à les placer sur leurs épaules d'une manière plus élégante, et les femmes s'empressèrent de travailler les peaux pour leur donner la forme qui plaisait aux jeunes hommes. Le travail amena parmi ce peuple l'abondance, la sociabilité calme et la douce gaieté, et il chantait : « Nadir est un » présent plus précieux que le fils ne

» l'est à sa mère ; car pour nous ren-
» dre heureux il ne nous a point coûté
» de douleurs. »

Cependant quelques-uns s'élevèrent contre le pouvoir que le peuple avait donné à Nadir ; entre eux paraissait le premier un jeune homme, appelé Sibal ; on le saisit. Les forts qui reconnaissaient la supériorité de Nadir et les vieillards à qui il avait enseigné la science de conseil lui dirent : « Faites mourir Sibal, pour
» que son exemple instruise les au-
» tres. »

Mais Nadir répondit : « N'a-t-il pas
» reçu de Dieu une destination plus
» conforme à sa nature que de mou-
» rir au profit des autres ; comme le
» grain qu'ils broient afin d'en faire
» leur nourriture ? » Il fit venir Sibal et lui dit : « Pourquoi as-tu
» voulu rejeter mes lois ? ton cœur
» n'était-il pas assez fort pour les
» porter ? . . . . .

» — Tes lois, comme le miel que » fait l'abeille, dit Sibal, peuvent » être douces à celui qui les a façon» nées; mais je ne sais pas me nour» rir du miel d'une autre ruche.

» — Que celui qui sait aussi com» poser le miel, dit Nadir, secoure » ceux qui s'occupent à remplir la » ruche. Aide-moi à donner des lois » à ce peuple, et gouverne-le avec » moi si tu le sais; si tu sais mieux, » gouverne-le à ma place. »

Sibal se prosterna; les paroles de Nadir étaient tombées sur son cœur, semblables à la pluie qui révèle à la terre les germes endormis dans son sein. Il dit : « Oh! Nadir, je vaux » mieux que la mort qu'on voulait me » donner; » et de même que le père engendre les fils qui font sa puissance, Nadir apprit à Sibal la sagesse, et la sagesse de Sibal accrût la force de Nadir.

Et la vie de Sibal fut devant les

yeux du peuple un exemple qu'aurait emporté sa mort; car la voix de chaque jour élève un hymne à la gloire du soleil, mais la terre oublie en peu d'heures la nue qui s'est dissipée en orage.

Les grandes choses qu'avaient faites Nadir furent racontées à la cour du sophi de qui dépendait la tribu instruite par Nadir; et la cour voulut l'avoir, comme elle veut tout ce qu'il y a de précieux. Il vint à la cour du sophi; il y vit Zuléiman qui s'était élevé par les armes; il avait surpassé tous les guerriers en valeur, tous les chefs en fermeté de discipline; le sophi venait de lui donner à gouverner une province qu'il avait conquise. « Conduis-la dans la paix, lui avait-il » dit, puisque tu l'as gagnée par la » guerre. » Mais Zuléiman ne savait que soumettre les hommes, ce qui se peut tant que dure la guerre. Le chasseur trace où il lui plaît l'enceinte

dans laquelle il veut enfermer et poursuivre les bêtes des forêts; mais le pasteur conduit ses troupeaux aux pâturages qu'ils préfèrent.

Zuléiman ne foulait point les peuples par son avarice, ne les assujettissait point à de lâches favoris, ne les forçait point à respecter une honteuse oisiveté; au contraire, il voulait qu'ils ornassent leurs villes de pieux édifices, les obligeait à construire sur la route du voyageur des fontaines ombragées de palmiers, à envoyer leurs enfans à des écoles où ils pussent s'instruire. Mais parce que, dans les moyens d'obtenir d'eux ces choses, il ne consultait pas leur caractère, mais le sien, ils n'adaptaient point leur volonté à ses lois; et contraints de s'y plier, comme la branche que l'enfant, pour s'en faire un arc, assujettit à une courbure qui lui déplaît, offense la main qui l'opprime, ou se dégage par l'autre

bout en glissant sur la terre, de même ils obéissaient avec haine ou échappaient par la ruse.

« Ces hommes sont pervers, disait » Zuléiman; je sème parmi eux le » bon grain de la vertu, et ils ne me » rendent que l'ivraie du vice.

» — Brave Zuléiman, lui répon- » dait Nadir, les hommes deviennent » pervers en haine de la règle oppo- » sée à leurs penchans; ne crois donc » pas pouvoir les conduire au bien » par des règles contraires aux pen- » chans que Dieu leur a donnés pour » y arriver. La volonté de l'homme » impérieux est comme la foudre » lancée contre un rocher; le rocher » la détourne et elle va frapper un » temple. »

Zuléiman voulut un jour contraindre un esclave à continuer d'attaquer sans relâche de sa cognée un chêne noueux dont le tronc avait déjà lassé son bras; en vain il demanda du

temps, Zuléiman le lui refusa : l'esclave alors, usant d'un reste de force leva sa cognée, mais pour la faire retomber sur Zuléiman. Nadir accourut et le trouva expirant. « Si j'ai » voulu hâter la vie, dit Zuléiman, » c'était pour que son court espace » me fournît le temps d'arriver à de » grandes choses.

» — Oh! Zuléiman, répliqua Nadir, rien ne peut être grand que » ce qui se conduit sur les destins » tracés par le doigt de celui qui seul » est grand. »

Mais il le pleura; car Zuléiman avait été fort dans l'action, il ne lui avait manqué que de s'appuyer sur l'obéissance.

Nadir entra aussi dans les palais de Massour; il l'y trouva semblable au fruit nourri de la prodigalité d'une terre trop fertile, de l'abondance de la source et dans les humides fraîcheurs de l'ombrage. Les vents qui

purifient l'air, les généreuses ardeurs du soleil, n'ont jamais pénétré jusqu'à lui. Il succombe, accablant de son poids la branche qui le porte, gonflé de sucs inutiles, insipide, décoloré. Telle paraissait Massour. La vie était pour lui languissante, car il ne savait point la ranimer. En vain il demandait de la nouveauté aux plaisirs, la coupe des délices était remplie ; elle n'y coulait plus que pour faire déborder le vase sans y rien ajouter.

L'infortune alors vint menacer Massour, et il la vit comme un fantôme qui glace de terreur, bien qu'on sache que ce n'est qu'un fantôme. Ses richesses ne lui donnaient plus de joie, et, pour conserver ses richesses, il abandonna, les yeux pleins de larmes, à la haine d'un ennemi puissant l'ami qui avait imploré son secours.

Alors Nadir sortit des palais de

Massour en disant : « Dieu a donné
» l'activité à l'homme comme le cou-
» rant aux eaux pour les empêcher
» de se corrompre. »

LA VOITURE VERSÉE.

T. I. LA VOITURE VERSÉE



VOYONS CE QUE C'EST.

en poste, la veille au matin, pour se



La Voiture versée.

Il faisait nuit noire, on était au mois de décembre, et cinq heures sonnaient à l'horloge de la paroisse, lorsqu'une servante d'auberge vint avertir madame de Vésac et sa fille Cécile que les chevaux étaient mis, et qu'elles pouvaient continuer leur route. Elles étaient parties de Paris en poste, la veille au matin, pour se

rendre à cent cinquante lieues, dans la terre de madame de Vésac, où elle était appelée pour une affaire très-pressée. Elles avaient voyagé jusqu'à dix heures du soir, et devaient repartir après avoir pris quelques heures de repos. Madame de Vésac appela sa fille; Cécile tout endormie ouvrit à moitié les yeux, poussa un grand soupir, et laissa retomber sa tête sur son chevet. Sa mère fut obligée de l'appeler une seconde et même une troisième fois. Cécile s'éveilla enfin en disant : « Ah, mon Dieu! que » cela est désagréable de se lever à » cinq heures du matin dans ce temps-» ci! » Elle aurait dit, si elle l'eût osé : « Mon Dieu! que cela est mal-» heureux! » car une contrariété, une légère souffrance, donnaient à Cécile le sentiment du malheur; il lui semblait, à la moindre chose qu'elle éprouvait, que personne n'en avait jamais éprouvé autant, et elle

croyait de bonne foi que le froid, la faim, la soif, l'envie de dormir, étaient pour elle tout autre chose que pour le reste des hommes. Si l'on se moquait de la vivacité des chagrins que lui causaient les petits maux de la vie, elle disait : « Vous ne sentez » pas ce que je sens; » et elle le pensait réellement.

Cependant comme Cécile avait de la générosité dans le caractère, une ame élevée, une imagination vive et assez d'amour-propre, elle se passionnait pour les actions belles et courageuses, éprouvait le désir de les imiter, et disait quelquefois qu'elle donnerait tout au monde pour avoir l'occasion de devenir une héroïne : « A » condition, lui disait alors sa mère » en riant, que tes actes d'héroïsme » ne t'exposeraient jamais à rencon» trer une épine qui t'égratignât, ou » à faire cent pas avec des souliers » qui te gêneraient. » Et Cécile un

peu impatientée soutenait que ces choses-là n'avaient pas le moindre rapport avec l'héroïsme.

Madame de Vésac n'avait pu emmener sa femme de chambre, qui se trouvait malade au moment de son départ; cela rendait les arrivées aux auberges et surtout les départs plus désagréables, parce qu'il fallait soi-même défaire et refaire ses paquets, et s'occuper de mille détails ennuyeux. Madame de Vésac les épargnait le plus qu'elle pouvait à sa fille; elle l'avait laissée dormir jusqu'au dernier moment, et quand Cécile s'éveilla, presque tout était prêt pour le départ: mais encore fallait-il plier et ranger ses affaires de nuit, prendre soin de ne rien oublier; et le froid et la nuit avaient tellement glacé le courage de Cécile, qu'il n'y avait que la honte qui l'empêchât de pleurer à chacun des mouvemens qu'il fallait se donner, ou à chaque pas qu'il fallait faire

dans la chambre. Cécile avait pourtant treize ans ; mais il n'y a pas d'âge où l'on cesse d'être enfant, quand on veut donner de l'importance à toutes les petites fantaisies qu'on peut avoir, et à toutes les petites peines qu'on peut éprouver. Cécile eut beaucoup plus de peine, et mit beaucoup plus de temps à ce qu'elle avait à faire, qu'elle n'en aurait mis si elle s'y fût prise plus courageusement. « Allons » donc, » lui disait sa mère à chaque instant ; et Cécile se hâtait lentement, comme une personne qui n'a pas de cœur à ce qu'elle fait : il n'aurait fallu pour s'en donner, qu'un petit effort, un petit acte de raison ; il n'aurait fallu que se dire : « Les cho-» ses dont je suis obligée de m'occu-» per en cet instant sont si loin d'être » au-dessus de mes forces, comme » j'ai envie de me le persuader, qu'en » y mettant la plus petite volonté, je » les ferais sans la moindre peine. »

Mais Cécile se refusait à vouloir ce qui lui aurait été si avantageux ; et pour s'épargner un seul effort de raison, capable de vaincre sa répugnance et sa paresse, elle s'y laissait retomber à tout moment, et se soumettait aux efforts continuels qu'exigeaient chaque action et chaque mouvement.

Enfin tout fut prêt. Madame de Vésac et sa fille montèrent en voiture, et partirent, sans que pour cela les chagrins de Cécile diminuassent. La nuit était si noire, si froide, et Cécile avait si peu de courage pour surmonter l'impression de tristesse qu'elle en recevait ! Elle grelottait dans sa robe ouatée et sous ses deux ou trois schalls ; ses chaussons fourrés ne l'empêchaient pas de se plaindre d'un *froid mortel* aux pieds, et elle ne pouvait assez cacher dans sa robe ses mains couvertes de gants de poil de lapin. Enfin, malgré ses dou-

leurs, elle s'endormit, et dormit profondément jusqu'à ce qu'il fît grand jour. Quand elle s'éveilla, le soleil avait déjà dissipé le brouillard du matin ; il brillait dans la campagne couverte de neige, et se faisait sentir à travers les glaces de la voiture : tout annonçait une belle journée d'hiver : le cœur de Cécile commençait à se ranimer. On s'arrêta pour déjeuner, et l'on déjeuna dans une chambre bien chaude, ce qui acheva de lui rendre son courage et sa gaieté ; alors sa mère se mit à la plaisanter sur ses désespoirs de la nuit. « Je vois, lui disait-
» elle, que, pour les actes d'héroïsme
» auxquels tu te destines, tu auras
» soin de prendre les mois de juillet
» et d'août, car le froid est tout-à-
» fait contraire à ta vertu.

» — Mais, maman, disait Cécile,
» comment voulez-vous qu'on remue
» quand on a les doigts engourdis de
» froid ?

» — Comme, tout en te plaignant,
» tu es cependant parvenue à remuer,
» je suppose que cela était
» possible; mais je sens bien qu'un
» tel effort a quelque chose qui passe
» le plus grand courage; aussi, sans
» l'épouvantable fatalité qui t'a soumise
» à une pareille épreuve, me
» serais-je bien gardée de te demander
» rien de semblable.

» — Il est cependant certain, maman,
» que l'on pourrait choisir,
» pour voyager, un autre moment
» que le mois de décembre.

» — On ne le peut, ma fille, quand
» c'est au mois de décembre qu'on a
» des affaires. Tu apprendras un jour
» qu'il y a des choses plus impossibles
» que de supporter le froid, et
» même de remuer les doigts quand
» on a l'onglée. Tu sais bien que César
» disait : *Il est nécessaire que je
» parte, et il n'est pas nécessaire que
» je vive.*

» — On peut bien exposer sa vie
» dans des occasions importantes, où
» cependant, malgré toute leur im-
» portance, on ne ferait pas des cho-
» ses impossibles.

» — Comme d'attacher une épin-
» gle ou de nouer un cordon quand
» on a froid.

» — Ce n'est pas de cela que je par-
» le, reprit Cécile un peu impatien-
» tée ; et d'ailleurs vous conviendrez,
» maman, que nos affaires ne sont
» pas si importantes que l'étaient
» celles de César.

» — Qu'en sais-tu ? L'importance
» des choses est relative : il ne s'agit
» pas pour moi de bouleverser le
» monde, ce qui ne me ferait nul
» plaisir ; mais il s'agit de terminer
» un arrangement auquel ton père
» attache un grand prix, de répondre
» à la confiance qu'il m'a témoignée,
» lorsqu'en partant pour l'armée il
» s'est reposé sur moi de toutes ses

» affaires ; enfin, il s'agit pour moi
» de le voir content de moi, ce qui
» est nécessaire au bonheur de ma
» vie : pour toi, il s'agit de montrer
» que tu sais supporter courageuse-
» ment les contrariétés nécessaires.
» Tout cela a bien son importance ;
» et puis, ajouta en souriant madame
» de Vésac, je ne crois pas que nous
» courions les risques d'en *mourir*.

» — Oh ! non, dit Cécile en riant
» aussi ; mais je vous assure que Cé-
» sar lui-même aurait trouvé qu'il
» faisait bien froid cette nuit.

» — J'en suis persuadée ; mais Cé-
» sar était un si grand homme ! Sais-
» tu bien que si nous cherchions avec
» soin, je suis sûre que parmi ses
» grandes actions nous en trouverions
» plusieurs qui ont dû lui donner
» l'onglée aux pieds et aux mains.

» — En ce cas, dit Cécile un peu
» sèchement, il aura été très-heureux
» de se trouver alors des choses à

» faire pour s'empêcher d'y penser, » car cela est fort désagréable.

» — Bon! reprit négligemment » madame de Vésac, il y a des gens » qui savent penser à tout; je suis » persuadée que toi, par exemple, à » la place de Clélie*, lorsqu'elle tra- » versa le Tibre sur son cheval pour » se sauver du camp de Porsenna, tu » aurais trouvé qu'il était infiniment » désagréable d'avoir les pieds mouil- » lés.

» — Eh bien! maman, dit vivement » Cécile, vous devez être enchantée » de cela, puisque vous me répétez » sans cesse qu'au lieu de vouloir être » une héroïne, c'est bien assez de » s'occuper de faire seulement son » devoir.

» — Certainement; mais moi qui » ne me pique pas d'héroïsme, je » trouve que le devoir suffit quelque- » fois pour employer nos forces, et » qu'il est difficile de faire toujours

» ce qu'on doit quand on ne sait pas
» vaincre le froid, la fatigue, et même
» le malheur de se lever à cinq heures
» du matin au mois de décembre.

» — Il est pourtant certain, ma-
» man, qu'il y a des choses impossi-
» bles, comme de marcher quand on
» est fatigué.

» — Et de remuer les doigts quand
» on a froid, n'est-ce pas? Sans doute
» il y a des choses impossibles pour
» tout le monde; mais la différence
» que je trouve entre César et toi,
» c'est que l'impossibilité arrivait
» pour lui beaucoup plus tard, et
» qu'à ce degré de fatigue où tu di-
» rais, *Je ne peux plus marcher*, il
» aurait dit, *Il est nécessaire que je*
» *marche*, et aurait trouvé la force
» de continuer son chemin. Tu n'i-
» magines pas tout ce qu'on a de
» forces quand on veut les employer.

» — Je vous assure, maman, re-
» prit Cécile avec un peu d'humeur,

» que, quand je dis que je ne peux
» pas faire une chose, c'est que je ne
» le peux pas.

» — J'en suis bien persuadée;
» mais je voudrais pouvoir connaître
» d'où vient l'impossibilité; fais-moi
» le plaisir d'y penser un peu la pre-
» mière fois. Il est nécessaire que je
» sache si tu es réellement plus faible
» qu'une autre. »

Cécile ne répondit rien; elle était bien persuadée que personne ne comprenait ses souffrances, et ne s'était jamais demandé si elle n'était pas faite comme les autres, et par conséquent en état de supporter ce qu'ils supportaient. La journée se passa assez bien; quand la nuit vint, elle s'endormit.

Elle dormait paisiblement, lorsqu'un mouvement violent la réveilla. « Ah, mon Dieu! qu'est-ce que c'est? » s'écria-t-elle. « Nous versons, » dit madame de Vésac. En effet, la voiture, qui avait passé sur une grosse

pierre, frappa en ce moment rudement contre terre; elle était complétement renversée sur le côté. Cécile poussa un grand cri, et tomba sur sa mère. « N'aie pas peur, » lui disait madame de Vésac, qui, malgré l'incommodité de sa position, ne s'occupait que de sa fille. La voiture s'était arrêtée; le postillon descendit de cheval pour venir à leur secours. Pendant ce temps, Cécile continuait à crier. — « Où as-tu mal? » lui demanda sa mère, tremblante de la crainte qu'elle ne fût grièvement blessée. « Partout, » répondait Cécile sans savoir ce qu'elle disait; car la peur, lui avait fait perdre la tête. Quand le postillon ouvrit celle des deux portières qui, par la chute de la voiture, se trouvait en haut, incapable de s'aider, elle ne savait comment s'y prendre pour sortir. « Levez-vous, » lui disait le postillon, qui cherchait à la tirer de la voiture.

« Lève-toi, » lui répétait sa mère, et Cécile répondait : « Je ne le peux pas, » sans savoir si elle le pouvait ou non ; car elle n'essayait même pas. Enfin le postillon, qui était adroit et robuste, étant parvenu à la soulever, la tira hors de la voiture, et délivra ainsi sa mère, qui était prête à se trouver mal sous le poids dont elle l'accablait. Alors madame de Vésac, sortant à son tour avec l'aide du postillon, courut à sa fille, qu'elle fut enchantée de voir debout, bien qu'encore immobile et ne sachant pas s'il lui restait un membre dont elle pût faire usage. Enfin, un peu remise par la voix de sa mère, elle commença à répondre aux questions réitérées que lui faisait celle-ci pour savoir où elle avait mal. Cécile avait les deux genoux meurtris, le coude écorché, une bosse à la tête, un carton lui avait pressé le côté, et son pied, qui s'était trouvé engagé sous le strapon-

tin, était un peu enflé. « Je suis si » meurtrie partout, que je ne peux » pas me remuer, » disait-elle en se remuant en tout sens pour se tâter. Elle demanda à sa mère si elle s'était fait mal. « Je crois, dit madame de » Vésac, que je me suis foulé le poi- » gnet, car j'en souffre beaucoup, et » je ne puis me servir de ma main.

» — C'est comme mon pied, » dit Cécile; et en disant cela elle marchait. Madame de Vésac se contenta de sourire sans répondre; elle enveloppa son bras dans son schall, dont elle attacha le bout autour d'elle pour soutenir son poignet, qui lui faisait beaucoup de mal, et ensuite elle s'occupa de ce qu'il y avait à faire. Revenues du premier étourdissement de leur chute, et tout en se félicitant d'en être quittes à si bon marché, elles se trouvaient dans une situation extrêmement fâcheuse. Comtois, le seul domestique qui les eût accompagnées, était allé

devant en courrier pour faire préparer les chevaux. Le postillon, qui ne pouvait à lui seul relever la voiture, était obligé d'aller chercher du secours à la poste, dont on était encore fort loin. Il fallait que madame de Vésac et Cécile, qui ne pouvaient le suivre, parce qu'il était à cheval, et qui ne connaissaient pas le chemin par où elles auraient pu se rendre seules à la poste, restassent sur la route à l'attendre. La nuit était profondément obscure; le froid, sans être très-violent, était pénétrant et désagréable. Il tombait du givre qui, en arrivant à terre, se glaçait et se changeait en verglas; la voiture tout-à-fait renversée ne pouvait servir d'abri aux voyageuses; et aux autres inconvéniens de leur position se joignait celui de se trouver seules, à dix heures du soir, sur une grande route. Madame de Vésac, quelque courageuse qu'elle fût, n'était pas sans inquié-

tude, mais elle savait qu'il était inutile de s'y livrer; et lorsque Cécile, un peu effrayée, lui demanda si elles allaient rester seules : « Tu vois bien qu'il le faut, » lui dit-elle d'un ton tranquille, qui fit comprendre à Cécile que, tout en sachant que ce parti pourrait avoir quelque inconvénient, elle s'y soumettait avec calme, parce qu'elle voyait qu'il était nécessaire. Cécile elle-même sentit si bien cette nécessité, qu'elle ne répliqua rien; mais quand, après avoir dételé les chevaux et en avoir attaché deux à un arbre, le postillon monta sur le troisième pour aller chercher du secours, quand elle le vit partir, quand elle l'entendit s'éloigner, lorsque le bruit du galop de son cheval, toujours diminuant, cessa de frapper son oreille, alors son cœur se serra de frayeur; une sueur froide parcourut tous ses membres, et elle se pressa auprès de sa mère. Madame de Vésac vit

son effroi; mais elle ne lui en dit rien, parce qu'elle savait que rien n'augmente la frayeur comme d'en parler; elle essaya seulement de lui raffermir un peu le cœur en lui montrant du courage et de la tranquillité.

Le vent devenait plus fort, le givre augmentait, et il commençait à s'y mêler une neige abondante. Madame de Vésac et sa fille passèrent du côté où la voiture pouvait les garantir un peu du vent et de la neige qu'il leur soufflait dans le visage; mais cet abri ne leur suffit pas long-temps. Les tourbillons devenaient d'une telle violence, que deux fois le chapeau de Cécile pensa être enlevé, malgré les rubans qui le retenaient. Elles pouvaient à peine assujétir leurs schalls, la neige les assaillait de tous côtés, fondait sur elles et pénétrait leurs vêtemens; elles étaient glacées d'un froid humide, que l'impossibilité où elles étaient de faire un mouvement ne leur laissait pas les

moyens d'écarter. Cécile ne songeait point à se plaindre, personne n'eût pu la secourir ; d'ailleurs, elle ne pouvait douter que sa mère ne souffrît autant qu'elle, et on ne se plaint guère que pour exciter la pitié des autres, quand on pense qu'ils sont mieux que nous, et peuvent par conséquent s'occuper de nous plutôt que d'eux-mêmes. Cécile éprouvait alors combien il est faux que les plaintes soulagent : peut-être souffrait-elle moins de sa situation que si elle se fût laissé aller à en gémir ; mais elle ne faisait pas ces réflexions, et c'était naturellement que la nécessité la rendait plus courageuse.

Cependant madame de Vésac, qui craignait que l'humidité et le froid qui les pénétraient ne finissent par faire mal à sa fille, lui proposa de tâcher de chercher un abri dans un bois qui bordait les deux côtés du chemin, et dont les arbres, quoique dépouillés de leurs feuilles, étaient du moins assez serrés

pour rompre la violence du vent et des tourbillons de neige ; mais ce bois était l'objet principal de la terreur de Cécile. Effrayée de la proposition, elle ne put répondre que ces mots : « Oh ! » maman, entrer dans le bois !

» — Comme tu voudras, ma fille, » dit madame de Vésac ; mais, ajouta-» t-elle en riant, qui veux-tu qui » vienne nous chercher par le temps » qu'il fait ? Il n'y a certainement que » nous en campagne. »

Cécile ne répondit point ; ses pensées l'effrayaient tellement, qu'elle n'osait les exprimer ; et, si elle eût prononcé le mot de *voleurs*, il lui eût semblé qu'elle les appelait. Mais dans ce moment il vint un tourbillon si terrible, que la voiture en parut ébranlée ; le vent s'engouffra dans un des stores qui se trouvait baissé, les cordons se brisèrent, et le store qui n'était plus soutenu, soulevé par le vent, alla frapper la tête de Cécile. Saisie d'ef-

froi, elle s'élanca hors de sa place : le tourbillon continuait; elle ne pouvait y résister, et n'osait se rapprocher de la voiture. Tout étourdie par le vent, elle ne savait plus où elle était, ni ce qu'elle faisait; sa mère, la prenant sous le bras, la fit entrer dans le bois, où elle reprit un peu ses sens : le vent y était beaucoup moins fort; et comme il arrive toujours quand on voit les choses de près, Cécile une fois entrée dans ce bois en eut beaucoup moins de peur qu'elle n'en avait eu à le considérer seulement du chemin. Un taillis, où se trouvaient quelques arbres verts qui conservaient leurs feuilles, malgré le mois de décembre, avait garanti de la neige quelques pieds de terrain, où les voyageuses se trouvèrent à sec; un double tronc d'arbre leur fournit de quoi s'appuyer, et elles se trouvaient du moins dans une situation où elles pouvaient attendre supportablement le secours

qui ne devait pas tarder à venir, quand tout d'un coup Cécile, qui avait les yeux tournés vers le taillis, voyant probablement le vent agiter quelques branches, s'imagina apercevoir une figure qui remuait et s'avançait vers elle; la frayeur l'égare tout-à-fait, elle saisit le bras de sa mère, et, sans rien dire, l'entraîne en marchant aussi vite qu'elle peut à travers les broussailles, et s'enfonce dans le bois pour éviter les terribles objets dont elle se croit poursuivie. Sa mère étonnée, après l'avoir suivie quelques pas, tâche de l'arrêter. « Où vas-tu, lui dit-elle, » qu'as-tu? » Mais Cécile, que la voix de sa mère achève d'effrayer, parce qu'elle a peur qu'on ne l'entende, continue à l'entraîner avec une force extraordinaire; et sa mère, qui ne veut pas la quitter, est obligée de la suivre; enfin, à force de lui parler, elle la fait revenir à elle. Cécile s'arrête un moment, et lui dit d'une voix

basse et tremblante : « L'avez-vous » vu? — Qui? demande madame Vé- » sac. — Dans les arbres... un hom- » me... — Je n'ai vu personne, tu » t'es trompée, je t'assure. — Oh! » mon Dieu! j'entends encore... » Et elle veut recommencer à marcher. Madame de Vésac la retient. « Ma » Cécile, lui dit-elle, affligée de l'é- » tat où elle la voit, mon enfant, un » peu de raison, un peu de courage; » il n'y a personne, je t'assure, il n'y » a rien à craindre; fie-toi à moi, qui » ne voudrais pas te faire courir de » danger, et dont la raison est plus » calme que la tienne. » Un peu re- mise par ces paroles, et par le ton af- fectueux dont elles sont prononcées, Cécile, honteuse, s'arrête et passe à travers le schall de sa mère le bras qu'elle tenait encore. « Retournons » sur nos pas, dit madame de Vésac, de » peur de nous égarer. » Cécile n'ose rien dire, mais elle frissonne de l'idée

de repasser auprès du taillis. En ce moment elles s'entendent appeler, et reconnaissent la voix de Comtois. Cécile respire, et s'empresse de répondre ; mais Comtois est entré dans le bois par un autre endroit, elles s'arrêtent pour écouter d'où vient la voix.

« — C'est par là, maman, » dit Cécile en montrant à sa mère une route un peu plus à droite que celle qu'elles allaient prendre, et enchantée de penser qu'elle évitera le taillis. Madame de Vésac écoute encore, et la voix de Comtois, qui continue à l'appeler et à lui répondre, lui semble en effet venir de la droite ; elle prend la route que lui indique Cécile et elles marchent en appelant de temps en temps Comtois, vers l'endroit où sa voix continue à se faire entendre ; mais cette voix paraît tantôt se rapprocher et tantôt s'éloigner ; il semble que Comtois, selon le lieu où il croit qu'elles doivent être, change de route et de direction ;

elles-mêmes enfilent une route, et puis une autre, sans être bien sûres de prendre la bonne. Cette incertitude dure quelques minutes ; enfin la voix se rapproche sensiblement, elles entendent marcher à travers les arbres. « Est-ce vous, Comtois ? — C'est lui ; » et Cécile, dans le transport de sa joie, est prête à lui sauter au cou : elle oublie le froid, le verglas, le vent ; délivrée de sa frayeur, elle ne pense plus qu'elle ait rien de pénible à supporter. Comtois leur dit qu'on a amené du monde, et qu'en ce moment on travaille à relever la voiture, et qu'il va y retourner avec elles ; mais il s'agit de retrouver le chemin. Occupés de se chercher, ni Comtois, ni madame de Vésac n'ont songé à observer leur route : ils s'arrêtent pour écouter s'ils n'entendent pas le bruit que doivent faire les gens qui travaillent à relever la voiture ; mais le vent emporte les sons d'un autre côté, ou

lorsque ces sons leur arrivent, ils sont si faibles et si incertains, qu'ils en concluent qu'ils sont enfoncés dans le bois plus qu'ils ne l'ont cru. Cependant ils marchent du côté où ils supposent que doit être le chemin, écoutent à chaque pas si le bruit ne devient pas plus fort; dans certains momens, Cécile s'imagine entendre des voix, et soutient même qu'elle a reconnu celle du postillon; d'autres fois, n'entendant plus rien, elle commence à s'inquiéter, mais la joie d'avoir retrouvé Comtois soutient encore son courage. Enfin elle s'écrie : « Maman, nous y » voilà; je vois du clair à travers les » arbres; c'est sûrement le chemin. » Madame de Vésac regarde et aperçoit en effet devant elle un endroit où les arbres paraissent s'éclaircir; mais elle ne croit pas reconnaître la route, et s'étonne de n'entendre aucun bruit. Cécile lui fait hâter sa marche en répétant : « Voilà le che-

» main, voilà le chemin. » Sa mère l'engage à ne se pas trop réjouir d'avance; mais elle ne l'écoute pas, et arrive la première à un endroit découvert en effet, mais entouré de bois de tous les côtés, et qui n'offre d'issue que par une route presque parallèle à celle qu'ils viennent de parcourir. Elle s'arrête consternée.

« Ce n'est pas là le chemin, » dit madame de Vésac.

» — Ma foi, dit Comtois, je ne sais » plus où nous sommes.

» — Qu'allons-nous devenir? » demande Cécile d'un ton craintif et troublé, mais sans ces exclamations qui lui étaient si familières; car dans ce moment de craintes et d'embarras véritables, elle était plus occupée de sa situation que du désir d'exprimer vivement ce qu'elle sentait.

« — Nous allons travailler à nous » tirer d'ici, répondit madame de » Vésac; le chemin ne peut être bien

» loin. Seulement il faut suivre une
» autre direction que celle que nous
» avons suivie. »

On s'arrêta encore à écouter et à consulter; mais on n'entendit plus absolument rien; et, quant à la route qu'ils avaient à suivre, comme ils n'avaient de choix qu'entre celle par où ils étaient venus, et une autre dans le même sens, la consultation ne pouvait être longue : la seconde route leur semblait beaucoup meilleure que celle qu'ils venaient de quitter; c'était un sentier assez large et assez battu, d'où l'on conclut qu'il devait nécessairement conduire à quelque endroit fréquenté. On se détermina donc à le suivre, et les voyageuses se remirent à marcher avec un nouveau courage; seulement Cécile vit que sa mère arrangeait différemment le bout du schall dont elle s'était servie pour soutenir son bras, et qu'elle y portait quelquefois la main, d'où elle jugea

qu'elle souffrait davantage. Elle lui demanda ce qui en était.

« Il ne faut pas penser à cela dans » ce moment-ci, » dit madame de Vésac; en sorte que Cécile n'osa pas trop se plaindre de son pied, qui commençait aussi à la faire souffrir; *elle dit* seulement: « Mon pied me fait un peu » de mal. » Elle avait déjà assez réellement souffert dans cette soirée pour avoir appris à ne plus parler que des maux qui en valaient la peine.

La neige tombait avec moins de violence, le vent s'était un peu apaisé, en sorte que dans le bois le froid était très-supportable. Madame de Vésac et sa fille, appuyées chacune sur un des bras de Comtois, marchaient sans beaucoup de peine dans un sentier assez uni, et que la neige qui venait *de le* recouvrir avait rendu beaucoup moins glissant. Ranimées par ce moment de relâche, elles firent cette partie de la route assez gaiement; madame de

Vésac assurait même que son bras la faisait moins souffrir depuis que le froid était devenu moins vif, et Cécile se soutint par l'espérance de reposer bientôt son pied dans la voiture. De temps en temps cependant Comtois élevait la voix et appelait les gens de la voiture; on ne lui répondait pas, et aucun bruit ne parvenait à leurs oreilles. Les voyageuses recommençaient à s'inquiéter un peu de marcher toujours sans que rien les assurât qu'elles ne s'éloignaient pas de plus en plus du lieu où elles voulaient arriver; il fallait pourtant bien continuer, car il n'y avait pas de raison pour croire qu'en retournant sur leurs pas, elles se trouvassent dans une meilleure direction. Enfin elles arrivèrent dans un endroit où la route était croisée par une autre absolument semblable. A cette vue, elles tombent dans la plus grande perplexité; aucune raison ne s'offrait pour

choisir une des trois routes plutôt que les autres, si ce n'est que la route directe les ayant, à ce qu'il paraissait, si peu rapprochées du chemin, il semblait raisonnable d'essayer l'une des deux autres. Mais laquelle prendre de la route à droite ou de la route à gauche?

Comtois voulut monter sur un arbre assez haut qui se trouvait à l'entrée d'une des routes, espérant découvrir le chemin et la voiture; mais outre que ses bottes ne lui permettaient pas de grimper bien lestement, la première branche à laquelle il s'accrocha se trouva être de bois mort et cassa : il tomba heureusement sans se faire beaucoup de mal, mais madame de Vénac et Cécile, à qui sa chute avait fait une terrible peur, l'empêchèrent de remonter en lui représentant que, s'il lui arrivait quelque accident, leur situation à tous les trois deviendrait affreuse. Il fallut donc se

décider à marcher au hasard. On crut se rappeler qu'en s'éloignant du chemin, on avait plusieurs fois un peu tourné à gauche ; on pensa qu'en revenant en sens contraire, c'était à gauche qu'il fallait tourner pour s'en rapprocher. La route à gauche fut donc celle que l'on choisit, non sans beaucoup de regret de ne pouvoir deviner ce qui se trouvait au bout de la route à droite ; mais ce n'était pas le moment des regrets inutiles, et l'on se décida à tâcher de croire qu'on prenait la meilleure.

Cependant la tristesse recommençait à gagner les voyageuses : le pied de Cécile était assez enflé ; la fatigue augmentait beaucoup les douleurs du bras de madame de Vésac, quoique l'inquiétude où elle était la tînt dans un état d'agitation et de fermentation de sang qui l'empêchait de sentir son mal autant qu'elle l'aurait fait dans un moment plus calme. Mais cette

inquiétude était elle-même un mal bien grand : il n'y avait plus de raison pour qu'elle comptât retrouver son chemin ; et si le hasard ne la dirigeait pas mieux qu'il n'avait fait jusqu'alors, elle calculait en frémissant ce qu'elles avaient d'heures à passer dans le bois, de fatigues et de souffrances à essuyer en attendant le jour.

Cécile, plus abattue encore, ne disait rien et commençait à ne plus penser ; la fatigue, la tristesse, l'ennui, absorbaient toutes ses facultés.

La route qu'elles avaient choisie se terminait à une espèce de carrefour d'où partaient plusieurs sentiers plus étroits ; elles choisirent celui qui leur parut le plus large et le meileur ; mais il se rétrécit bientôt au point que madame de Vésac et sa fille furent obligées de quitter le bras de Comtois, qui passa devant pour leur frayer un peu la route. L'épaisseur du bois en cet endroit y avait entretenu une humi-

dité qui s'était convertie en verglas, et avait empêché la neige, récemment tombée, d'y pénétrer assez pour recouvrir le chemin. On glissait à chaque pas, et madame de Vésac et sa fille, qui marchaient l'une derrière l'autre, ne pouvaient se soutenir qu'en s'accrochant aux arbres : mais à chaque instant leurs pieds se heurtaient contre des racines, ou s'embarrassaient dans des branches traînantes; et Cécile, souvent près de tomber, commençait à ne pouvoir retenir ses gémissemens. Enfin, dans un endroit extrêmement glissant, ne pouvant se soutenir, elle tomba sur ses genoux : une branche d'épines qui traversait le sentier se prit dans ses vêtemens; lorsqu'elle l'ôtait de sa robe elle se prenait dans son schall, s'attachait à ses gants et lui ôtait l'usage de ses mains; elle voulait se relever, et, au moment où elle cherchait à appuyer son pied, elle glissait et

retombait. Abattu comme elle l'était, ce léger incident avait achevé d'épuiser son courage. Madame de Vésac s'était retournée pour lui donner la main; mais, près de tomber elle-même, elle avait été obligée, de la main qui lui restait libre, de s'accrocher à un arbre. Elle plaignait sa fille et tâchait de l'encourager.

« Maman, dit Cécile, je ne peux » pas continuer; cela est impossible.

» — Ma pauvre enfant, lui dit madame de Vésac, est-il bien sûr que » cela soit impossible? Penses-y sérieusement; ce n'est pas ici, comme » je te le proposais tantôt, une épreuve » à faire par plaisir, c'est un courage » nécessaire. Penses-y, ma Cécile, » ajouta-t-elle du ton le plus tendre » et le plus caressant : nous n'avons » que notre courage pour nous tirer » d'ici; mais, avec du courage, je » crois qu'il nous reste des forces suf- » santes pour supporter encore beau-

» coup de choses. Ne vaut-il pas mieux
» les employer que de nous abandon-
» ner lâchement. »

En disant cela, de son pied elle aidait Cécile à se débarrasser de la branche d'épines, et la soutenait de ses genoux. Cécile relevée ne répondit rien, et reprit sa route : sentant la vérité de ce que lui avait dit sa mère, elle rassembla ses forces pour ne plus se plaindre. Seulement ses larmes coulaient en silence, faiblesse pardonnable, mais qui augmentait ses maux, comme la faiblesse les augmente toujours.

Elles étaient enfin arrivées au bout de ce pénible sentier, et se trouvaient de nouveau dans une clairière du bois où aboutissaient plusieurs routes, sans savoir davantage de quel côté tourner. Elles s'étaient arrêtées à les considérer, lorsqu'il leur sembla entendre à peu de distance un léger bruit qui n'était pas celui du vent.

Elles écoutèrent : « Mon Dieu ! dit » Cécile, il me semble que j'entends » pleurer; » et en disant cela, un frisson parcourut toutes ses veines.

Elles écoutaient encore, et crurent reconnaître une voix d'enfant; enfin, en regardant de tous côtés à la faveur de la lune qui commençait à paraître et à dissiper les nuages, elles aperçurent, dans un coin un peu enfoncé de la clairière, une figure debout, appuyée contre un arbre, et immobile. Cécile avait peur, et tenait le bras de Comtois bien serré. « Voyons » ce que c'est, » dit madame de Vésac, d'autant qu'elles entendaient toujours pleurer. En approchant, elles reconnurent que ce qu'elles avaient vu était une pauvre femme qui se tenait appuyée contre un arbre sans remuer, et avait auprès d'elle une petite fille d'environ huit ans. La pauvre femme tenait quelque chose dans ses bras ; elles approchèrent en-

core, et virent que c'était un enfant d'environ deux mois, immobile comme sa mère : il paraissait glacé par le froid; sa mère, la tête baissée sur lui comme pour le réchauffer, ne disait rien; on ne savait s'ils étaient morts ou en vie. Les pleurs qu'avaient entendus madame de Vésac et Cécile étaient ceux de la petite fille, qui, debout auprès de sa mère, pleurait doucement et aussi sans remuer. La lune en ce moment les éclairait parfaitement. Madame de Vésac et Cécile approchèrent tout près sans que la pauvre femme changeât de position: elles se regardèrent en tremblant; elles craignaient qu'elle ne fût morte et son enfant aussi. Enfin, madame de Vésac lui dit : « Ma bonne femme, » que faites-vous là? » Elle ne répondit rien.

La petite fille, qui, en les voyant, s'était mise à pleurer et à sangloter plus fort, tira sa mère par son jupon,

en criant : » Maman, maman, des » dames ! »

La pauvre femme leva la tête, leur montra des yeux son enfant, dont elle recouvrit aussitôt le visage avec le sien : elles eurent cependant le temps de voir le visage de l'enfant; il était pâle comme la mort et sans mouvement. Madame de Vésac voulait lui demander s'il vivait encore, et ne savait comment s'y prendre. Enfin, elle dit à demi-voix, en le touchant : « Il a bien froid. — Je ne » peux plus le réchauffer, » dit la mère encore plus bas, et en le pressant encore plus contre elle, comme si elle eût voulu tenter un nouvel effort pour lui communiquer un peu de chaleur. « Est-ce qu'il est mort? » demanda Comtois. A ce terrible mot, la pauvre femme ne répondit rien; mais elle poussa des cris de désespoir, en le serrant encore plus fort. Cependant madame de Vésac avait

trouvé moyen de prendre la main de l'enfant, elle était glacée; mais elle tâta son pouls, et le sentit battre.

« Non, certainement, il n'est pas » mort, dit-elle vivement, je sens » battre son pouls.

» — Ah, mon Dieu! » dit la pauvre femme avec un soupir étouffé et en levant vers madame de Vésac des yeux reconnaissans qui commençaient à se remplir de larmes; mais elle rebaissa bien vite son visage sur son enfant, qu'elle embrassa avec passion.

« — Donnez-le nous, dit madame » de Vésac, nous le réchaufferons » mieux que vous.

» — Donnez, dit Comtois, je le » mettrai dans ma redingote; » et il ouvrit sa grosse redingote bien chaude. La pauvre femme hésitait à le lui donner. « Donnez, donnez, continua-t-il; » j'ai des enfans, je sais comment on » les retourne.

» — Donnez-le-lui, » dit madame

de Vésac ; et la pauvre femme le mit dans les bras de Comtois, en recroisant par dessus lui la redingote. Il avait ôté, pour lui faire place, une bouteille qu'il avait dans une poche intérieure.

« Tenez, dit-il, cela ne lui fera pas de mal. » C'était une bouteille d'eau-de-vie ; il l'ouvrit, et en versa quelques gouttes dans la bouche de l'enfant ; l'enfant les avala.

« — Il avale ! » s'écria la mère dans un transport de joie ; et l'enfant commença à respirer plus fort et à remuer ses petits bras.

« — Parbleu, je le crois bien, dit
» Comtois, cela ferait revivre un mort.
» Vous ne feriez pas mal, vous aussi,
» d'en avaler un peu pour vous re-
» mettre le cœur au ventre. »

La pauvre femme disait qu'elle n'avait besoin de rien ; mais madame de Vésac l'engagea à prendre un peu d'eau-de-vie pour se réchauffer : alors

la petite fille, qui, depuis que madame de Vésac était arrivée, avait cessé de pleurer, et regardait ce qui se passait autour d'elle, recommença à sangloter doucement, mais assez fort pourtant pour se faire entendre. Cécile l'entendit la première, et se mit à la caresser pour l'apaiser; mais la petite fille pleurait toujours, et regardait la bouteille. Cécile demanda si on ne pourrait pas lui donner aussi quelques gouttes à boire. Comtois assura que cela ne lui ferait pas de mal. « Oui, disait madame de Vésac, si » elle en avale quelques gouttes; mais » si on lui donne la bouteille, elle en » boira trop. » Pendant ce temps, la petite fille pleurait toujours en regardant la bouteille, et pleurait d'un ton si doux que cela pénétrait le cœur de Cécile. Enfin, par un effort dont elle ne se serait jamais crue capable, elle ôta son gant et dit qu'elle la ferait boire dans le creux de sa main.

Seulement, quand la petite fille eut bu, elle cacha sa main, en disant qu'il faisait bien froid ; et comme la petite cracha l'eau-de-vie en disant que cela la brûlait, elle lui dit que ce n'était pas la peine de lui avoir fait ôter son gant : elle allait le remettre quand sa mère dit qu'un morceau de pain lui serait bien meilleur, parce qu'elle n'avait pas mangé depuis midi. Alors la petite se mit à pleurer plus amèrement.

« Bon Dieu! dit Cécile, si j'avais la » brioche que j'ai achetée ce matin, » et que je n'ai pas mangée.

» — Où est-elle ? lui demanda sa » mère.

» — Dans la voiture.

» — Je croyais t'avoir dit de la » mettre dans ton sac.

» — Oui, mais mon sac...... » En ce moment Cécile s'interrompt, et pousse un cri de joie. Elle ne s'était pas aperçue que son sac était resté attaché à

son bras; elle en sent les cordons, les défait, l'ouvre, y trouve la brioche un peu écrasée de sa chute; mais les morceaux en sont bons: elle en donne un à la mère, qui, sans rien dire, et croyant qu'on ne la voit pas, le serre dans sa poche. Cécile cherche encore au fond du sac, et, ôtant son second gant, demande si, en broyant les miettes dans ses mains, on n'en pourrait pas faire avaler au petit enfant.

« — Ce qu'il lui faudrait, dit ma-
» dame de Vésac, c'est le lait de sa
» mère; mais supposé qu'elle en ait
» encore, il n'est pas actuellement
» assez fort pour téter; il faut tâcher
» d'arriver le plus tôt que nous pour-
» rons à quelque endroit habité où
» on puisse lui donner les soins né-
» cessaires. »

Alors la pauvre femme, qui, après un moment de joie bien vive, sentait renaître toutes ses craintes et toutes ses douleurs, dit en pleurant: « S'il

» pouvait vivre seulement jusqu'à
» Chambouri, j'ai là ma mère qui est
» si habile à soigner les enfans!

» — Où est Chambouri? demanda madame de Vésac.

— A une petite lieue d'ici, répondit la pauvre femme.

— C'est la poste, ajouta Comtois.

« — Et en savez-vous le chemin?

» — Si je le sais? dit la pauvre fem-
» me, c'est mon pays.

» — Pourquoi donc ne vous y êtes-
» vous pas rendue, au lieu de rester
» contre cet arbre?

» — Je suis tombée trois fois sur le
» verglas; la troisième fois, mon pau-
» vre petit a poussé un grand cri, et
» puis n'a plus rien dit; j'ai cru d'a-
» bord que je l'avais tué, et puis j'ai
» pensé que si cela m'arrivait encore,
» je le tuerais : d'ailleurs, un instant
» après, j'ai senti qu'il ne remuait

» plus; je l'ai cru mort, et alors je » n'avais plus cœur à rien.

» — Mais à présent nous conduiriez-vous bien à Chambouri? — Sûrement, pourvu que nous y arrivions à temps; » et la pauvre femme recommença à pleurer.

« Oui, oui, nous arriverons à » temps, dit madame de Vésac; Comtois portera l'enfant d'un côté, et » donnera l'autre bras à Cécile. Vous » et moi, ajouta-t-elle en s'adressant » à la mère, nous tâcherons de nous » soutenir mutuellement. »

On s'arrangea comme l'avait dit madame de Vésac, Cécile donnant la main à la petite fille, et la pauvre mère, du côté de son enfant, lui portant à chaque instant la main sur la tête qui était hors de la redingote de Comtois, et redoublant ses pleurs à chaque fois qu'elle sentait qu'il avait froid. Madame de Vésac s'en aperçut; elle s'arrêta, et détachant un petit

schall qu'elle avait sous le grand, le donna pour couvrir la tête de l'enfant.

« Il fait bien froid, en effet, » dit Cécile, qui recommençait à penser à elle, et qui trouvait que de donner la main à la petite fille la refroidissait en l'empêchant de cacher sa main sous son schall.

« Combien y a-t-il de temps que » vous êtes à ce froid-là? » demanda madame de Vésac à la pauvre femme.

« Depuis midi, répondit celle-ci, » nous ne sommes pas entrées dans une » maison; j'espérais arriver ce soir de » bonne heure à Chambouri; mais le » mauvais temps, les mauvais che- » mins nous ont retardées, et sans vous, » ma bonne dame, nous aurions passé » la nuit dans le bois.

» — Mais auriez-vous pu y résis- » ter? demanda madame de Vésac.

» — Je ne sais pas, dit la pauvre » femme en redoublant ses pleurs; si

» mon pauvre petit s'en sauvera. »
Alors elle se mit à raconter ses perfections, comme si elle l'avait déjà perdu. « Il me connaissait, disait-elle » en pleurant; encore ce matin, il » me regardait et il riait; ce beau soleil l'égayait, il levait ses petits bras, » il avait l'air de vouloir sauter; et » encore après le soleil couché, quand, » pour la dernière fois j'ai essayé de » lui donner à téter, il m'a regardée » et a tâché de rire. » Et à ces mots la pauvre femme redoubla ses pleurs.

« Il vous regardera, il rira en» core, » dit madame de Vésac attendrie.

« Oh ! dit la pauvre femme, il a » tant souffert ! il me regardait comme » pour me demander du secours. » Et en se souvenant des regards tristes de son enfant, elle ne put retenir ses sanglots. Alors Cécile, s'oubliant encore elle-même, quitta le bras de Comtois, et passant sa main dans la

redingote où était l'enfant, dit à la pauvre mère : « Oh ! il a bien chaud ;
» touchez-le, il remue ses petits bras :
» je le crois content. — Je vous en ré-
» ponds qu'il remue, dit Comtois ;
» tenez, il a dérangé le mouchoir
» qu'il avait sur la tête. » Et *Cécile*, quittant la main de la petite fille, raccommoda le mouchoir. La pauvre mère ne savait comment témoigner sa joie et sa reconnaissance ; mais la petite restée derrière, parce que Cécile ne la tenait plus, se mit à pleurer. « Viens donc, » lui disait sa mère ; et la pauvre petite répondait : « Je ne le
« peux pas. »

Cécile alla la reprendre par la main, et lui dit : « Il faut tâcher de pouvoir,
» ma petite.

» — Combien y a-t-il de temps que
» vous marchez ? » demanda madame de Vésac.

» — Depuis midi, répondit la pau-
» vre femme : je n'avais plus d'argent

» pour entrer dans les maisons ; j'avais
» fini les provisions que j'avais pour
» le voyage, je voulais arriver à
» Chambouri.

» — Et la petite a marché tout ce
» temps-là ?

» — Tout ce temps-là.

» — Cécile a raison, mon enfant,
» dit madame de Vésac à la petite fille ;
» il faut tâcher de pouvoir marcher
» encore.

» — Si Comtois ne tenait pas l'en-
» fant, dit Cécile, je le prierais de la
» porter.

» — Oh ! j'ai mon autre bras, dit
» Comtois ; mais je ne pourrais plus
» vous soutenir, mademoiselle Cécile.

» — C'est égal, dit Cécile ; je pour-
» rai bien plutôt marcher sans bras
» que cette pauvre petite ne pourra
» continuer la route à pied. »

Comtois alors se baissa, et asseyant la petite sur son bras, la souleva de terre ; mais il lui disait : « Tenez-vous

» par les mains à mon collet; » et la petite répondait en pleurant : « Je ne » peux pas.

» — Pourquoi? » lui demanda Cécile; et en lui prenant les mains pour lui montrer comment il fallait tenir le collet de Comtois, elle s'aperçut qu'elle les avait si glacées qu'elle n'en pouvait faire aucun usage. « Ah Dieu! s'écria-t-elle, elle me gèle à » travers mes gants. » Et Cécile se souvint alors qu'elle en avait deux paires, dont l'une, en poil de lapin, par-dessus l'autre; elle l'ôta et la mit aux mains de la petite fille, après les avoir frottées; puis comme elle ne pouvait cependant encore tenir le collet de Comtois, elle lui fit passer les bras autour de son cou. Cependant la petite pleurait toujours. « Qu'as-tu? » lui disait Cécile, et la petite ne répondait rien. « Ce sont ses pauvres » pieds, dit la mère; les engelures » les ont ouverts; elle a marché ce-

» pendant pieds nus toute la journée,
» mais depuis qu'elle ne marche plus,
» le froid lui fait plus mal. » Cécile pensa alors aux chaussons qu'elle avait par-dessus ses souliers; elle les ôta, les mit aux pieds de la petite fille, qui cessa de pleurer; puis elle alla prendre le bras de la pauvre femme qui donnait l'autre à sa mère; elle marchait ferme sans se plaindre ni du froid, ni du verglas qui la faisait bien plus glisser depuis qu'elle n'avait plus de chaussons.

« Ma Cécile, lui dit madame de
» Vésac, combien nous avons trouvé
» de force depuis le moment où nous
» avons cru que nous ne pouvions
» plus aller!

» — Oh! maman, dit Cécile, con-
» tente d'elle-même, une semblable
» occasion en donne beaucoup.

» — Mon enfant, elle ne les donne
» pas, elle fait seulement trouver tou-

» tes celles qu'on a ; et, puisqu'on les » a, pourquoi ne pas les employer » dans toutes les occasions ?

» — Elles ne sont pas toutes aussi » importantes.

» — Il est toujours important de » venir à bout de ce qu'on fait, et » d'en venir à bout le plus tôt, le » mieux, le plus complétement pos- » sible ; il faut donc chercher tout ce » qui nous est possible pour le faire. » Quand on manque de courage et » qu'on croit manquer de force dans » une petite occasion, il n'y a qu'une » chose à faire, c'est de chercher tout » ce que l'on en trouverait pour une » grande. »

En disant ces mots, elles touchèrent à la lisière du bois, et se trouvèrent auprès des premières maisons de Chambouri.

« Nous y voilà ! » dit Cécile avec un transport de joie.

« — Oui, dit la pauvre femme ;

» mais ma mère loge auprès de la
» poste, qui est à l'autre bout du
» village.

» — Ah! bon Dieu! » s'écria douloureusement Cécile.

« — Ne serions-nous pas tentées,
» lui demanda madame de Vésac, de
» trouver qu'il est impossible d'aller
» plus loin? »

Cécile, qui était prête à le penser, se recueillit, consulta ses forces, et frémit en elle-même de tout ce qu'elle sentit qu'elle pouvait supporter encore; tremblant d'être mise encore à de nouvelles épreuves, elle ne fut rassurée que lorsqu'après un quart d'heure de marche, elle fut entrée à la poste, et assise auprès du feu de la cuisine.

Elles avaient engagé la pauvre femme à les y suivre pour y réchauffer et déposer ses enfans, en attendant que sa mère fût prête à la recevoir. L'enfant s'était endormi dans la re-

dingote de Comtois; quand on l'en tira, le bruit, le monde, les lumières, l'éveillèrent, il se mit à crier.

« Il crie ! » dit la pauvre mère dans un transport de joie; et, tombant à genoux, les mains jointes devant madame de Vésac, sur laquelle Comtois avait mis l'enfant, elle répétait, « Il crie! » le regardait, le baisait. Il cessa de crier, et, charmé de sentir la chaleur du feu, il se mit à rire en regardant sa mère. « Voilà comme il » me regardait ce matin, » s'écria-t-elle; et des torrens de larmes coulaient de ses yeux. On lui fit avaler un peu de lait en attendant que sa mère fût assez reposée pour en avoir à lui donner, et la joie qu'il eut à le prendre fut encore un sujet de transport pour la pauvre femme. Pendant ce temps, Cécile s'était emparée de la petite fille, la tenait sur ses genoux, lui réchauffait les pieds et les mains, et ne se plaignait pas qu'elle

l'empêchât de se chauffer. Enfin, la mère de la pauvre femme, avertie, vint la chercher, et l'emmena avec ses enfans, en remerciant beaucoup madame de Vésac, qui ne les laissa pas partir avant de leur avoir fait donner bien à souper. Elle se fit donner à elle-même à souper dans une chambre qu'on avait préparée pour elle et sa fille; elle envoya chercher un très-bon chirurgien qui se trouvait heureusement à Chambouri, et qui lui pansa le bras. Pendant ce temps, Comtois alla rechercher la voiture, qui était relevée, attelée, et attendait les voyageuses. Au moment où il la ramenait, arriva dans l'auberge un voyageur; c'était l'homme d'affaires de madame de Vésac, qui venait de sa terre à sa rencontre, s'informant d'elle de poste en poste, pour l'empêcher d'aller plus loin, parce que l'affaire pour laquelle elle venait était arrangée. Cécile se con-

TABLE

DES CONTES DU PREMIER VOLUME.

rned to

